

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**L'ODYSSÉE  
D'HOMÈRE.**

**TOME PREMIER.**

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,  
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE S.-MICHEL,  
IMPRIMEUR DU ROI.

1789





*Ulysse aux pieds de la reine Antiope.*



# L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE,

TRADUITE EN FRANÇOIS

PAR MADAME BAGIER.

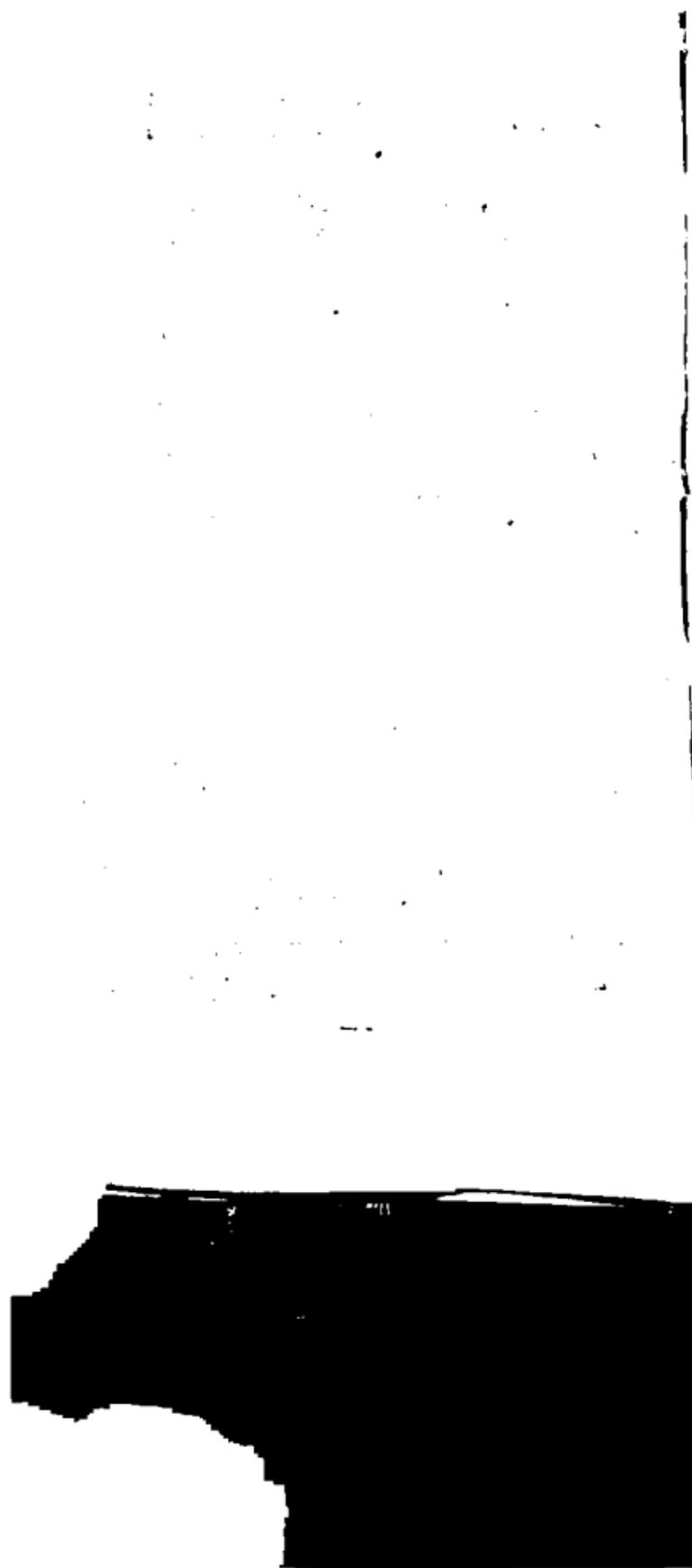
TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ SAINTIN, LIBRAIRE DE LA COUR,  
RUE DU FOIN SAINT-JACQUES, N. 17.

1817.



---

## PRÉFACE.

---

**D**ANS ma préface sur l'Iliade je me suis particulièrement attachée à rendre raison des fables, des fictions, des allégories d'Homère, des mœurs, des usages et des caractères qu'il a imités; de ses dogmes, de ses idées et de son style; et à montrer la conformité qu'il a dans la plupart de toutes ces choses avec nos livres saints. Je n'y ai point parlé de l'art du poëme épique, parceque, me contentant de développer dans les remarques les grandes instructions qu'il donne, je me réservois à traiter cette matière dans un ouvrage particulier, où, après avoir rassemblé les principales règles de



ce poëme, et en avoir découvert les raisons, je me proposois de les appliquer à quelqu'un de nos romans, qu'on a voulu faire passer pour des poëmes épiques, et de faire voir que toutes ses règles les plus fondamentales y ont été violées, et que nos romanciers ni nos poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homère, ni l'art qu'Aristote nous a si bien développé.

Quand je fis ce projet, j'espérois d'avoir du temps devant moi pour l'exécuter après l'impression de l'Odyssée, et je me préparois à ne faire dans cette préface qu'expliquer le but du poëte, qu'à parler des beautés de ce poëme, et qu'à rendre compte de mon travail; mais des raisons, dont je n'informerai point le public, de peur qu'il ne m'accusât de vanité, quelque exempte que je sois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel

et le plus propre pour cette dissertation étoit la préface même de l'Odyssée, afin que ceux qui liront Homère dans ma traduction aient sous la main tous les secours nécessaires pour le lire avec plus d'intelligence, et par conséquent avec plus d'utilité et plus de plaisir; et que sans recourir ailleurs ils puissent voir la différence qu'il y a entre des poèmes sages et utiles, et des poèmes informes et dangereux. J'ai obéi.

Les bornes trop étroites d'une préface ne permettent pas de traiter cette matière dans toute son étendue, mais je me restreindrai de manière que je n'oublierai rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partagerai cette préface en quatre parties.

Dans la première, après avoir expliqué la nature du poème épique et son origine, j'expliquerai ses règles selon les principes d'Aristote et d'Horace; j'en ferai voir la sagesse

et l'utilité qui en est le but; je les appliquerai ensuite à un de nos romans et à un de nos poèmes épiques; et je démontrerai que ni nos romanciers, ni nos poètes, ne les ont connues, qu'ils se sont entièrement éloignés de cette constitution, en un mot qu'ils ont entièrement ignoré l'art du poème épique.

Dans la seconde partie je ramasserai les objections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation; je tâcherai d'y répondre, comme dans ma préface de l'Iliade j'ai répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier poème; je justifierai cette imitation contre tous ses reproches; je ferai voir que, bien loin d'être vicieuse et nuisible, elle est au contraire très sage et très utile; je l'appuierai sur l'exemple de Platon lui-même qui l'a suivie; et, pour achever de la mettre hors

de toute insulte, je la fonderai sur des exemples tirés du sein de la vérité même, et dont aucune critique ne pourra ébranler les fondements. Enfin je montrerai que toutes les censures de Platon, au lieu de tomber sur les poèmes d'Homère, tombent directement et avec toute leur force sur nos romans et sur nos poèmes épiques, qui ne sont que des altérations grossières de la vérité. Le lecteur sera-en état de juger par lui-même lequel avoit mieux pénétré la nature et le but du poème épique, d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisième partie, j'examinerai le sentiment de Longin, qui, sur ce que l'Odyssée a été faite après l'Iliade, a cru qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du poète, et que dans ses narrations incroyables et fabuleuses la vieillesse d'Homère étoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jusqu'ici tous les esprits, au moins je n'ai vu persome qui l'ait combattu; ni ses commentateurs, ni ses traducteurs n'ont cherché à défendre sur cela ce grand poëte. J'ai l'audace d'être d'un sentiment tout opposé à celui de cet habile et sage rhéteur, et j'espère de faire voir au contraire que l'Odyssée est un poëme aussi soutenu que l'Iliade, et qui marque autant de force et de vigueur d'esprit.

Enfin dans la quatrième et dernière partie je rapporterai les jugements que les plus grands maîtres ont portés de l'Odyssée, et je ferai voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Je tâcherai de prouver la vérité de ce sentiment d'Aristote, que la poésie d'Homère est plus grave et plus morale que l'histoire, et de celui d'Horace, qui assure qu'elle est plus philosophe que la

## PRÉFACE.

xj

philosophie même ; je confirmerai ce que j'aurai dit dans la seconde partie sur la beauté de cette imitation ; et, pour prouver que c'est la manière la plus parfaite d'enseigner la morale, je parlerai des grandes connoissances dont l'esprit d'Homère étoit orné ; j'éclaircirai ses vues ; je découvrirai les véritables fondemens de ses fables par les anciennes traditions, et je rendrai compte de mon travail.

### PREMIERE PARTIE.

Quand on pense à l'origine de ce poème, au temps où il est né, et à la corruption générale d'où il a été tiré, on ne peut assez admirer le génie qui lui a donné la naissance, et l'on est forcé d'avouer que c'est l'ouvrage d'un esprit très sublime et très sage, et d'un philosophe né pour la réformation des mœurs.



Les hommes sont naturellement portés à l'imitation et à la musique. De ce penchant naquit la poésie dans les fêtes solennelles que les premiers hommes célébroient en certains temps de l'année pour rendre grâces à Dieu des biens qu'ils avoient reçus de sa bonté. Elle eut ensuite chez les païens la même origine qu'elle avoit eue chez les Hébreux. Car c'est un sentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des grâces qu'il en a reçues.

Si les hommes eussent persévéré dans cette sagesse, on n'auroit eu pour toute poésie que des hymnes et des cantiques, comme parmi les anciens Hébreux; mais il étoit impossible que dans des assemblées païennes la sagesse et la piété résistassent long-temps à la licence de ces fêtes, où le vin et la joie excessive échauffant les esprits pouvoient à toutes sortes de dissolu-

tions et de débauches. Au lieu d'hymnes et de cantiques à l'honneur des dieux, on n'eut bientôt plus que des chants où la louange des hommes étoit mêlée avec celle de la Divinité, et bientôt après cela dégénéra encore en poèmes très licencieux, de sorte que la poésie fut entièrement corrompue, et l'on n'y remarqua plus aucune trace de religion.

Que pouvoit faire le plus grand philosophe pour corriger un si grand désordre? donner des préceptes de sagesse dans des sentences courtes et vives comme celles qui étoient en usage dans les premiers temps? Cela auroit été inutile; ni les passions ni les habitudes vicieuses ne cèdent aux paroles ni aux sentences; elles résistent pour l'ordinaire aux raisonnements les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'étudier le penchant des hommes,

pour les ramener à la sagesse par les mêmes choses qui avoient causé leur égarement.

C'est ce que firent les premiers poètes qui vinrent ensuite ; car, voyant d'un côté que l'homme est naturellement enclin à l'imitation, et de l'autre qu'il aime éperdument le plaisir, ils profitèrent de ce penchant, et travaillèrent à les amuser et à les corriger insensiblement par des instructions cachées sous un appât agréable. C'est ce qui fit inventer les fables, qui sont presque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traités de morale les plus suivis. Il est aisé de voir par-là que la poésie a été la première espèce de philosophie ; Strabon l'a démontré dans son premier livre, où, en reprenant Ératosthène qui soutenoit que les poètes n'avoient point eu en vue d'instruire, mais seulement de plaire et de di-

vertir, il fait voir que les anciens ont été d'un sentiment contraire; et qu'ils ont écrit que la première philosophie a été la poésie, qui, sous l'appât du plaisir, invitoit à la vertu dès l'enfance, et enseignoit les mœurs, les actions, les passions.

« Nos philosophes même, ajoute-t-il, c'est-à-dire les stoïciens, avouent que le sage seul est bon poète.

« Voilà pourquoi dans toutes les villes grecques on commence l'éducation des enfants par la poésie, non pour leur donner simplement du plaisir, mais pour leur enseigner la sagesse. »

Cette poésie, dont parle Strabon, consistoit principalement dans les fables; car les fables sont les plus propres pour l'instruction des enfants, et quelles qu'elles soient, en prose ou en vers, elles sont également de la poésie.

L'utilité des fables a été reconnue

dans toute l'antiquité. Les poètes ne sont pas les seuls qui s'en sont servis ; long-temps avant qu'il y eût des poètes, les villes et les législateurs, comme le même Strabon l'assure, les avoient appelées à leur secours à cause de l'utilité qu'ils y reconnoissoient, et en faisant réflexion au penchant naturel de l'animal raisonnable : « Car, dit-il, « tout homme est avide d'apprendre « quelque chose, et l'amour des fables est la première qui marque « cette inclination, et c'est par-là « que les enfants commencent à entendre et à s'accoutumer à apprendre. Et la raison de cela est que la fable est une sorte de narration toute nouvelle, qui ne dit pas simplement ce qui est, mais une chose toute différente qui sert d'enveloppe et de fiction pour faire entendre avec plus de plaisir ce qui est. Or tout ce qui est nouveau et

« inconnu plaît, et c'est cela même  
« qui rend curieux et avide, et lors-  
« qu'on mêle à ces fables le merveil-  
« leux et l'extraordinaire, cela aug-  
« mente infiniment le plaisir, qui est  
« le philtre et l'appât de la science. »

Je me suis attachée à rapporter le passage de Strabon, parcequ'il marque parfaitement la nature, l'antiquité et l'utilité des fables. Il est impossible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des fables est telle qu'il nous l'enseigne; leur antiquité ne peut être révoquée en doute, puisque nous voyons dès les premiers temps que Dieu lui-même s'en est servi; et leur utilité ne peut non plus être contestée, puisque l'Écriture sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces fables employées à propos par les plus saints personnages.

Homère trouva cet usage des fables généralement établi, et il s'en

sert admirablement pour former sur ce modèle le plan de ses deux poèmes, qui ne sont que des fables plus étendues, et auxquelles il a joint ce merveilleux et cet extraordinaire dont Strabon parle, et qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le poème épique n'a été inventé que pour l'utilité des hommes, les deux poèmes d'Homère suffiroient pour nous convaincre de cette vérité; car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un et l'autre aux besoins de son pays. De son temps les Grecs étoient divisés en plusieurs états indépendants les uns des autres, et ces états étoient souvent obligés de se réunir contre un ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces occasions qu'Homère, pour leur prouver la nécessité de demeurer unis et de ne pas donner lieu à un intérêt parti-

## PRÉFACE.

xix

culier de les diviser, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples et des princes mêmes, par l'ambition et la discorde de ces derniers. Voilà le but du poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces états différens réunis en un seul corps, il leur en donne aussi à chacun en particulier après leur confédération finie. Il voyoit de son temps que les princes quittoient facilement leurs villes pour aller faire des courses sur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres sujets. Il veut les corriger en leur faisant entendre qu'un prince ne doit quitter ses états que par des raisons indispensables, et que, quand il les quitte par quelque raison légitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement ; mais faire tous ses efforts pour y retourner. Dans ce dessein, il leur repré-

sente que l'éloignement d'un prince absent par nécessité cause chez lui de grands désordres, et que ces désordres ne finissent que par son retour. Et voilà le but de l'Odyssée.

On voit la fable régner également dans ces deux poèmes. Car qu'est-ce que la fable? c'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action.

Il y a trois sortes de fables. Les *raisonnables*, où l'on fait parler les dieux et les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les bêtes et les plantes mêmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du poème épique est une fable comme toutes les autres; c'est une fable de la première espèce, une fable raisonnable, mais qui ne laisse pas de pouvoir descendre dans la seconde; car dans l'Iliade Homère a fait parler un cheval d'Achille,

non seulement pour orner son poëme d'un incident miraculeux , mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la fable , et pour faire entendre que , par le droit qu'elle donne , un poëte a la liberté de faire parler les brutes mêmes.

Le poëme épique est donc « un discours en vers , inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action générale et des plus grands personnages. » Cette définition embrasse ce qu'il a de commun avec la fable proprement dite et ce qu'il a de particulier.

C'est un discours comme la fable ; mais un discours en vers. Les fables étoient ordinairement en prose ; comme nous voyons encore celles d'Ésope. Elles auroient pu aussi être en vers , de même que celles de Phèdre , comme le poëme épique auroit pu être en prose ; car Homère en

prose ne laisse pas d'être un poème épique. Aristote ne dit-il pas que « le poème épique se sert du discours en prose ou en vers. » Mais l'expérience a fait voir que les vers lui conviennent davantage, parcequ'ils donnent plus de majesté et de grandeur, et qu'ils fournissent plus de ressources que la prose.

C'est un discours inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action générale, tout comme la fable; la seule différence essentielle est que la fable du poème épique est l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands personnages. Il n'est pas nécessaire en effet que l'action du poème épique soit illustre et importante par elle-même, puisqu'au contraire elle peut être simple et commune; mais il faut qu'elle le soit par la qualité des personnages qu'on fait agir. Aus-



si Horace a-t-il dit après Aristote, *res gestæ regumque ducumque*. Cela est si vrai que l'action la plus éclatante d'un simple bourgeois ne pourra jamais faire le sujet d'un poëme épique, et que l'action la plus simple d'un roi, d'un général d'armée, le fera toujours avec succès.

Pour faire voir que la fable du poëme épique est la même que toutes les autres fables, comparons, par exemple, la fable de l'Iliade avec une fable d'Ésope. Homère veut enseigner dans l'Iliade cette grande vérité, que la mésintelligence ruine les affaires d'un parti, et que la bonne intelligence les rétablit. Pour cet effet voici ce qu'il feint : « Deux chefs d'une même armée se querellent ; l'ennemi profite de leur dissension, et remporte sur leur parti de grands avantages ; les deux chefs se raccommodent, et étant réunis ils chassent leur



« ennemi commun et remportent  
« enfin la victoire. » Voilà la fable  
de l'Iliade ; c'est une action générale.  
Le poète, après en avoir dressé le plan,  
la met ensuite sous les noms qu'il lui platt,  
non de gens du commun, mais des plus  
grands personnages, d'Achille, d'Agamemnon,  
etc., c'est la même chose que la fable  
d'Ésope : « Deux chiens qui  
« veilloient à la garde d'un troupeau  
« se querellent, le loup vient, profite  
« de leur querelle, et enlève beaucoup  
« de moutons ; les deux chiens se récon-  
« cillent et se réunissent contre le loup ;  
« ils se défont de cet ennemi. »

Il en est de même de la fable de  
l'Odyssée : « Un homme est absent  
« de son pays. Son absence cause de  
« grands désordres dans sa famille.  
« Enfin, après plusieurs années de  
« travaux et de peines, il arrive chez  
« lui, tue ses ennemis, et rétablit  
« ses affaires. »



Ésope feindra de même : « Un  
« berger s'étant éloigné de son trou-  
« peau, les loups y firent de grands  
« ravages. Enfin le berger revient,  
« fait cesser ces ravages, et avec le  
« secours de ses chiens il tue les  
« loups. »

C'est la même fable. Voilà pour-  
quoi Aristote a dit, avec grande rai-  
son, que la fable est ce qu'il y a de  
principal dans le poëme, et qu'elle  
en est l'ame, parcequ'elle en fait le  
sujet, et que *la fable est la composition  
des choses*, c'est-à-dire comme M. Da-  
cier l'a expliqué dans ses Commen-  
taires sur la Poétique d'Aristote ;  
que c'est la liaison que les causes et  
les incidents qui concourent à for-  
mer une action doivent avoir les  
unes avec les autres pour faire un  
seul et même tout.

Voilà donc le poëme épique cer-  
tainement une fable comme les fa-  
bles d'Ésope. Elle est générale et  
universelle, et elle ne présente



qu'une seule action, qui est entière, qui a un commencement, un milieu, et une fin, et une grandeur juste et raisonnable.

Elle est générale et universelle, c'est-à-dire qu'elle convient à tout le monde, qu'elle instruit tout le monde, petits et grands; car les petits ne sont pas moins sujets que les grands à voir ruiner leurs maisons et leurs affaires, soit par la colère et par la division, soit par leur absence; ils n'ont pas moins besoin de ces leçons d'Homère, et ils sont aussi capables d'en profiter; utilité qu'on ne sauroit tirer des actions particulières. Par exemple, qu'on fasse un poëme sur une action de César, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t-il faire à un particulier? De cent mille à peine y en aura-t-il un seul à qui cette action convienne, et qui puisse en profiter. Mais, quoique cette fable



soit générale et universelle, il faut la rendre particulière par l'imposition des noms, et l'attacher à une histoire connue, de manière qu'elle en fasse un incident. C'est un des plus grands secrets du poëme épique, car de ces noms et de cette histoire on tire des épisodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vraisemblable, et tout cela est au choix du poëte; par exemple, Homère pouvoit mettre la fable de l'Iliade sous les noms de deux des sept chefs qui marchèrent contre Thèbes, et l'attacher à cette guerre des deux frères ennemis. Il pouvoit donner de même sa fable de l'Odyssée à d'autres personnages, et en faire une suite d'une autre histoire connue, et en ce cas-là il est aisé de voir que, selon les noms et l'expédition, il auroit fallu changer les épisodes et étendre chacune de ces



fables par ses épisodes différents.

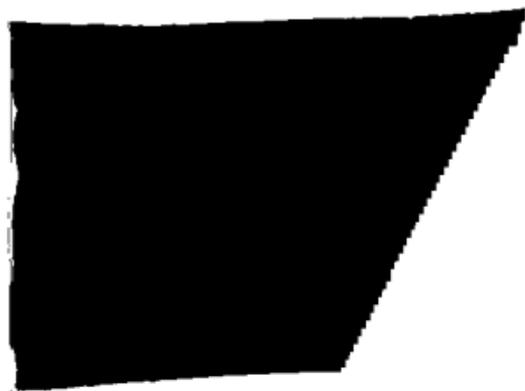
Dans le poëme épique il faut que la vérité marche toujours avec la fiction. La fable du poëme n'est qu'un pur mensonge, mais c'est un mensonge toujours uni avec des vérités. Outre la vérité morale que la fable renferme, il y a des vérités historiques que l'on tire des actions connues de ceux dont on a emprunté les noms, et que l'on accommode au fond de la fable par le moyen des épisodes. Personne n'a jamais mieux connu ce secret qu'Homère ; il fait un mélange admirable de la vérité et du mensonge dans tout le plan de son poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué :

*Atque ita mentitur, sic veris falsa re-  
miscet,  
Primo ne medium, medio ne discrepet  
inum.*

« Enfin il dresse de manière le plan



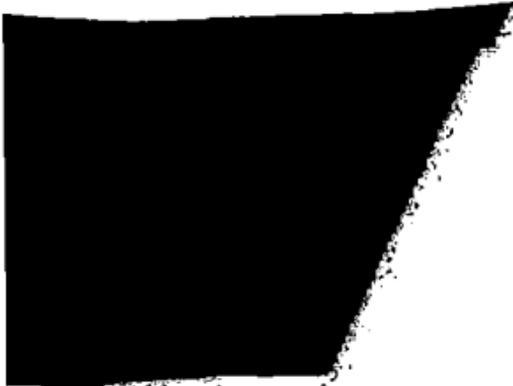
« de son sujet, qui n'est qu'un ingé-  
« nieux mensonge, et il y mêle par-  
« tout ensuite avec tant d'adresse la  
« vérité, que le milieu répond au  
« commencement et la fin au mi-  
« lieu. » Car, par le moyen de ces  
épisodes tirés des actions véritables  
de ses héros, on fait rentrer tout le  
reste dans la vérité de l'histoire, et  
on ajuste le tout si bien ensemble,  
que la vérité paroît régner égale-  
ment par-tout. Bien plus, Homère  
mêle toujours des vérités dans ses  
mensonges même les plus étranges.  
Ce qu'il dit des Cyclopes, des Lestri-  
gons, des Cimmériens, de Charybde  
et de Scylla, ne sont que des embel-  
lissements et des exagérations de la  
vérité, qui est toujours le fonde-  
ment de ses fictions. Aussi Aristote  
lui donne-t-il cette louange, « Qu'il  
« est celui qui a le mieux enseigné  
« aux autres à faire comme il faut  
« ces agréables mensonges. » Les



faire *comme il faut*, c'est les rendre vraisemblables par le mélange de la vérité, et c'est ce que Strabon avoit bien compris. « Le poète Homère, dit-il, rapportant toujours ses fables à l'instruction, a eu égard à la vérité dans la plupart des choses, mais il y a aussi mêlé le mensonge. Il a embrassé la vérité pour instruire, et il a associé le mensonge pour attirer par le plaisir et manier à son gré la multitude. Comme un habile ouvrier mêle avec adresse dans ses chefs-d'œuvre l'or avec l'argent, de même Homère ajoute la fable à des aventures vraies pour orner son discours et le rendre plus agréable. » Il a donc pris pour fondement la guerre de Troie, qui est un événement vrai, et il l'a orné par le mensonge des fables. Il a fait de même des aventures d'Ulysse; car ce n'est pas la manière d'Homère de n'atta-

cher ses fables les plus prodigieuses à aucune vérité, et c'est le mélange de la vérité qui rend les mensonges plus vraisemblables.

Voilà pourquoi Aristote a tant recommandé aux poètes, soit qu'ils travaillent sur un sujet déjà connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dresser la fable en général avant qu'ils pensent à l'épisodier et à l'étendre par ses circonstances, et qu'il leur dit que la fable étant faite on donne les noms aux personnages et l'on épisodie l'action, c'est-à-dire qu'on fait les parties de cette action des circonstances et des aventures tirées de l'histoire des héros : « Mais il faut bien prendre garde, ajoute-t-il, que les épisodes soient propres, comme dans Oreste, la fureur qui le fait prendre. » C'est-à-dire que les épisodes ne doivent faire avec la fable qu'un seul et même tout.



L'action du poëme épique doit être *une*, et non pas, comme plusieurs pensent, tirée d'une seule personne. C'est le précepte d'Aristote, qui en donne même une raison bien sensible. « Car, ajoute-t-il, « comme on voit tous les jours une « infinité d'accidents de la plupart « desquels on ne peut rien faire qui « soit un, il arrive de même que les « actions d'un homme sont en si « grand nombre et si différentes, « qu'on ne sauroit jamais les réduire « à cette unité et en faire une seule « et même action. » De sorte qu'à son compte il ne seroit pas plus ridicule de vouloir faire une seule action de tous les accidents qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les aventures d'un homme seul. C'est pourquoi il blâme les auteurs de l'Héracléide et de la Théséide, et de plusieurs autres poëmes semblables, et

PRÉFACE.

xxxij

il leur reproche d'avoir cru mal-à-propos que parceque Thésée est un, et qu'Hercule est un, toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet, une seule fable, et que l'unité du héros faisoit l'unité d'action. Et il ajoute :  
" Homère, qui a excellé en tout sur les autres poètes, me paroît avoir parfaitement connu ce défaut, soit par les lumières naturelles d'un heureux génie, soit par les règles de son art; car, en composant son Odyssée, il n'y a pas fait entrer toutes les aventures d'Ulysse, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule et même action, comme est celle de l'Odyssée. Il en a usé de même dans l'Iliade. " Quoique la fable épique soit attachée à une histoire connue, dont elle fait un incident, cela n'empêche pas que cet incident ne soit un tout par lui-même, et qu'il ne présente une action entière qui a

un commencement, un milieu, et une fin. Le commencement de la fable de l'Iliade et de celle de l'Odysée, comme des fables d'Ésope, sont la querelle des deux chefs et celle des deux chiens; l'absence d'Ulysse et celle du berger. Le milieu, c'est tous les maux que ces querelles et ces absences causent; et la fin, c'est la cessation de tous ces maux par la réconciliation des deux chefs et des deux chiens, et par le retour d'Ulysse et du berger, qui se vengent de leurs ennemis. Chacune de ces fables est une action seule qui fait un tout entier et parfait. Elle a de plus une juste grandeur, car il faut que sa grandeur soit raisonnable et proportionnée à l'action qu'elle imite. Aristote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes et parmi les autres êtres doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste et raisonnable. Car

le beau consiste dans l'ordre et dans la grandeur ; c'est pourquoi rien de trop petit ne peut être beau , parce que la vue se confond dans un objet qu'on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut être beau non plus , parce qu'on ne le voit pas d'un coup-d'œil , et qu'en voyant ses parties successivement l'une après l'autre le spectateur perd l'idée du tout , comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille stades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation , non par l'haleine du poëte , mais par la nature même du poëme , et il est certain que , plus un poëme aura d'étendue , plus il sera beau dans sa grandeur , pourvu qu'il ne croisse que jusqu'à ce que le sujet puisse être vu tout ensemble sans que la vue s'égaré ni se confonde.

Il marque ailleurs plus précisément les justes bornes que l'on doit

donner au poëme épique. « Il suf-  
« fit, dit-il, qu'on puisse voir d'un  
« coup-d'œil son commencement et  
« sa fin, et on le fera sans doute, si  
« l'on dresse des plans plus courts  
« que ceux des anciens » ( il parle  
des poëtes des Cypriaques et de la  
petite Iliade, qui étoient des poëmes  
très longs ), « et si l'on fait en sorte  
« que le récit d'un poëme épique  
« ne dure pas plus de temps que  
« les représentations des différentes  
« tragédies que l'on jouoit dans un  
« seul jour. »

Aristote enseigne par-là qu'il faut  
qu'on puisse parcourir ce poëme  
d'un coup-d'œil, et que la mémoire  
puisse l'embrasser et le retenir sans  
peine; car si on a perdu l'idée du  
commencement quand on arrive à  
la fin, c'est une marque sûre que  
son étendue est trop grande, et cette  
grandeur excessive ruine toute sa  
beauté; et, en donnant la règle, il

donne le moyen de la pratiquer; il ne se contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des poèmes des Cypriaques et de la petite Iliade; mais il marque très précisément les bornes qu'on doit donner à ce poème, en disant qu'il faut qu'un poème épique puisse être lu tout entier en un seul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait été fait sur l'Iliade et sur l'Odyssée, qui ne passent pas ces bornes. Ce précepte est même si essentiel, que Virgile n'a pas cru qu'il lui fût permis de s'en écarter.

Ce philosophe ne parle ici que de la durée du poème, et il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parcequ'il n'y a point sur cela de règles certaines, et que le poème épique embrasse plus ou moins de temps selon la nature de l'action qu'il représente. Si c'est une action violente et pleine d'empportement,

jusqu'à la mesure qui vient d'être  
marquée. L'action de l'Iliade est  
renfermée en peu de jours, et celle  
de l'Odyssée est poussée jusqu'à  
huit ans et quelques mois.

De ce qu'Aristote a dit que le  
poète dresse premièrement le plan  
de sa fable, et qu'ensuite il impose  
le nom à ses personnages, il est aisé  
d'inférer que cette fable doit être une  
action feinte, et que le poète doit être  
l'auteur de son sujet. Et sur cela on  
a demandé si la poésie exclut les  
actions véritables. Aristote répond  
fort bien que, quand il arrive au  
poète d'étaler des actions véritables,  
il n'en mérite pas moins le nom de  
poète, car rien n'empêche que les

il dema  
toute la  
sible; c  
point c  
vrité,  
Memes  
ble et  
pourt  
seroit  
de l'ai  
de la  
l'autre  
Il se  
poète  
nière  
fable  
indie  
au :

incidents qui, sont arrivés véritablement, n'aient toute la vraisemblance et toute la possibilité que l'art demande, et qui font qu'il en peut être regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du poète? il demande qu'il donne à son sujet toute la vraisemblance qu'il est possible; or cette vraisemblance n'est point du tout incompatible avec la vérité, et ce qui est arrivé véritablement peut être aussi vraisemblable et aussi possible que ce qu'on pourroit feindre, et être tel qu'il seroit si on l'avoit feint. La vérité du fait ne peut détruire la nature de la fable, l'auteur du poëme est l'auteur de la fable, il est donc poëte. Il se peut faire même que l'histoire présente des faits tournés de manière qu'ils sont proprement des fables dans le sens d'Aristote, c'est-à-dire des paraboles qui renferment un point de morale dont tout le

monde peut profiter. Un poëte pourroit les étaler sans cesser d'être poëte. Ce philosophe s'est contenté de cette raison, qui est convaincante et qu'il a tirée du fond de la nature du sujet. Il auroit pu en ajouter une autre que M. Dacier a fournie dans ses Commentaires, et qui paroît très solide, c'est que la vérité du point d'histoire que le poëte entreprend de traiter n'exclut pas l'art du poëte, qui a toujours à disposer son sujet et à en dresser le plan de manière que la fable soit toujours l'ame du poëme. C'est cette économie et cette juste liaison des choses qui constitue proprement le poëme dramatique comme le poëme épique, et c'est ce qui ne coûte pas moins à faire dans les sujets véritables que dans ceux qui sont feints. M. Racine n'est pas moins poëte dans Esther et dans Athalie que dans Iphigénie et dans Andromaque.



PRÉFACE.

xlj

Soit que le poëte traite des sujets  
*feints*, mais déjà reçus, ou des su-  
 jets véritables, il est obligé de ne  
 pas changer les fables reçues. Il faut  
 que Clytemnestre soit tuée par Ores-  
 te, et Eriphyle par Alcméon. Mais,  
 quand il y a des choses trop atroces  
 dans la manière, alors il a la liberté  
 d'inventer lui-même, en tirant de  
 son esprit quelque nouveau moyen  
 qui soit convenable pour les faire  
 réussir, et en imaginant une con-  
 duite vraisemblable qui soit propor-  
 tionnée à la nature de l'action, que  
 l'on ne doit pas changer. C'est ce  
 qu'Aristote appelle « se servir com-  
 me il faut des fables reçues. »  
 De cette qualité de la fable d'être  
 générale et universelle, et de ce que  
 le poëte est de dire les  
 choses, non comme elles sont arri-  
 vées, mais comme elles ont pu arri-  
 ver, Aristote tire cette  
 règle, Aristote tire cette  
 semblablement.

conséquence très sûre, « Que la poésie est plus grave et plus morale que l'histoire », parceque l'histoire ne rapporte que les choses particulières qui conviennent à peu de gens, et que la poésie rapporte les choses générales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Aristote ait seulement en vue de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en même temps en faire connoître la nature. Mais ce point sera traité plus au long dans la quatrième partie de cette préface,

Comme la partie essentielle de la fable, ce qui lui sert de fonds, et qui la rend proprement fable c'est la vérité morale qu'elle veut enseigner, et que le fondement de la morale c'est la piété, il est aisé de comprendre que le poète ne peut bien s'acquitter de son devoir, s'il n'introduit la Divinité dans son poëme

non seulement pour autoriser et rendre vraisemblables les événements miraculeux qu'il est obligé d'étaler, mais encore pour enseigner à ses lecteurs que c'est Dieu qui préside à tout, qui conduit tout par sa providence, et qui est l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien ; que c'est lui qui inspire les bons desseins, qui donne le courage d'entreprendre et la force d'exécuter, et enfin que c'est lui qui punit les méchants et qui récompense les bons. « Ainsi le poème  
« épique, dit excellemment le R. P.  
« Le Bossu, n'est une école ni d'im-  
« piété, ni d'athéisme, ni d'oisiveté  
« et de négligence ; mais on y ap-  
« prend à honorer Dieu, et à le re-  
« connoître même comme le prin-  
« cipe unique et nécessaire de tout  
« ce que l'on peut faire de bien, et  
« sans lequel les plus puissants prin-  
« ces et les héros les plus par-

« faits ne peuvent achever heureusement aucun dessein, etc. » Et voilà pourquoi les premiers poètes ont été honorés du nom de théologiens.

La fable étant l'imitation d'une action, et toutes les actions venant des mœurs et des sentiments, car ce sont les deux sources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'ensuit de là nécessairement que les mœurs et les sentiments sont des parties essentielles du poème épique. « Les mœurs sont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle, et le parti qu'il prendra dans les accidents où il ne seroit pas aisé de le reconnoître. C'est pourquoi tous les discours qui ne font pas d'abord sentir à quoi se résoudra celui qui parle, sont sans mœurs. » Selon cette définition d'Aristote, qui est très vraie, il faut donc que les mœurs des personna-



ges d'un poëme soient si bien marquées, que le lecteur puisse prévoir ce qu'ils feront dans les occasions les plus extraordinaires et les plus surprenantes avant même qu'on les voie agir.

Cette partie qui concerne les mœurs est très essentielle. Il y a quatre choses à observer dans les mœurs.

La première et la plus importante, *qu'elles soient bonnes*, c'est-à-dire, qu'elles soient bien marquées, et qu'elles fassent connoître l'inclination ou la résolution des personnages telle qu'elle est; bonne, si elle est bonne; et mauvaise, si elle est mauvaise. Car cette bonté des mœurs se trouve dans toute sorte de conditions. Et comme le poëme épique ne reçoit pas moins les héros vicieux, comme Achille, Mézence, Turnus, que les vertueux, comme Ulysse et Enée, il faut que leurs

mœurs soient si bien marquées, que le lecteur connoisse leurs bonnes ou leurs mauvaises inclinations, et le parti qu'elles leur feront prendre.

La seconde condition des mœurs, c'est qu'elles soient convenables. C'est-à-dire, qu'il faut donner à chaque personnage ce qui lui convient, le faire agir et parler selon son âge, son état, sa condition, son pays, et le relever, soit en augmentant les qualités brillantes qu'il peut avoir, soit en diminuant les mauvaises qui s'y trouvent et qui pourroient le déshonorer; mais il faut que cela ne se fasse qu'autant qu'on le peut, en s'assujettissant toujours à la qualité principale qu'on lui a donnée, et qui fait son caractère.

La troisième condition des mœurs est qu'elles soient semblables: et il est aisé de voir que cette condition n'est que pour les caractères connus, car c'est dans l'histoire ou dans

la fable qu'on va puiser cette ressemblance, et il faut les représenter tels que nous les y trouvons.

Enfin la quatrième condition des mœurs est qu'elles soient égales, c'est-à-dire, qu'il faut que les personnages soient jusqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la disposition du sujet, il faut toujours chercher ou le nécessaire ou le vraisemblable, de sorte que les choses arrivent les unes après les autres, ou nécessairement ou vraisemblablement. Il est évident par-là que le dénouement du sujet doit naître du sujet même. En effet, puisque les mœurs doivent produire les actions, et que les actions doivent naître les unes des autres, il s'ensuit de là, par une conséquence incontestable, que le dénouement, qui est aussi une action, doit naître ou nécessairement ou vraisemblable-

ment de ce qui précède et que les mœurs ont déjà produit.

Homère est sur cela, comme sur tout le reste, le plus excellent modèle. Les mœurs qu'il donne à ses personnages ont ces quatre qualités au souverain degré. Elles sont *bien marquées, convenables, semblables, et égales*. Toutes les actions qu'elles produisent naissent les unes des autres ou nécessairement ou vraisemblablement, et par-là le dénouement de chacun de ses deux poèmes naît du sujet même.

C'est cette juste observation des mœurs qui fait la bonté des caractères que le poète forme. Et Aristote finit ses préceptes sur les mœurs par un avis très important, c'est que, comme le poème dramatique et le poème épique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les poètes doivent imiter les peintres, qui en dou-

nant à chacun sa véritable forme, et en les faisant semblables à l'original, les font toujours plus beaux. En effet, un grand peintre, en peignant une personne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter sa beauté en conservant la ressemblance. Les poètes doivent faire la même chose avec d'autant plus de raison, qu'ils imitent les personnes les plus illustres, les princes et les rois. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils sont élevés au-dessus des autres hommes; car ces caractères sont susceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvu qu'elle convienne avec les véritables traits, et qu'elle ne détruise pas la ressemblance, et Aristote, en donnant le précepte, enseigne le moyen d'y réussir; car il dit qu'il faut que le poète, qui veut imiter, par exemple, un homme colère et emporté, se remette bien

plus devant les yeux ce que la couleur doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle fait; c'est-à-dire, qu'il doit plutôt consulter la nature, qui est le véritable original, que de s'amuser à copier une personne qui n'en est qu'une copie imparfaite et confuse, ou même vicieuse, ce que le poète doit éviter. La nature lui fournira des couleurs qui rendront son portrait plus beau sans corrompre ses véritables traits qu'il est obligé de conserver très fidèlement. Elle lui fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractère, et par conséquent il donnera à son héros une valeur d'un très grand éclat; c'est ainsi qu'Homère a fait Achille. Il a gardé dans ce caractère tout ce que la fable y mettoit indispensablement; mais en ce qu'elle lui a laissé de libre, il en a usé tellement à l'avantage de son héros, et l'a si fort embelli, qu'il a fait pres-

que disparaître ses grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuse, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matière plus profondément traitée dans les Commentaires de M. Dacier sur la poétique.

Après les mœurs viennent les sentiments. Aristote n'appelle point ici *sentiments* les conceptions intérieures de l'esprit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles aient produit quelque action, ou qu'elles la préparent. « Les sentiments, dit-il, « c'est ce qui explique ce qui est, « ou ce qui n'est pas, en un mot ce « qui fait connoître la pensée de « celui qui parle. » Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentiments conformes à ces mœurs, et les faire parler si convenablement à leur caractère, que le lecteur ou

le spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vu leurs actions.

« Tout ce qui regarde le discours, » continue Aristote, dépend de la « politique ou de la rhétorique. » Ce précepte est important. Aristote appelle *politique* l'usage commun et le langage ordinaire des peuples qui parlent simplement et sans art, au lieu que la *rhétorique* enseigne à parler avec art et à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché et soutenu. Quand une chose est par elle-même telle qu'on veut la faire paroître, l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'histoire d'Œdipe, celle d'Ajax, celle d'Hécube, ne demandent aucun art pour nous paroître pitoyables ou terribles, il ne faut que les exposer simplement; mais quand elles ne sont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme, et faire passer

PRÉFACE. liij

pour terrible ce qui ne l'est point ; ou déguiser ce qui l'est, cela dépend de l'art de celui qui parle, et qui par ses paroles donne aux choses la forme qu'elles nous paroissent avoir ; alors il faut avoir recours à la rhétorique, car c'est par son moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'hui de précepte plus violé que celui-là, et il n'y a jamais eu de poète qui l'ait mieux pratiqué qu'Homère ; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle est ; mais quand elle est foible ou défectueuse, alors il rassemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger et pour en cacher les défauts.

Puisque la diction est nécessaire pour expliquer les sentiments, il est évident qu'elle fait partie du poème.

La vertu de la diction consiste dans la netteté et la noblesse. Elle

est nette et claire par les mots propres, mais par-là aussi elle est souvent fort basse. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures et aux mots empruntés, sur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les expressions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorsqu'elles sont convenables, bien placées et mises avec mesure. Et s'il est beau de s'en servir convenablement et à propos, il est aussi très difficile; mais il est encore plus beau et plus difficile d'employer heureusement la métaphore, car on ne peut la tirer que de son esprit, et il faut avoir beaucoup d'esprit et d'imagination pour trouver tout d'un coup une ressemblance entre des sujets très différents, et pour faire heureusement ce transport de l'un à l'autre, car c'est ce qui fait la métaphore. Si Homère est un parfait ma-

dèle pour la fable et pour les mœurs, il ne l'est pas moins pour les sentiments et pour la diction, et Aristote lui a donné cette louange, « Qu'il y a surpassé tous les autres poètes. »

Après avoir expliqué en général les quatre parties du poëme épique, qui sont les mêmes que celles du poëme dramatique, il est nécessaire de dire un mot des espèces différentes qui en font le sujet. Elles sont simples ou implexes, morales ou pathétiques. Les simples sont celles qui étant continues et unies finissent sans reconnaissance et sans péripétie, c'est-à-dire sans changement d'état extraordinaire. Les implexes sont celles qui ont la péripétie, ou la reconnaissance, ou toutes les deux. Les pathétiques, celles où règnent les combats, les blessures, la mort. Et les morales, celles où la morale règne particulièrement et

dont les héros sont des modèles de vertu et de sagesse.

La conduite d'Homère est admirable dans la constitution de ses deux poèmes. L'Iliade, où règnent la colère et la fureur, est simple et pathétique. Et l'Odyssée, qui est un poème plus rassis et plus lent, comme étant fait pour être un modèle de sagesse, de modération et de constance, est implexe et moral; par-tout il y a des reconnoissances, et la morale y règne depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle est moins fréquente et plus cachée.

Je n'ajouterai plus qu'un seul précepte dont Aristote n'a point parlé, et dont il ne seroit pas même nécessaire d'avertir après la pratique d'Homère où il est très sensible, si nous n'avions une infinité d'ouvrages dans lesquels il est absolument négligé, c'est que le poète doit d'abord

faire connoître les personnages de son poëme, ou du moins les principaux, et leurs différents intérêts. Homère, dans son premier livre de l'Iliade, introduit ses personnages, et fait connoître l'humeur, les intérêts et les desseins d'Agamemnon, d'Achille, de Nestor, d'Ulysse, et de plusieurs autres, et même des Dieux; et dans le livre second il fait le dénombrement des troupes des Grecs et de celles des Troyens, afin que le lecteur soit pleinement instruit des intérêts de ceux qui entrent dans le poëme.

Il a observé la même chose dans l'Odyssée. Dès le commencement il fait connoître Télémaque, Pénélope, et les amants de cette princesse, et il nous montre Ulysse tout entier.

Il y a une infinité d'autres choses que le poëte doit observer dans la composition du poëme épique, et de la tragédie, et l'on peut s'en instruire

dans la Poétique d'Aristote, dans celle d'Horace, et dans le Traité de R. P. Le Bossu. Mais voilà les principales et les règles fondamentales sans lesquelles le poëme ne peut subsister.

Appliquons présentement ces règles à un de nos romans, et voyons si on a raison de les appeler *des poëmes épiques en prose*. Je choisirai un de ceux qui ont eu le plus de succès, c'est la Cassandre de M. de La Calprenède. On ne peut pas nier que l'auteur n'ait beaucoup d'esprit, une imagination heureuse et fertile, et une grande facilité d'expression, et je louerois ses talents avec un grand plaisir, s'il en avoit fait un meilleur usage.

La première règle du poëme épique, c'est que le sujet soit une fable générale qui convienne à tout le monde, et dont tout le monde puisse profiter. Examinons donc quel est

le sujet de Cassandre, pour voir si nous y trouverons cette fable, qui est l'ame du poëme. Orondaté, fils de Mathée, roi des Scythes, dans une bataille que son père donne contre Darius, roi des Perses, l'ennemi mortel de sa maison, pousse si loin ses avantages, qu'il arrive aux tentes où sont la mère, la femme, et les filles de Darius. Il a ces princesses en sa puissance; il peut les faire ses prisonnières et les emmener; mais il est si frappé de la beauté de Statira, que, par une générosité sans exemple, très déplacée, et contraire même aux intérêts de sa passion, il les laisse libres. Un moment après il sauve la vie au prince Artaxerxe, fils unique de Darius, et, au lieu de le faire son prisonnier, comme il le pouvoit, il le renvoie de même. L'hiver suivant, son amour, devenu très violent, le porte à quitter la cour de

son père pour aller à celle de son ennemi. Il va à Persépolis sous un faux nom ; il est reconnu pour ce guerrier qui a donné la liberté aux reines et la vie au prince , et il devient le favori de Darius. Il voit Statira tout à son aise , lui fait la cour , et lui déclare sa passion. Statira en est un peu offensée , comme la bienséance le veut , mais Orondate s'étant découvert à Artaxerxe pour le prince des Scythes , Artaxerxe le sert auprès de sa sœur , qui répond enfin à la passion du prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles , que les faiseurs de romans imaginent sans peine : les princesses deviennent prisonnières d'Alexandre , qui , moins généreux qu'Orondate , les retient , devient éperdument amoureux de Statira. et l'épouse. Alexandre meurt quelque temps après , et de nouveaux obstacles traversent encore la passion

d'Orondate; mais, après une infinité d'aventures, toutes incroyables et sans la moindre vraisemblance, à la fin du dixième volume, *la veuve d'Alexandre se donne à son premier amant.*

Quelqu'un pourra-t-il trouver dans ce sujet la moindre idée de fable? Osera-t-on dire que c'est un discours en prose, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action? Quel est donc le point de morale que cette action de Cassandre veut nous enseigner? Où est cette instruction qui est l'ame de la fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une histoire très fausse, ou plutôt comme une indigne corruption de l'histoire par des récits sans fable, et où la morale même est très indignement violée?

C'est que je dis de Cassandre doit s'étendre sur tous les autres romans.

Le sujet de Cléopâtre, celui de Cyrus, celui de Clélie, ne sont pas plus des fables morales que celui de Cassandre ; ils se ressemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La seule chose qu'ils retiennent du poëme épique, c'est que leur action n'est pas l'action d'hommes du commun, mais des plus grands personnages, de princes et de rois.

Il est aisé de voir que les auteurs de ces ouvrages ont suivi une voie tout opposée à celle des poëtes. Aristote enseigne que les poëtes doivent dresser d'abord le plan de leur fable qui est générale, imposer ensuite les noms aux personnages, et l'attacher à une histoire connue, afin de tirer de ces noms et de cette histoire les circonstances qui doivent servir à amplifier cette action et à lui donner sa juste étendue, et qu'on explique sous le nom d'épi-

PRÉFACE.

lxij

*sodes.* Ces auteurs ont fait tout le contraire, ils ont cherché dans l'histoire des noms connus, ils en ont ajouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes et inouïes, et ont fait, non un poëme épique, mais un tissu d'aventures que le caprice seul produit, et qui ne naissent les unes des autres ni nécessairement, ni vraisemblablement; aussi cette action, bien loin d'être générale, est aussi particulière que toutes les actions de César, d'Alcibiade, de Pompée, etc. Pour ce qui est de la juste grandeur, l'auteur est bien éloigné d'avoir observé les justes bornes qu'Aristote a prescrites sur la pratique d'Homère. On peut dire de ce roman de Cassandre, comme de la plupart des autres, que c'est véritablement l'animal de dix mille stades de longueur dont parle Aristote. S'il est vrai que rien de trop grand ne puisse être

beau, appellera-t-on beaux ces ouvrages monstrueux qui, sans rien enseigner de bon, poussent leurs fictions frivoles jusqu'au dixième volume, et demandent au moins dix jours pour être lus ?

La troisième et la quatrième règle du poëme épique sont, que l'action qu'il imite soit une, et qu'elle fasse un tout régulier et parfait. C'est ce que ne fait point l'action de Cassandre ; toutes ses parties ne concourent point à faire une seule et même action, et il est impossible d'en rien faire qui soit un et simple, car cette action est mêlée d'une infinité d'incidents qui en rompent l'unité, et elle tombe dans le défaut des poëmes de l'Heracléide et de la Théséide ; car, si elle ne renferme pas toute la vie de ces héros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veuille dire qu'elle est *une*, parceque c'est tou-



jours l'amour d'Orondate qu'elle traite; et qu'elle fait un tout régulier et parfait, parcequ'elle embrasse cette passion depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce qui seroit très ridicule.

Non seulement ces romans pèchent contre ces règles du poëme épique, en rassemblant plusieurs incidents de la vie de leur héros, qui ne sauroient faire une seule et même action, mais ils pèchent encore en y mêlant les aventures d'autres héros entièrement étrangères, indépendantes et aussi éclatantes. L'amour et les aventures d'Artaxerxe et de Bérénice n'ont aucun rapport avec l'amour et les aventures d'Orondate et de Statira, et ne sont pas moins brillantes. Il y en a plusieurs autres de même, et cette multiplication d'aventures indépendantes est très vicieuse, et ruine entièrement cette unité d'action qui

fait l'essence du poëme épique, où l'on peut bien faire entrer plusieurs fables, plusieurs aventures différentes, mais il faut qu'elles soient toutes des parties, non entières et non achevées, d'une seule et même action, qui est l'action principale.

On a vu que la vérité doit être mêlée avec le mensonge dans tout le poëme. C'est ce que ceux qui ont fait des romans ont si peu compris, qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la vérité mêlée avec la fiction. Non seulement il n'y a aucune vérité morale dans l'action du roman : comment y en auroit-il, puisque ce n'est pas même une fable ? Mais il n'y en a pas même dans toutes les autres parties dont le roman est composé. Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelquefois des vérités historiques : l'auteur de *Cassandre* a pris beaucoup de choses des historiens d'Alexandre, mais, outre que

ce sont presque toujours des vérités qu'il a altérées et corrompues, ce ne sont jamais des vérités mêlées avec la fiction pour la rendre plus vraisemblable et plus croyable, ce sont des vérités ajoutées à la fiction, et qui ne servent qu'à rendre son mensonge plus évident, plus plat, et plus méprisable.

Je serois bien étonnée si quelqu'un osoit donner au roman la louange qu'Aristote donne au poëme épique, d'être plus grave et plus moral que l'histoire; ou celle qu'Horace lui donne, en enchérissant sur celle d'Aristote, qu'il est plus philosophe que la philosophie même, et qu'il enseigne mieux que les philosophes à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

Homère sème dans ses poëmes des maximes de piété, et il introduit par-tout les dieux pour instruire ses lecteurs, et pour rendre croyable

et vraisemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiseurs de romans ne s'amuseut pas à ces bagatelles ; non seulement les maximes de piété sont bannies de leurs écrits , mais on y trouve souvent les plus grands blasphêmes que profèrent ces amants insensés. Et pour la Divinité , elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'exécute. Ils croiroient déshonorer leur héros s'ils le faisoient assister par un dieu. Ces héros font des choses les plus prodigieuses et les plus incroyables par leurs propres forces. Les historiens d'Alexandre remarquent qu'on étoit persuadé que ce prince n'exécutoit de si grandes choses que par l'assistance particulière des dieux. Cela est bon pour des païens , mais nos romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs héros. Et peut-être est-ce une des plus grandes marques qu'ils aient don-

nées de leur jugement et de leur prudence. Il auroit été fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement possédés de l'amour, et qui ne pensent, ne parlent, et n'agissent que pour leur amour; c'est un intérêt peu propre à toucher la Divinité et à attirer son secours. En un mot les romans ne pèchent pas moins du côté de la théologie que de la morale.

Si ces auteurs ont violé si ouvertement toutes les conditions de la fable, qui est pourtant le fondement du poëme épique, ils n'ont pas mieux observé les conditions des mœurs, qui sont la source des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoissable; il semble qu'ils aient la baguette de Circé, ou une baguette plus puissante encore, car ils changent non seulement les hommes, mais les peuples

entiers, et altèrent toute la face de la nature. C'est un précepte de l'art poétique d'étudier les mœurs des siècles et des pays; les romanciers les ont fort mal étudiées, ils n'ont eu pour but que de les altérer ou de les changer absolument. Par exemple, dans *Cassandre*, l'auteur nous représente les Scythes comme des peuples aussi polis et aussi magnifiques que les Perses, et des uns et des autres il en fait, non des barbares, mais des François. Cette faute est d'autant plus étrange, surtout au sujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet auteur renverse par-là tout ce que les anciens historiens, comme Hérodote, Strabon, et les autres, rapportent de la simplicité de vie de ces peuples et de leur frugalité, et qu'il contredit manifestement ce que l'historien de la vie d'Alexandre en écrit, et ce que leurs ambassadeurs disent

à Alexandre lui-même : « Que pour  
« toutes richesses ils n'ont reçu du  
« ciel qu'un joug de bœuf, une flèche,  
« un javelot, et une coupe ;  
« mais que leur pauvreté leur est  
« utile contre leurs ennemis. » L'auteur  
n'a pas cru que des peuples si sauvages  
et si pauvres pussent orner son roman,  
c'est pourquoi par la vertu de sa magie,  
particulière aux faiseurs de romans,  
il en fait des peuples civilisés, polis,  
magnifiques. Quand je pense au plaisir  
que fait dans Quinte-Curce la simplicité  
et la pauvreté des Scythes, opposées  
au luxe et à la pompe des Perses, je  
ne comprends pas comment cet écrivain  
n'a pas senti la beauté de ce contraste,  
et comment il a osé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y sont  
pas mieux conservées. L'auteur a  
rassemblé dans ce roman tous les plus  
grands hommes et les plus con-

nus qui se trouvent mêlés dans l'histoire d'Alexandre, il n'y en a presque pas un qui ne soit changé, et qui ressemble au portrait qu'en a fait l'histoire. Alexandre même, avec toute sa valeur et toutes ses grandes qualités que l'auteur n'a pu lui ôter, y devient un amoureux transi fort ridicule. Pour le héros du poëme, le brave Orondate, c'est un héros feint, qui n'a jamais existé, c'est pourquoi l'auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais après l'avoir fait, il étoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ai expliquées. D'abord il a assez bien marqué les mœurs, mais il change bientôt, et elles ne sont ni convenables, ni semblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs et les caractères, c'est de faire les hommes tels qu'ils sont, ou tels que la renommée les publie, ou tels qu'ils doivent être.

PRÉFACE.

lxxiiij

Ce n'est pas l'usage de ceux qui font des romans ; ils ne représentent leurs personnages ni tels qu'ils ont été, ni tels que la renommée les a publiés, au contraire ils les font très dissemblables, et on ne peut pas dire qu'ils les ont faits *meilleurs*, c'est-à-dire, plus beaux, en les faisant tels qu'ils auroient dû être, car ils leur ont attribué tant de foiblesses, dont ils étoient incapables, et toutes opposées à leur véritable caractère, qu'on peut assurer qu'ils les ont faits beaucoup plus méchants, c'est-à-dire, plus laids et plus vicieux. Par exemple, le caractère d'Orondate et celui du prince Artaxerxe, son ami, tous deux feints, car l'histoire ne parle point d'un fils du roi des Scythes, et Darius avoit bien un fils, mais il étoit encore petit enfant quand son père fut vaincu par Alexandre ; ces deux caractères, dis-je, sont très vicieux. Orondate est

à la cour de Darius, lorsque son père entre en Perse avec une armée de deux cent mille hommes. Darius envoie contre lui une aussi puissante armée sous la conduite d'Artabase et de son propre fils Artaxerxe. Que fait sur cela Orondate ? Retenu par son amour, il va avec son ami Artaxerxe et combat contre son père et son pays, et Artaxerxe imite cette générosité très insensée et très dénaturée. Il commande un corps de réserve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre il ne branle point, et retient l'ardeur et l'impatience de ses troupes ; il est attaqué avec furie, et il ne peut encore se résoudre à se défendre, de peur de tremper son épée dans le sang des troupes de son ami ; enfin, blessé de deux coups, il combat pour sauver sa vie, et pour ne pas abandonner son cher Orondate qui fait des prodiges de valeur :



ainsi ces deux princes trahissent chacun leur père et leur patrie, l'un par amitié et l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choses plus insensées? Et n'est-ce pas pécher manifestement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace :

*Qui didicit patriæ quid debeat, et quid  
amicis,*

*Quo sit amore parens, quo frater aman-  
dus et hospes.*

En effet n'est-ce pas ignorer « ce  
« qu'on doit à sa patrie et à ses amis;  
« quels sont les différents degrés  
« d'amour que l'on doit avoir pour  
« un père et pour un frère, et jus-  
« qu'où s'étendent les droits de l'hos-  
« pitalité? » Il est vrai qu'Horace n'a  
pas marqué ce qu'on doit à sa maî-  
tresse; il a eu grand tort de ne pas  
enseigner qu'il faut étouffer pour  
elle tous les autres sentiments les  
plus naturels et les plus légitimes.

D'ailleurs Orondate est un fou, qui se passe son épée au travers du corps à la fausse nouvelle de la mort de sa maîtresse, et il tente la même chose une seconde fois lorsque cette princesse, devenue femme d'Alexandre, veut, par bienséance et par devoir, l'éloigner de sa présence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de son héros un fou, et de lui donner un caractère d'impiété et de foiblesse, selon le sentiment même des païens. D'impiété, parceque, comme Socrate le prouve très fortement, « De se tuer soi-même, c'est « usurper sur sa vie un droit qui « n'appartient qu'à Dieu. » Et de foiblesse, parceque, comme Aristote le décide formellement, « De se tuer « soi-même, vaincu par la pauvreté, « par l'amour, ou par quelque autre « passion, c'est l'action, non d'un « homme vaillant, mais d'un lâche. « Car il n'y a que la lâcheté qui porte

PRÉFACE. lxxvij

« à céder à ce qui paroît dur et difficile. » Les poètes païens ont été bien plus sages. Dans l'Iliade, quand Achille apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de son esprit, il se jette à terre, répand sur sa tête de la cendre brûlante. Mais, dans cette extrême affliction, tout violent, tout emporté qu'il est, il ne fait aucune action qui marque qu'il pense à se tuer. Homère s'est contenté de dire que le jeune Antiloque lui tient les mains, de peur que la violence de sa douleur ne le porte à attenter sur lui-même. Quand Sophocle a représenté sur le théâtre d'Athènes un Ajax qui se tue lui-même, il a fait entendre auparavant qu'il étoit fou. Didon se tue dans l'Enéide; mais, outre que ce n'est pas l'héroïne du poëme, c'est une femme, et une femme que sa passion a rendue folle, c'est un exemple que Virgile donne

pour le faire détester, et pour enseigner à quelle fin malheureuse conduisent ordinairement ces passions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui passoit pour sage, qui s'est pourtant tué lui-même : c'est Caton. Mais un poëte ne pourroit le prendre pour le héros d'un poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour son action, autrement le poëme épique seroit vicieux selon les règles d'Aristote, qui sont ici les mêmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'auteur de *Cassandre* est bien éloigné d'avoir fait son héros *meilleur*, selon le précepte d'Aristote, et qu'il l'a fait plus mauvais sans nécessité. On dira peut-être qu'Orondate étoit Scythe, et qu'un Scythe peut se tuer; mais c'est une mauvaise défaite : les Scythes de ces temps-là étoient encore si justes et d'une simplicité de vie si grande, que cet

attentat étoit inconnu parmi eux. C'est encore une règle du poëme épique, que le héros doit avoir un caractère supérieur qui règne sur tous les autres, c'est comme la principale figure d'un tableau. Cette règle n'est nullement observée dans *Cassandre*, non plus que dans les autres romans ; les caractères y sont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillants du monde ; *Orondate*, *Artaxerxe*, *Lysimachus*, *Démétrius*, *Memnon*, etc., font tous les mêmes prodiges de valeur, et rien ne les distingue que leurs armes et que leur nom. Il n'en est pas de même dans *Homère* : *Achille*, dans *l'Iliade*, et *Ulysse*, dans *l'Odyssée*, sont les maîtresses figures auxquelles toutes les autres sont subordonnées, sans qu'aucune autre leur ressemble, et cela vient de ce que ces caractères ont chacun une qualité principale qui les dis-

tingue, qui est toujours la même, qui trouve sa place par-tout; ce qui est le caractère d'Orondate n'a pas; il est amoureux seulement et il est brave; mais les autres le sont comme lui; il n'a rien de particulier qui le distingue, et tous les autres caractères sont aussi principaux et aussi dominants que le sien.

Cette valeur prodigieuse que les romanciers donnent gratuitement à leurs héros est encore un défaut considérable et qui rend tous les caractères faux, car le faux est ce qui n'est point dans la nature. Le poème épique est l'imitation d'une action; une action pour être imitée doit être possible; l'impossible ne s'imité donc point; ainsi par ces excès, qui viennent de peu de jugement et d'ignorance, le roman cesse d'être une imitation, et par conséquent il n'est plus du tout un poème épique. Tout ce qu'Achille exécute

## PRÉFACE.

LXXXJ

Le prodigieux dans l'Iliade devient possible et croyable par le secours de la poésie que le poëte fait inter-

pré-  
sentir. Les sentiments sont l'expression  
des cœurs, ainsi c'est presque une  
nécessité que les sentiments des per-  
sonnages romanesques répondent  
aux cœurs que l'auteur leur a don-  
nés. On ne peut pas dire que l'au-  
teur de Cassandre ne marque pas  
beaucoup d'esprit et d'imagination  
dans cette partie; il est ce que Lon-  
gin appelle *inventif*, il trouve tout  
ce que le sujet qu'il traite peut four-  
nir, mais ses sentiments sont plus  
recherchés que naturels, et il a  
moins recours à l'usage ordinaire et  
commun que la rhétorique; voilà  
d'où vient qu'il tombe si souvent ou  
dans une affectation très vicieuse,  
ou dans une enflure outrée, et que  
dans ses personnages on trouve tou-  
jours le Gascon et jamais le Perse,

le Macédonien, ni le Scythe. Ces différents peuples devroient pourtant penser et s'exprimer différemment, et c'est le précepte d'Horace :

*Intererit multum Divus-ne loquatur, an  
heros ;  
Colchus an Assyrius , Thebis nutritus an  
Argis.*

Comme les sentiments sont l'expression des mœurs, la diction est l'expression des sentiments, car c'est ce qui les explique. Le poëme épique reçoit la diction la plus noble et la plus figurée, parceque, faisant intervenir tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde, les rois et les dieux, il ne sauroit employer un langage trop élevé. Le roman étant écrit en prose, et ne faisant paroître que des princes et des rois, devroit se tenir dans les bornes d'un langage noble, mais simple, ou modérément orné, et c'est ce qu'il ne

PRÉFACE. lxxxij

fait pas; pour l'ordinaire son style est comme les sentiments, c'est-à-dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'est une chose étonnante qu'Homère et Virgile, qui ont écrit tant de siècles avant nous, soient encore des modèles à suivre pour les sentiments et pour l'expression, et que tant d'ouvrages écrits de notre temps ne soient, s'il est permis de parler ainsi, que des modèles à éviter. Il n'y a point d'homme sage qui ne fût ravi de penser et d'écrire comme Homère et comme Virgile, et qui ne fût honteux de penser et d'écrire comme les auteurs de nos romans. Si Achille, Ulysse et Enée revenoient au monde, ils avoueroient volontiers tout ce qu'Homère et Virgile leur font dire et penser. Et si les héros de l'antiquité, que nos romanciers introduisent, revenoient, je doute qu'ils pardonnassent à ceux qui les

ont si fort défigurés. Alexandre, qui avoit défendu qu'aucun autre peintre qu'Apelle fit son portrait, et qu'aucun autre sculpteur que Lysippe osât le faire en bronze, ne se seroit pas vu si barbouillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on lui fait écrire dans Cassandre, et il seroit le premier à se moquer des discours qu'on lui fait tenir. Le roi des Scythes même redemanderoit le caractère dur et sauvage qu'on lui a ôté, et se plaindroit hautement de ce caractère doux et galant qu'on lui donne, il regarderoit cela comme un déguisement trop honteux pour lui. Franchement je ne conseillerois pas à l'auteur, quoique Gascon, de se trouver devant ces grands personnages qu'il a si étrangement déguisés.

Homère a fait deux poèmes épiques, et ils sont tous deux très différents; mais nous avons grand

PRÉFACE. LXXXV

nombre de romans, et ils sont tous semblables, ils sont tous sur un même ton, toujours sur l'amour; et ils ont tous les mêmes péripéties, car, après bien des traverses, tous ces amants sont heureux.

Un défaut encore très considérable, c'est que ces péripéties sont ordinairement communes à plusieurs. Cassandre finit par le mariage de six princes avec leurs maîtresses; ce qui fait voir que le roman n'est pas, comme le poëme épique, l'imitation de l'action d'un héros, mais le récit des aventures de plusieurs, ce qui ruine absolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet, si l'on ne peut faire un seul et même tout de la vie d'un seul homme, comme Aristote l'a fait voir, comment seroit-il possible de réduire à cette unité parfaite tant d'aventures différentes de plusieurs héros que l'on conduit au même but?

Si la fin de *Cassandre*, et de presque tous les autres romans, est si contraire aux règles du poëme épique, le commencement ne leur est pas moins opposé. Homère et Virgile nous font d'abord connoître, non seulement leur héros, mais encore presque tous les personnages qui ont part à la même action, et c'est ce que les romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de *Cassandre*, et des volumes aussi gros que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, avant que de connoître cette *Cassandre*, et que de savoir que c'est la princesse *Statira*. Puis donc que les romans violent en tout et par-tout les règles du poëme épique, qu'ils ne présentent ni fable, et par conséquent point de vérité morale, ni mœurs ni sentiments convenables, j'ai eu raison de dire, dans ma Préface sur l'*Iliade*, qu'ils sont très différents du poëme épique, et par



PRÉFACE. lxxxvij

leur but et par leur manière d'imiter, en un mot par toute leur constitution, et que ce sont des ouvrages frivoles que l'ignorance et l'amour ont enfantés, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens et la raison sont ordinairement négligés, et les bienséances méprisées; où, au lieu d'une fiction ingénieuse et utile, on ne présente qu'un mensonge plat qui heurte de front la vérité, et la vérité connue; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'antiquité, et les plus éloignés de ces sortes d'extravagances. En vérité il faut être dans l'imbécillité de l'enfance pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles et si peu sensés, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes personnes de choses vaines, et à les éloigner de toute bonne et solide occupation. Le roman est si peu un

poème épique, que, pour bien marquer sa nature, il faut en faire une définition toute contraire : « Le roman est un discours en prose inventé pour gâter les mœurs, ou du moins pour amuser inutilement la jeunesse, par le récit de plusieurs aventures fausses sans aucune fiction ni allégorie, où l'on impute à des héros des foiblesses et des extravagances opposées à toute vérité historique des temps, des lieux, des mœurs et des caractères. »

Je pourrois me dispenser d'appliquer ici ces mêmes règles à un de nos poèmes épiques, car ce que j'ai dit suffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mêmes, que tous ces poèmes pèchent presque par tous les mêmes endroits que les romans, et sur-tout par l'endroit principal qui en est le fondement, je veux dire,

PRÉFACE. lxxxix

par la fable, *crimine ab uno disce omnes*.  
Aucun de nos poètes françois n'a  
connu l'art d'Homère. Ils ont tous  
choisi dans l'histoire un point véri-  
table dont ils ont bâti un récit sans  
fable. Ils ont même si peu compris  
ce que c'est que la fable, qui rend  
l'action générale et universelle, que  
l'auteur de la Pucelle a écrit, « qu'a-  
« fin de réduire l'action à l'universel  
« suivant les préceptes, et de ne la  
« pas priver du sens allégorique par  
« lequel la poésie est faite un des  
« principaux instruments de l'archi-  
« tectonique, il a disposé toute sa  
« matière de telle sorte, que la  
« France représente l'ame de l'hom-  
« me en guerre avec elle-même, et  
« travaillée par les plus violentes de  
« toutes les émotions. Le roi Charles,  
« la violence maîtresse absolue, et  
« portée au bien par sa nature, mais  
« facile à porter au mal. L'Anglois et  
« le Bourguignon, sujets et ennemis

« de Charles, les divers transports  
« de l'appétit irascible, qui altèrent  
« l'empire légitime de la volonté ;  
« Amaury et Agnès, les différents  
« mouvements de l'appétit concupis-  
« cible ; le comte de Dunois, la vertu  
« qui a ses racines dans la volonté ;  
« Tanegui, chef du conseil de Char-  
« les, l'entendement qui éclaire la  
« volonté aveugle ; et la Pucelle qui  
« vient assister Charles, c'est la  
« \* grace divine, etc. » Voilà de quelle  
manière M. Chapelain a entendu la  
définition d'Aristote, que le poëme  
épique est un discours en vers, in-  
venté pour former les mœurs par  
des instructions déguisées sous l'al-  
légorie d'une action générale. Je ne  
crois pas qu'en fait de poésie on ait  
jamais rien avancé de si monstrueux,  
de si opposé à sa nature, et qui mar-  
que une ignorance plus profonde  
de l'art. Si après cela je prends le  
Clovis qu'un poëte moderne trouve

plus parfait qu'Homère , quoique pourtant très ennuyeux à son gré , je n'y vois que des extravagances , des enchantements puérils entassés les uns sur les autres sans raison , et plus dignes des contes des Fées que du poëme épique , des fadeurs insupportables , des fautes grossières contre le bon sens , des vers plus purs encore que ceux de la Pucelle , point de fable , point de mœurs , nuls caractères , nuls sentiments raisonnables , nulle poésie , et qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a personne qui ne fût honteux de parler un langage si bizarre et si inoui. Et pour ce qui est de l'intervention de la Divinité , si nécessaire au poëme épique , elle y est très malheureusement dispensée. Peut-on souffrir un poëte qui , pour arracher Clotilde aux charmes d'un enchanteur , fait que la sainte Vierge , après en avoir obtenu la permission de

son fils, descend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de sa robe :

*L'enlève à l'art magique, et quittant les déserts,  
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs.*

Voilà Homère bien mal imité. Je n'en dirai pas davantage ; nos poëmes épiques sont encore plus tombés que nos romans, et rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homère et aux règles qu'Aristote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoique faits de nos jours, ont été aussitôt oubliés que connus, parceque ces règles y sont violées, et qu'au contraire les poëmes d'Homère, faits il y a deux mille cinq ou six cents ans, parceque ces règles y sont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des siècles, et paroissent toujours jeunes

## PRÉFACE.

xciiij

et toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit vivifiant qui les rajeunit et qui leur inspire une nouvelle vie. Nos romans et nos poèmes épiques sont tombés dans un si grand décri, qu'un homme raisonnable rougiroit de les lire; au lieu que les poèmes d'Homère font et ont toujours fait une des occupations sérieuses des personnes les plus graves et des âges les plus avancés, parcequ'ils donnent des préceptes pour tous les âges, et ils ont cette gloire que, par leur moyen, l'éducation que l'on donne aux enfants par les fables s'est continuée jusqu'à l'âge le plus parfait; c'est Strabon qui nous le dit: « Les anciens ont continué jusqu'à l'âge le plus parfait l'éducation qu'ils donnoient aux enfants, car ils étoient persuadés que tout âge pouvoit être suffisamment instruit par la poésie. » On vantera après cela

tant qu'on voudra la politesse de notre siècle et les merveilles de nos poèmes épiques, il ne faut débiter ces contes qu'aux enfants ou aux ignorants.

On dira sans doute que les poèmes d'Homère n'ont pas vaincu l'effort des siècles sans essayer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils étoient connus à Athènes par les soins de Pisistrate, lorsque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, et qu'il chassa Homère de sa république après l'avoir pourtant couronné à cause de l'excellente beauté de sa poésie, car il dit en propres termes : « S'il vient dans  
« notre ville un poète assez habile  
« pour se multiplier ainsi et pour  
« tout imiter, et qui veuille nous éta-  
« ler ses poèmes, nous lui témoi-  
« gnerons notre vénération comme  
« à un homme sacré, admirable, et

« délicieux, mais nous lui dirons  
« que nous n'avons point parmi nous  
« d'homme qui lui ressemble, et  
« qu'il n'est pas permis d'y en avoir,  
« et nous le renverrons dans une  
« autre ville après l'avoir parfumé  
« et couronné. » Il est évident qu'Ho-  
mère est compris dans cette pro-  
scription si glorieuse; elle est faite  
pour lui.

La critique qu'un grand philoso-  
phe comme Platon fait des poèmes  
d'Homère est bien d'un autre poids  
que celle qu'une personne comme  
moi fait des romans et de nos poë-  
mes épiques. On aura raison si on  
ne juge que les personnes, mais si  
l'on juge la chose même j'espère  
que l'on trouvera que les reproches  
que j'ai faits aux romans et à nos  
poèmes épiques sont sans réplique,  
et que ceux que Platon fait aux poë-  
mes d'Homère sont vains, qu'ils peu-  
vent être solidement combattus, et

qu'au lieu de tomber sur les poèmes d'Homère toute leur force tombe sur nos romans et sur nos poèmes épiques, qui, bien loin d'imiter la vérité, l'altèrent et la corrompent, et c'est ce qu'on va voir dans cette seconde partie.

## SECONDE PARTIE.

Platon, avant que de combattre Homère et de vouloir montrer que sa poésie ne peut que corrompre les esprits, et qu'il ne faut pas le recevoir dans un état bien policé, lui fait une sorte d'excuse : « Il faut, « dit-il, avoir le courage de le dire, « quoique l'inclination et le respect « que j'ai pour Homère depuis mon « enfance me tiennent la langue, car « il est le premier maître et le chef de « tous nos poètes tragiques ; mais il « ne faut pas que cette inclination « et ce respect nous le fassent pré-

« férer à la vérité. » Je dis la même chose à Platon, pour lui demander pardon de mon audace : « J'ai pour « vous une inclination très forte et « un grand respect ; je vous honore, « je vous admire, et je vous regarde « comme le père de la philosophie, « et comme celui qui enseigne le « mieux la vertu et qui peut le « mieux instruire les rois et les rendre grands, c'est-à-dire justes. « Mais j'honore, j'admire, et je respecte davantage la vérité. C'est la « vérité seule qui me délie la langue « et qui m'inspire le courage de dire « et d'écrire que vos vues politiques « vous ont trompé, que vous n'avez « pas assez approfondi la nature de « cette poésie que vous avez condamnée, et que votre disciple Aristote en a beaucoup mieux démêlé « l'art que vous. »

Le plus fort argument que ce philosophe emploie contre Homère il



le tire de la nature même de sa poésie, c'est une imitation; or toute imitation n'est que la copie de la copie de la vérité, car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée, qui est le véritable original; l'ouvrier, qui travaille d'après cette idée; et le peintre, qui imite le travail de l'ouvrier, et qui par-là n'est que le troisième de la vérité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoi avoir donc recours à cette imitation, qui n'est qu'une copie très imparfaite? Et pourquoi ne pas remonter tout d'un coup au véritable original? Pourquoi s'arrêter à des imitations qui, représentant le plus souvent des choses très vicieuses en elles-mêmes, affoiblissent notre raison, et, fortifiant notre imagination séduite, excitent en nous des mouvements dont nous rougissons dans des occasions véritables.

• Tout le fort de ce raisonnement

de Platon roule sur cette distinction, Dieu, l'ouvrier, le peintre. Le peintre ne représente pas la vérité, mais une image de la vérité; comme un miroir ne représente pas un véritable objet, mais une image vaine de l'objet, et tel est le poète.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui détruise l'utilité de la poésie. On peut même lui accorder que, s'il étoit possible d'enseigner la morale aux hommes par des vérités pures qui les élevassent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui est, il n'y auroit rien de si excellent. Mais malheureusement les hommes sont trop faibles pour pouvoir envisager les vérités pures sans aucun milieu, il faut les leur représenter dans des images qui, quoique copies imparfaites, ne laissent pas d'en donner une idée qu'on peut appeler véritable.

c                    PRÉFACE

Je ne puis contempler le soleil dans son globe de feu, car il m'éblouit par le grand éclat de sa lumière, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend son image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle représente l'image de ce qui est réel.

Quand le poète ne feroit que ce que font cette eau et ce miroir, il feroit une chose fort utile et qu'on ne sauroit blâmer, mais il fait davantage : le miroir ne représente que les objets qui sont dans la nature, c'est le peintre de ce qui est sorti des mains de l'ouvrier. Le poète n'en demeure pas là, il remonte jusqu'au véritable original, car il forme ses caractères, non sur les caractères qu'il voit devant ses yeux, mais sur ceux que la nature elle-même peut produire, ainsi il consulte la nature bien moins sur ce qu'elle fait que sur ce qu'elle est capable de

frère, et par-là il devient copiste, non de la copie, mais du véritable original; c'est de là qu'il tire ses traits qui sont tous très véritables.

Les caractères qu'Homère imite sont des caractères très vrais, quoiqu'on n'en voie pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verrai pas dans la nature un homme si vaillant qu'Achille, si prudent qu'Ulysse; mais, en consultant la nature elle-même, je verrai qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homère a peints, et cela suffit pour rendre ces caractères véritables et cette imitation juste. Je dis plus encore: s'il falloit bannir les poèmes d'Homère parcequ'ils ne sont que des imitations, il faudroit aussi par la même raison bannir toutes sortes d'histoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs et pour l'instruction de la vie. Car l'histoire n'est

que l'imitation des actions particulières d'un homme, d'une ville, d'un état, comme la poésie n'est que l'imitation d'une action générale et universelle, et de ce côté-là même tout l'avantage est du côté de la poésie, que cette différence rend sans comparaison plus utile pour les mœurs que l'histoire, comme je l'expliquerai dans la quatrième partie de cette préface.

« Mais, dit Platon, un poète doit  
» savoir tous les arts; il doit être in-  
» struit de tout ce qui regarde la  
» vertu et le vice; en un mot il doit  
» savoir toutes les choses divines et  
» humaines. Et si on trouvoit un  
» homme qui se piquât d'être tel,  
» n'auroit-on pas raison de croire  
» qu'il seroit tombé entre les mains  
» de quelque enchanteur qui lui au-  
» roit renversé l'esprit et qui lui  
» auroit inspiré toutes ces folies? En  
» effet, ajoute-t-il, si un poète étoit

« si habile, s'amuseroit-il à être co-  
« piste, et n'aimeroit-il pas mieux  
« devenir tout d'un coup original,  
« en faisant lui-même la vérité qu'il  
« imite? »

C'est là le raisonnement d'un phi-  
losophe qui ne s'est pas donné la  
peine d'approfondir l'art de cette  
imitation. Il y a trois choses qui  
rendent l'homme sage et prudent;  
la nature, l'habitude, ou l'instruc-  
tion. L'instruction n'a pas beaucoup  
de force sur ceux qui sont dans une  
habitude vicieuse ou accoutumés à  
suivre leurs passions, il faut tra-  
vailler sur l'habitude. Comment y  
travailler? c'est en tâchant de nous  
faire passer d'une mauvaise habi-  
tude à une bonne, et c'est par des  
instructions déguisées sous l'allégo-  
rie d'une action qu'on peut y mieux  
réussir, et c'est là le but d'Homère.  
Voilà pourquoi même le poëme épi-  
que est plus long que le poëme dra-

matique, parcequ'on a besoin d'un temps considérable pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit et dans l'ame des lecteurs, au lieu que le poëme dramatique, n'étant destiné qu'à purger les passions, ne demande qu'un temps fort court.

Pressons davantage le raisonnement de Platon. « Un peintre, dit-il, peindra une bride et un mors, mais un ouvrier fera un véritable mors et une véritable bride. Ni l'ouvrier ni le peintre ne savent pourtant pas comment il faut qu'une bride et un mors soient pour être bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'écuyer même. » Ainsi pour chaque chose il y a trois arts différents, celui de la faire, celui de l'imiter, et celui de s'en servir. Le dernier est le plus noble des trois, et doit commander aux deux autres, et celui de l'imitateur est le dernier,

car il ne connoît ce qu'il imite, ni par l'usage qu'il ignore, ni par les avis des maîtres, qu'il n'a pas toujours sous la main pour les consulter. Il n'a donc ni la science ni la saine opinion, et par conséquent il ne produit rien de véritable, et ne parle qu'à notre imagination qu'il séduit.

Qu'est-ce que cela fait au fond pour l'art du peintre, et pour celui du poète qui est le même? L'éperonnier fait un mors, mais le poète et le peintre l'imitent et le peignent fort bien et m'en donnent une véritable idée. C'est une chose fort singulière de vouloir combattre la poésie par cela même qui fait son essence et son mérite. La poésie est une peinture, et c'est par-là qu'elle est estimable et qu'elle se soutiendra toujours. La peinture muette peut-elle être condamnée? Et la peinture parlante, si supérieure à l'autre, et d'une utilité bien plus

grande, comment la condamneroit-on ?

« Mais, continue Platon, la poésie  
« peint toujours des hommes, qui  
« par des actions volontaires ou for-  
« cées se plongent dans des excès de  
« joie ou de tristesse; et comme ces  
« états violents sont plus aisés à  
« peindre qu'un état rassis et tran-  
« quille, la poésie est pleine de ces  
« imitations violentes qui nous préci-  
« pitent dans les mêmes passions. »  
A cela il est aisé de répondre que  
le poète ne présente jamais de ces  
caractères vicieux qu'il n'en fasse  
sentir le défaut pour porter à l'évi-  
ter. Ainsi quand Homère peint la  
colère implacable d'Achille, il la  
rend odieuse par les traits dont il  
la marque et par les maux qu'elle  
produit. Quand il imite les excès  
des amants de Pénélope, il nous  
fait toujours entendre combien ils  
sont vicieux, et toujours il nous met

en état de profiter de ces caractères, soit pour fuir le vice, soit pour embrasser la vertu.

Pourquoi Platon condamne-t-il ce qu'il pratique lui-même avec tant de succès ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, si mal soutenue par son éducation, ou qu'il nous présente les égarements des sophistes ou la sagesse et la constance de Socrate, ne sont-ce pas de véritables imitations tout comme celles d'Homère ? Et ces imitations ne sont-elles pas destinées à produire un effet, qui est de corriger nos habitudes vicieuses, et de nous porter à embrasser la vérité, à haïr ce qui est honneur, et à aimer ce qui est honnête ? N'est-ce pas même par-là qu'il a mérité la préférence qu'on lui a donnée sur tous les philosophes, en disant que les autres reprochent les mœurs, et que lui il les imite, et que par cette imitation

il enseigne beaucoup mieux , et qu'en enseignant il plaît davantage ? N'est-ce pas encore parcequ'il a connu qu'un discours didactique ne pouvoit qu'être sans mœurs , et par conséquent moins agréable, et qu'au contraire l'imitation des mœurs et du naturel des hommes faisoit toujours un plaisir infini ; qu'il a renoncé à cette manière sèche d'enseigner , et qu'il a si bien animé ses dialogues par cette imitation poétique , qu'Aristote même n'a pas fait difficulté de les comprendre sous le nom très honorable d'*Epôpée* ? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique lui-même , et qui l'a si fort distingué :

Les reproches que ce philosophe fait à cette imitation , qui constitue le poëme épique , sont donc très mal fondés. Il faut les attribuer au changement qui étoit arrivé de son temps. Comme la philosophie étoit

rs dans sa plus grande force ;  
on croyoit qu'il falloit enseigner  
morale autrement que par des  
bles et par des fictions ; mais sa  
nsure des poèmes d'Homère n'en  
pas moins injuste. Nous sommes  
urtant heureux qu'il l'ait faite,  
isqu'elle a donné lieu à Aristote  
faire l'excellent traité de la poé-  
que , car il ne faut pas douter que  
ne soit uniquement pour com-  
ttrre le sentiment de Platon qu'il  
composé cet ouvrage admirable ,  
il développe si sensiblement  
utes les règles de cet art et le  
t que le poète s'y propose , et où  
fait valoir la poésie par les mêmes  
droits dont Platon s'est servi pour  
rabaisser et la condamner , car il  
it voir le plaisir et l'utilité qu'on tire  
e l'imitation et de la peinture ; il  
ontre l'avantage que la poésie a sur  
histoire ; il fait voir qu'il ne faut  
as juger de la poésie comme de la

politique, c'est-à-dire, qu'il ne  
pas condamner la poésie sous  
texte qu'elle s'éloigne des règles  
les bons politiques donnent pour  
conservation des états et pour  
bonheur des peuples, car ce  
deux arts très différents, et qui  
différentes voies ne laissent pas  
concourir à la même fin, puisque  
morale est nécessaire à la poli-  
Enfin il démontre que les fautes  
poètes sont ou propres ou  
gères, qu'il n'y a que les premières  
qu'on puisse leur reprocher  
raison; ce sont celles qu'ils con-  
tent contre la poésie; et les  
gères, ce sont celles qu'ils con-  
tent contre les autres arts;  
dernières, pourvu qu'elles ne  
ni trop grossières ni trop vives  
sont très pardonnables. Quant  
mère, en parlant des pièces qui  
posent un char, ou en nous re-  
sentant Ulysse bâtissant lui-

sa nacelle, auroit péché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en seroit pas moins excellent poëte. Tous ces différens passages que je viens de ramasser ici d'Aristote sont autant de réponses expresses qu'il a faites aux objections de Platon, sans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Aristote n'ait mieux connu et démêlé l'art du poëme épique que Platon, et un grand préjugé contre ce dernier, c'est qu'Horace, qui avoit tant d'estime et de vénération pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maître et le maître le plus sûr de la morale et de la vérité, l'a abandonné sur le poëme épique, et est entièrement entré dans les vues d'Aristote sur la nature de cette imitation et sur l'utilité des poëmes Homère.

Cette imitation est donc très sage, très bien imaginée, et très utile.

Mais, quand nous n'aurions pu  
vraie d'Aristote qui le prouve  
tement, et le consentement  
race, nous avons des autorités  
plus fortes et plus respectables  
la justifier, c'est l'exemple de  
même. La plupart des histoires  
Vieux Testament, quoique de  
très véritables, sont pourtaut  
nature de ces imitations d'Homère  
c'est-à-dire, comme l'a fort bien  
marqué le R. P. Le Bossu, qui  
pourroit faire des sujets de  
où l'on trouveroit cette fable  
tale et universelle qui en fait  
L'histoire de Joseph, celle de  
celle de Judith, celle de Tobie  
que la vérité même, sont de  
caractère que l'histoire d'Agamemnon,  
d'Ulysse et de  
lope; on en peut faire des fables  
nérales et universelles, et elles  
pissent les mêmes instructions  
tout le monde, aux grands

petits. Je dis plus encore, toutes les paraboles de l'Évangile ne sont que des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action, ou feinte, ou véritable. Ainsi les fables ne sont que de véritables paraboles. La fable du poëme épique n'est nullement différente des autres fables, et n'est pas moins utile. Et quand bien même l'étendue du poëme auroit jeté dans la fable quelque obscurité, et l'auroit rendue moins sensible que les fables ordinaires, qui sont fort courtes, cette obscurité ne devoit pas être pour Platon. Ce génie si sublime devoit découvrir aussi bien qu'Aristote le secret de cette imitation et lui rendre plus de justice.

On voit par-là combien la critique de Platon est sans fondement; mais cette censure, qui est sans force contre l'art d'Homère, peut facilement tomber tout entière sur l'art de nos romanciers. En effet, si ce

philosophe a condamné l'imitation épique parcequ'il a cru qu'il étoit que la copie de la copie qu'ainsi elle n'étoit que la traduction d'après la vérité, c'est-à-dire le véritable exemplaire, avoit bien plus de raison auroit-il condamné ces imitations vicieuses n'ont jamais la vérité pour qui imitent ce qui n'a jamais plutôt qui altèrent et corrompent qui est, et qui attribuent aux grands personnages des extrêmes plus dignes des Petites-Épiques que propres à être proposés des exemples utiles.

Voilà donc les règles de l'imitation épique expliquées, voilà nos principes et nos poèmes épiques corrigés de ne rien tenir de cette critique si raisonnable et si sage que l'art d'Homère justifié contre la critique de Platon. C'est Platon même qui m'a inspiré l'au-



« mettre de se défendre et de se jus-  
« tifier, soit en vers soit en prose.  
« Permettons donc aussi à ses parti-  
« sans, qui ne sont pas poètes, mais  
« qui sont grands amateurs des poë-  
« tes, d'entreprendre sa défense en  
« prose, et de faire voir qu'elle est  
« non seulement agréable, mais utile  
« pour bien régler les états et la vie  
« humaine, et nous les entendrons  
« avec grand plaisir, car nous ga-  
« gnerons beaucoup s'il se trouve  
« qu'avec l'agrément elle a encore  
« l'utile. Quel plus grand gain pour-  
« rions-nous faire? Mais, s'ils ne  
« peuvent la soutenir, imitons la  
« conduite des amants qui, venant  
« à s'apercevoir que leur amour leur  
« est très préjudiciable, rompent  
« enfin, quoique avec beaucoup de  
« peine, leurs liens; nous de même  
« entraînés par cet amour de la poë-  
« sie, qui est naturel, et que l'édu-  
« cation que l'on donne dans les plus

« excellentes républiques a encore  
 « fortifié, écoutons favorablement  
 « ceux qui veulent la faire passer  
 « pour très excellente et très vraie.  
 « Que si elle ne peut se défendre et  
 « se soutenir, ne laissons pas de l'en-  
 « tendre, mais en rappelant tou-  
 « jours, comme un excellent présen-  
 « tatif, ce que nous venons de dire,  
 « et en nous munissant par ces pa-  
 « roles toutes puissantes pour nous  
 « empêcher de tomber dans cet  
 « amour, qui est la passion des en-  
 « fants et du peuple. » J'ai profité de  
 la permission que Platon donne ;  
 j'ai défendu en prose la poésie, et  
 je crois avoir démontré qu'elle est  
 inutile et qu'elle n'a appelé l'agrément  
 à son secours que pour rendre l'uti-  
 lité plus sûre.

Voyons présentement si je pour-  
 rai défendre l'Odyssée contre les  
 attaques de Longin, qui, bien que  
 rempli d'admiration pour elle, a

pourtant cru, non seulement elle a été faite dans la vieillesse même, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoiblissement et de la diminution de l'esprit de son auteur. C'est ce que j'ai promis de traiter dans cette troisième partie.

## TROISIÈME PARTIE.

Il est constant que l'Odyssée a été faite après l'Iliade. Quand l'antiquité ne l'auroit pas dit, l'ordre seul de ces deux poëmes le prouve suffisamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choses dans l'Odyssée qui ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, qu'Homère a transportés dans son dernier ouvrage, comme autant de petits épisodes de la guerre de Troie. Le poëte rapporte dans ce poëme des plaintes et des lamentations c

connues depuis long-temps à ses héros. On n'a qu'à lire le huitième livre.

Il est constant encore que le jugement de l'antiquité sur ces deux poèmes est que celui de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est supérieure à celle d'Ulysse; c'est ce que Platon nous apprend dans le second Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit souvent oui porter ce jugement à son père Apeman-tus.

Je suis persuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette dernière vérité, que l'Odyssée est moins belle que l'Iliade, dans la première, et qu'il a voulu faire voir que le poème de l'Odyssée n'est moins beau que parcequ'Homère l'a composé dans sa vieillesse.

\* De là vient, à mon avis, dit-il, que, comme Homère a composé

« son Iliade durant que son esprit  
« étoit dans sa plus grande vigueur,  
« tout le corps de son ouvrage est  
« dramatique et plein d'action, au  
« lieu que la meilleure partie de l'O-  
« dyssée se passe en narrations, qui  
« est le génie de la vieillesse, telle-  
« ment qu'on peut le comparer dans  
« ce dernier ouvrage au soleil quand  
« il se couche, qui a toujours sa  
« même grandeur, mais qui n'a plus  
« tant d'ardeur et de force. En effet,  
« il ne parle plus du même ton ; on  
« n'y voit plus ce sublime de l'Ili-  
« de, qui marche par-tout d'un pas  
« égal, sans que jamais il s'arrête ni  
« se repose ; on n'y remarque point  
« cette foule de mouvements et de  
« passions entassées les unes sur les  
« autres ; il n'a plus cette même for-  
« ce, et, s'il faut ainsi parler, cette  
« volubilité de discours si propre  
« pour l'action et mêlée de tant d'i-  
« mages naïves des choses, etc. »

En un mot, il veut prouver que, comme les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur esprit vient à s'éteindre, et que les grands poètes et les écrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathétique, s'amuse à peindre les mœurs, Homère a fait l'Odyssée dans sa vieillesse, et que c'est par cette raison que ce poème porte les marques de l'affoiblissement de son esprit; mais, après tout, que cette vieillesse est la vieillesse d'Homère, c'est-à-dire, bien autrement vigoureuse que la jeunesse des autres poètes, *est cruda Deo viridisque senectus.*

Je suis honteuse d'oser opposer mes foibles lumières à celles de si grands hommes, qui ont produit de si excellentes choses, mais je ne puis m'empêcher de dire ce que je sens. Ce sentiment de Longin me

paroît insoutenable. Ni l'Iliade un poëme pathétique et pleine, parcequ'Homère l'a faite avec feu et dans toute la vigueur de son âge, ni l'Odyssée n'est un poëme plein de mœurs, de fables et de narrations, parcequ'il l'a faite dans sa vieillesse; mais ils sont tout autre ce qu'ils sont, parcequ'un d'eux demande ce caractère qui est le seul qui lui soit propre. L'Iliade représente les funestes effets de la colère d'Achille au commencement d'une sanglante guerre; il faut que le poëme soit plein de toute nécessité que le poëme soit plein d'action, et que le poëme montre toute la force et tout le naturel de son esprit. L'Odyssée présente les maux que l'absence d'Ulysse cause dans sa maison: elle offre des remèdes que ce héros de rapporte par sa prudence; il faut que ce poëme soit plus paisible et plus moral. Cela est si vrai

Homère avoit fait l'Odyssée dans sa jeunesse et l'Iliade dans sa vieillesse, il auroit dû les faire l'un et l'autre tels qu'il les a faits, et j'applique à ce sujet ce précepte d'Horace :

*Descriptas servare vices, operumque colores*

*Cur ego si nequeo ignoroque, poeta salutor ?*

« Si je ne sais pas conserver les différents caractères et employer à propos les diverses couleurs que demandent les ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de poète ? »

L'Iliade, comme poëme pathétique, doit avoir un caractère différent et d'autres couleurs que l'Odyssée, qui est un poëme moral, et il n'y a pas moins de force et de vigueur à avoir conservé à l'Odyssée son véritable caractère, que d'avoir donné à l'Iliade le sien. La véritable

marque de l'affoiblissement prit d'un poëte c'est quand mal son sujet; or c'est ce qu'on sauroit reprocher à Homère; le sujet de l'Odyssée n'est pas moins traité que celui de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'est que la conduite du poëme de l'Odyssée y paroît d'autant plus de vigueur d'esprit, que ce poëme embrasse plus de matière et de temps bien plus long que l'Iliade. L'Iliade ne contient que quarante jours, et l'Odyssée renferme dix années et quelques mois. L'Iliade est un poëme continu sans commencement, sans péripétie; elle commence historiquement par la mort d'Achille et finit par sa récitation; et l'Odyssée a des commencements et des péripéties; elle commence par la fin des huit ans; c'est-à-dire qu'elle ouvre le poëme par ce qu'il se peut de la catastrophe.

poëte tire ensuite de son art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précédé, de sorte que l'on peut dire que c'est de l'Odyssée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les règles véritables et fondamentales du poëme épique. Or il me semble que, plus la matière d'un ouvrage est vaste et étendue, plus il faut d'art et de conduite pour la renfermer dans les justes bornes d'un poëme, et que, plus il faut d'art et de conduite, plus il faut aussi de force et de vigueur d'esprit. Cela me paroît incontestable.

Si l'on ôtoit de l'Odyssée tous les endroits qui paroissent manifestement des suites de ce que l'on a vu dans l'Iliade, que l'on en substituât d'autres, et que l'on mît ce poëme sous un autre nom que celui d'Ulysse, il n'y a point d'homme qui sât assurer qu'elle eût été faite près l'Iliade, tant il est vrai qu'elle

ne porte aucune marque que du poëte commençât à vieillesse décliner.

On peut rendre cela sens un exemple tiré de la peinture. Qu'un grand peintre ait fait de grands tableaux; que dans l'un ait représenté tout ce que la nature a accompagné de valeur pour exécuter à un homme injuste, et que dans l'autre ait imité tout ce que la prudence et la dissimulation peuvent faire d'un homme juste et vertueux. On trouvera dans le premier un éclat et une rapidité d'action et un éclat qui donneront un très grand plaisir qui surprendront l'admirateur. Dans ce dernier on trouvera une sagesse, une régularité, et une conduite qui se feront admirer. Mais il n'y aura personne qui puisse tirer de l'exécution de ces deux sujets des arguments

**PRÉFACE.**      **CXXVIJ**

dernier n'a été exécuté que dans la vieillesse du peintre et lorsque son esprit commençoit déjà à baisser, car rien n'empêche que le dernier n'ait été fait avant l'autre.

Si les mœurs, les fables, et les narrations de l'Odyssée sont une preuve qu'Homère commençoit à s'affoiblir quand il la composa, il faudra dire, par la même raison, que Virgile ne fit la première partie de son *Énéide* que dans sa vieillesse, et que la dernière il la fit dans la vigueur de son esprit, car l'*Énéide* a deux parties. La première, comme le R. P. Le Bossu l'a fort bien remarqué, est semblable à l'action de l'Odyssée, qui a pour caractère la froideur, la dissimulation, et la prudence, et elle a, comme l'Odyssée, des mœurs, des fables, et des narrations; et la seconde est, comme l'*Iliade*, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturelle-

ment avec elles la colère et l'impétuosité. Il n'est donc pas vrai que les mœurs, les fables, les parables et la tranquillité d'un ouvrage sont des marques certaines qu'il est composé lorsque son auteur a eu assez de force pour le patir. Si l'auteur s'est laissé aller, par la foiblesse de l'âge, à faire des contes et à écrire des mœurs.

Longin s'attache à prouver l'effet du affoiblissement de l'esprit d'Hésiode par la nature même de ses fables, qu'il traite de badinage. On peut mettre, dit-il, au premier rang ce qu'il dit du sac qui enferma les vents; des oiseaux d'Ulysse changés en colombes; de Jupiter comme un pigeon; de la disette d'Ulysse qui fut sur le mâât de son vaisseau par la tempête, fut dix jours sans manger; et toutes les ab-

seule toutes ces ordures sans que je prenne davantage la peine de m'en mêler. Mais, pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les anciens, j'ai cru devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perrault. C'étoit un homme d'esprit et d'une conversation agréable, et qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plu avec raison ; il avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment l'honnête homme et l'homme de bien ; il étoit plein de piété, de probité et de vertu ; poli, modeste, officieux, fidèle à tous les devoirs qu'exigent les liaisons naturelles et acquises, et dans un poste considérable auprès d'un des plus grands ministres que la France ait eus et qui l'honoroit de sa confiance, il ne s'est jamais servi de sa faveur pour sa fortune particulière, et il l'a toujours employée pour ses amis. Combien

de bonnes qualités effacées ou obscurcies par un seul défaut ! Cet homme d'esprit, cet homme si estimable, n'étoit plus le même dès qu'il s'agissoit des anciens ; on ne trouvoit plus en lui qu'un très méchant et très ignorant critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point et ce que tout le monde a le plus estimé. Disciple de Desmaretz, il avoit entrepris de décrier Homère ; dans cette vue, il fit un volume de critiques contre ce grand poëte. Je me suis fait un devoir de le suivre pied à pied ; j'ai rapporté non seulement les critiques que M. Despréaux et M. Dacier ont réfutées, mais aussi celles dont ils n'ont point parlé, et j'ai fait voir un miracle, que notre siècle seul a pu enfanter, un gros volume de critiques où il n'y en a pas une seule, je ne dirai pas qui soit raisonnable, mais qui ne soit très fautive, et qui

## PRÉFACE cixij

ne découvre une parfaite ignorance et un très mauvais goût. Il est à craindre qu'on ne se souviendra plus de toutes les bonnes qualités de M. Perrault, et qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'esprit qui l'a poussé contre ces héros de l'antiquité que tous les siècles ont admirés et consacrés. Grande leçon pour eux qu'une pareille démangeaison excite encore, et qui sera toujours suivie du même succès.

Je ne répondrai point aux deux gros volumes que M. l'abbé Terrasson a faits contre Homère et contre moi. Avant que d'avoir vu son ouvrage, alarmée d'un tel adversaire, je m'étois écriée : « Quel fléau pour la poésie qu'un géomètre ! » Mais, après l'avoir parcouru, j'ai vu que je m'étois trompée et que je dois dire au contraire : « Quel fléau pour un géomètre que la poésie ! » Car effectivement la poésie d'Homère a

bien dérangé la géométrie de M. l'abbé Terrasson. C'est là tout ce que j'en dirai. Comme il a de l'esprit, il faut espérer qu'il renoncera à une étude qui lui est étrangère, et qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'averturai seulement d'être à l'avenir plus circonspect, et de ne pas ajouter foi si facilement à ce qu'on lui rapporte.

Dans la dernière partie de son ouvrage, après avoir dit que « ma traduction de l'Iliade est très exacte pour le fond des pensées, mais qu'à l'égard de la composition et du style elle est la plus différente de l'original et la plus trompeuse qui ait jamais été » (c'est ainsi qu'il se connoît en originaux et en copies), il ajoute : « Je sais de plus que madame Dacier, qui a travaillé à son Homère bien des années, en avoit fait d'abord une traduction simple et nue comme l'origi-

\* nal, mais le poëme de Télémaque  
 \* ayant paru vers ce temps-là, la  
 \* grande réputation qu'il s'acquit  
 \* dès sa naissance mit madame Da-  
 \* cier en crainte pour son Homère,  
 \* et l'engagea à refondre sa traduc-  
 \* tion pour mettre l'Iliade dans le  
 \* style de Télémaque. Quoique je  
 \* tiens cette anecdote d'un ami de  
 \* madame Dacier, je ne me croirois  
 \* pas autorisé à la révéler si elle  
 \* n'étoit à son avantage, car ce fait  
 \* prouve qu'ayant senti son auteur  
 \* incorrigible pour le bon sens et  
 \* pour les bonnes mœurs elle a cru  
 \* devoir lui donner quelque ressem-  
 \* blance, du moins par le style, avec  
 \* le chef-d'œuvre de la raison et de  
 \* la morale poétique. » Voilà un bel  
 \* assemblage de faussetés et de faux  
 \* jugemens qui donneroient lieu à  
 \* beaucoup de réflexions, si on vou-  
 \* loit les approfondir.

Qu'y a-t-il de plus risible que de

voir M. l'abbé Terrasson trouver Homère incorrigible pour le bon sens et pour les bonnes mœurs? Ce n'est pas la peine de répondre à ces reproches, le lecteur y répondra pour moi; je me contenterai de lui dire que ce qu'il dit savoir de si bonne part, il ne le sait point du tout, et qu'aucun de mes amis ne peut lui avoir dit une pareille extravagance; Dieu merci, je n'ai point de fou pour ami, et il n'y a qu'un fou qui puisse imaginer une chose si éloignée du bon sens et de la vraisemblance. Je n'ai jamais fait de traduction simple et littérale de l'Iliade, et j'ai été si éloignée de concevoir un si monstrueux dessein, que j'ai été longtemps à balancer sur mon entreprise, parceque je ne me sentois pas assez de force pour égaler par mes expressions la majesté des idées et des expressions d'Homère, qu'il étoit impossible de rendre en s'assujett-

tissant aux mots. Je m'étois assez expliquée sur cela dans ma préface de l'Iliade; et il ne falloit que cette préface seule pour détromper M. l'abbé Terrasson et pour le convaincre de la fausseté du rapport qu'on lui avoit fait, car il me semble que j'ai assez bien marqué dans cet ouvrage la différence infinie qu'il y a entre une traduction servile et une traduction généreuse et noble.

Comment M. l'abbé T. a-t-il donc pu s'imaginer que j'avois fait une traduction nue et simple de l'Iliade? Quand cent personnes l'en auroient assuré, il auroit dû n'en rien croire et opposer à ces mensonges ma préface qui les détruit, ou mes autres ouvrages encore où j'ai eu les mêmes vues, où je ne me suis jamais assujettie aux mots, que quand le génie de notre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produisit sur moi la lecture du Télémaque

de M. de Cambrai n'est pas plus vrai que tout le reste. J'ai regardé cet ouvrage comme une suite très ingénieuse d'instructions données dans des thèmes à un grand prince qui avoit un goût merveilleux pour Homère et qui se plaisoit infiniment aux aventures d'Ulysse et de Télémaque ; mais je ne l'ai jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raison et de la morale poétique*. Télémaque est un excellent ouvrage en son genre, et c'est un nouvel éloge pour Homère et un grand éloge d'avoir M. de Cambrai pour imitateur ; mais M. de Cambrai lui-même étoit bien éloigné d'avoir une idée si grande de son imitation, et il reconnoissoit la supériorité infinie de son original ; et puis je n'aurois eu garde de vouloir m'élever si haut ; je n'aurois fait que renouveler la fable de la grenouille, en prétendant m'égalier à ce génie vaste et noble et plein

PRÉFACE. cix

d'imagination et de feu. Je n'ai donc jamais eu la moindre pensée de donner à ma traduction aucune ressemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le goût du style et qui savent discerner ses différents caractères remarqueront, à mon désavantage sans doute, la différence qui se trouve entre celui de Télémaque et celui de ma traduction. Du reste, que M. l'abbé T. trouve Homère sot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'est son affaire; le public jugera si c'est un défaut à Homère de déplaire à M. l'abbé T., ou à M. l'abbé T. de ne pas goûter Homère.

Voilà toute la réponse que ce grand critique aura de moi. Un autre combat m'appelle; il faut réfuter l'apologie que le R. P. Hardouin, un des plus savants hommes du siècle, vient de faire de ce poëte. Qui l'auroit cru qu'après avoir combattu les censeurs d'Homère je dusse prendre

les armes contre un de ses apolo-  
gistes? C'est à quoi je vais travailler.  
Ma réponse ne se fera pas long-  
temps attendre, et j'ose espérer que  
les amateurs d'Homère, ou plutôt  
les amateurs de la raison, la verront  
avec quelque plaisir. Je finis là ma  
carrière.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.



---

# ARGUMENT

## DU LIVRE I.

Les dieux tiennent conseil pour faire partir Ulysse de chez Calypso, et pour le faire retourner à Ithaque. Après ce conseil Minerve se rend auprès de Télémaque sous la figure de Mentor roi des Taphiens; et, dans une conversation qu'elle a avec lui, elle lui conseille d'aller chercher des nouvelles de son père à Pylos chez Nestor, et à Sparte chez Ménéclas, après quoi elle disparaît, et en disparaissant elle donne des marques visibles de sa divinité. Les poursuivants de Pénélope font un grand festin. Le chanteur Phémios chante devant eux le retour des Grecs. Télémaque parle à ces princes, et indique une assemblée pour le lendemain.





*Odysse reconnu par Euryclie.*

# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE PREMIER.

---

**M**USE, contez-moi les aventures de cet homme prudent qui, après avoir ruiné la sacrée ville de Troie, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les villes de différents peuples, et s'instruisit de leurs coutumes et de leurs mœurs. Il souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie et à procurer à ses compagnons un

heureux retour. Mais tous ses soins furent inutiles ; ces malheureux périrent tous par leur folie : les insensés ! ils eurent l'impiété de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient consacrés au Soleil, et ce dieu, irrité ; les punit de ce sacrilège. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre aussi à nous une partie des aventures de ce héros.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troie étoient arrivés dans leurs maisons, délivrés des périls de la mer et de la guerre. Ulysse étoit seul privé de ce plaisir ; malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme et ses états, il étoit retenu dans les grottes profondes de la déesse Calypso, qui desiroit passionnément de l'avoir pour mari. Mais après plusieurs années révolues, quand celle que les dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque fut arrivée, ce prince se trouva encore exposé à de nouveaux travaux, quoiqu'il fût au milieu de

sés amis. Enfin les dieux eurent pitié de ses peines. Neptune seul, persévérant dans sa colère, le poursuivit toujours en implacable ennemi jusqu'à ce qu'il fût de retour dans sa patrie.

Un jour que ce dieu étoit allé chez les Ethiopiens qui habitent aux extrémités de la terre et qui sont séparés en deux peuples, dont les uns sont à l'Orient et les autres à l'Occident, pendant qu'il assistoit avec plaisir au festin d'une hécatombe de taureaux et d'agneaux que ces peuples religieux lui avoient offerte, tous les autres dieux s'assemblèrent et tinrent conseil dans le palais de Jupiter. Là le père des dieux et des hommes s'étant souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son père, leur parla ainsi : « Quelle insolence ! les mortels osent accuser les dieux ! ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, et ce sont eux-mêmes qui par leurs

#### 4. L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

folie se précipitent dans des malheurs qui ne leur étoient pas destinés. Comme Egisthe, car cet exemple est récent; contre l'ordre des destinées il a épousé la femme d'Agamemnon après avoir assassiné ce prince: il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui suivroit son crime; nous avons eu soin nous-mêmes de l'en avertir, en lui envoyant Mercure, qui lui défendit de notre part d'attenter à la vie du fils d'Atrée, et de s'emparer de son lit, qui lui déclara qu'Oreste vengeroit cette mort et le puniroit de ses forfaits dès qu'il seroit en âge, et que, commençant à se sentir, il desiroit de rentrer dans ses états. Mercure l'avertit en vain; ce scélérat, aveuglé par sa passion, n'écouta point des avis si salutaires, aussi vient-il de payer à la justice divine tout ce qu'il lui devoit. »

La déesse Minerve prenant la parole répondit: « Fils du grand Saturne, qui êtes notre père, et qui

« qu'il conte du meurtre des amants  
« de Pénélope. »

Ce grand critique me paroît avoir mal choisi ses preuves ; ces fables, qu'il donne comme des marques sûres que l'esprit d'Homère baissoit, témoignent au contraire qu'il étoit fort éloigné de son déclin, car rien ne marque mieux la force et la vigueur de cet esprit que le grand sens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Éole enferma dans une peau de cuir, et dont les misérables compagnons d'Ulysse voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fût quelque trésor, sont, comme l'a remarqué le R. P. Le Bossu, pour donner cet excellent avis aux sujets, de ne point vouloir pénétrer dans les mystères du gouvernement que le prince veut tenir secrets. Les compagnons d'Ulysse changés en porceaux par Circé sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les

voluptés comme ces malheureux qui furent changés en bêtes. Voilà les points de morale nécessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermés dans ces fictions. Les colombes qui nourrirent Jupiter ne renferment pas un sens moins utile et moins instructif, comme on le peut voir dans mes remarques sur le commencement du treizième livre.

Ce qu'Homère dit d'Ulysse, qui, porté sur le mât de son vaisseau brisé par la tempête, fut dix jours sans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'esprit de ce poëte, car il est certain qu'on a vu des hommes qui ont été plus long-temps sans prendre aucune nourriture, cela est arrivé souvent dans des naufrages. En voici une preuve tirée de la vérité même : nous lisons dans les Actes des Apôtres que le vaisseau sur lequel saint Paul s'étoit embarqué pour aller à Rome,

étant parti de Crète, fut battu d'une rude tempête pendant quatorze jours, et que le quatorzième saint Paul dit à tous ceux qui étoient dans le vaisseau, « Il y a aujourd'hui quatorze jours que vous êtes à jeun et que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempête. » Ce n'est donc point une marque de radoterie à Homère d'avoir feint qu'Ulysse fut dix jours sans manger.

Il n'y a non plus aucune absurdité dans le meurtre des amants de Pénélope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable et possible par l'assistance que Minerve prête à Ulysse, et le poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme quand il plaît à Dieu de l'assister. Ce qu'Achille exécute dans l'Iliade est-il moins incroyable que cet exploit d'Ulysse, si on l'examine sans aucun rapport à la Divinité?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyssée portent des marques de la force de l'esprit d'Homère, tant par leur beauté que par la vérité qui leur sert de fondement, et par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles éclatants, speciosa miracula*. Et Longin lui-même qui les traite de songes, est forcé d'avouer *que ce sont des songes de Jupiter*. Or il faut qu'un homme ait bien de la force et de la vigueur d'esprit pour enfanter des miracles, et pour rêver comme rêveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter plusieurs endroits de l'Odyssée où l'imagination du poëte est aussi vigoureuse que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, et où il y a autant de feu de poésie. Mais on pourra les voir dans les remarques, et cela suffit.

Comment donc expliquer ce ju-

gement de l'antiquité, que j'ai rapporté, que le poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulysse? C'est à quoi il ne me paroît pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'est que violence et emportement, et toute l'Odyssée n'est que prudence, dissimulation, adresse. La colère d'Achille est la colère implacable d'un prince injuste et vindicatif; et le caractère d'Ulysse est la sage et prudente dissimulation d'un roi dont la constance ne peut être ébranlée par quoi que ce puisse être. Ces deux caractères sont embellis et soutenus par les qualités guerrières. Mais comme la colère et l'emportement demandent plus de valeur que la dissimulation et la prudence, Homère a rehaussé le caractère d'Achille par une vaillance miraculeuse qui cache presque ses défauts es-

sentiels, et qui a donné lieu à des actions vives et piquantes, et par conséquent à une foule de beautés dont l'Odyssée n'étoit pas susceptible, parceque c'est la prudence et la dissimulation qui y règnent particulièrement et qui constituent sa fable. Voilà pourquoi les anciens ont dit que le poëme de l'Iliade est d'autant plus beau que celui de l'Odyssée, que la valeur d'Achille est au-dessus de celle d'Ulysse. Car Homère, pour faire éclater la valeur d'Achille, a jeté dans son Iliade tous les ornements de la poésie, et toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pu employer pour la valeur d'Ulysse qui ne le demandoit pas.

D'ailleurs il est constant que les caractères violents et emportés donnent plus d'éclat aux actions qu'ils animent, et aux personnes qui les ont, et au contraire que les caractères les plus doux et les plus

modérés sont souvent sans éclat et sans gloire, quoiqu'ils soient beaucoup plus propres à la vertu. Ainsi tout contribue à faire paroître l'Iliade plus belle que l'Odyssée. Mais en accordant à l'Iliade cette supériorité de beauté, l'antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyssée avoit été faite dans la vieillesse d'Homère et lorsque son esprit commençoit à décliner.

Les beautés de l'Odyssée sont certainement moins élatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en sont ni moins grandes ni moins solides pour ceux qui savent les estimer et leur donner leur véritable prix; voyons donc ce que les grands maîtres y ont découvert, et le jugement qu'ils en ont porté, et c'est ce qui fera la quatrième et dernière partie de cette Préface.

## QUATRIÈME PARTIE.

On ne voit point qu'Aristote dans sa Poétique ait donné aucune préférence marquée à l'un ou à l'autre de ces deux poèmes. Il a parlé en général de la poésie : « La poésie, « dit-il, est plus grave et plus morale que l'histoire, parce que la « poésie a les choses générales, et « l'histoire les choses particulières. « Une chose générale, c'est ce que « tout homme d'un tel ou d'un tel caractère a dû dire ou faire vraisemblablement ou nécessairement, « etc. Et une chose particulière, c'est « ce qu'Alcibiade, par exemple, a « fait ou souffert. » Ce jugement est très certain, et il n'est pas possible de mieux faire connoître la nature de la poésie et l'avantage qu'elle a sur l'histoire. En effet, comme cela a été fort bien expliqué dans les

PRÉFACE. cxxxvij

Commentaires sur cette Poétique, l'histoire ne peut instruire qu'autant que les faits qu'elle rapporte lui en donnent l'occasion, et, comme ces faits sont particuliers, il arrive rarement qu'ils soient proportionnés à ceux qui les lisent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puissent convenir, et ceux-mêmes à qui ils conviendront ne trouveront pas en toute leur vie deux occasions où ils puissent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lu. Il n'en est pas de même de la poésie; comme elle s'attache aux choses générales, et qu'elle fait des fables générales et universelles, elle est d'autant plus morale et plus instructive, que les choses générales surpassent les particulières. Celles-ci ne conviennent qu'à un seul; et l'historien est obligé de les rapporter telles qu'elles sont; et les autres conviennent à tout le monde, parceque le poëte les créant

**cxxxviiij PRÉFACE:**

lui-même, en est le maître, et qu'il les rend générales et universelles, en faisant agir ses personnages, non pas véritablement comme s'il écrivoit une histoire, mais nécessairement ou vraisemblablement, c'est-à-dire, en leur faisant faire tout ce que des gens d'un tel caractère doivent faire et dire en cet état, ou par nécessité, ou du moins selon les règles de la vraisemblance. D'ailleurs ce ne sont pas proprement les faits qui instruisent, ce sont les causes de ces faits. L'historien explique rarement les causes des faits qu'il raconte, car c'est ce qui est presque toujours caché, et, s'il les explique, c'est plutôt comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes et des vérités, au lieu que le poëte, étant le maître de sa matière, n'avance rien dont il ne rende raison exactement, il n'y a pas le moindre petit incident dont

il n'explique les causes et les effets, et c'est par-là qu'il est instructif.

Voilà donc un avantage considérable et incontestable que la poésie a sur l'histoire. Horace va encore plus loin qu'Aristote, car il lui donne l'avantage sur la philosophie même; il assure que la poésie d'Homère est plus philosophe que la philosophie du Portique et que celle de l'Académie: « Homère, dit-il, enseigne  
« beaucoup mieux et avec plus de  
« suite que Chrysippe et que Gran-  
« tor ce qui est honnête et déshon-  
« nête, utile ou pernicieux. »

Mais comment la poésie peut-elle être plus philosophe que la philosophie même? Cela n'est pas malaisé à concevoir. La poésie a sur la philosophie les mêmes avantages qu'elle a sur l'histoire, et elle a de plus le secours de l'action, puisqu'elle est une imitation et le secours des passions. Or ce que l'on

ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ses propres yeux ; il n'y a point de préceptes qui fassent tant d'impression sur l'esprit que les exemples vivants et animés que la poésie étale. Un grand personnage qui enseigne parfaitement la pratique de la perfection chrétienne a fort bien dit :  
« On sait assez combien l'exemple a  
« de force. Celui d'un bon religieux  
« fait plus de fruit dans une maison  
« que tous les sermons et toutes les  
« exhortations du monde , parce-  
« qu'on est toujours beaucoup plus  
« touché de ce qu'on voit que de ce  
« qu'on entend, et que, se persua-  
« dant aisément qu'une chose est  
« faisable quand on la voit faire à  
« quelqu'un, on est par-là beaucoup  
« plus excité à la pratiquer. » Cela  
est également vrai dans la morale  
et dans l'imitation poétique. Il ne  
faut qu'entendre Horace qui prouve

ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'est-ce que l'Iliade? c'est un fidèle tableau des mouvements insensés des rois et des peuples :

*Stultorum regum et populorum continet  
æstus.*

Pâris, aveuglé par sa passion, refuse de rendre Hélène; Nestor travaille inutilement à apaiser la querelle qui s'émeut entre Achille et Agamemnon; ces deux généraux sont maîtrisés par la colère, et Agamemnon est encore aveuglé par son amour. Ainsi, et dans la ville et dans le camp, on ne voit que sédition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur :

*Seditione, dolis, scelere, atque libidine  
et ira.*

*Iliacos intra muros peccatur et extra.*

La philosophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excès, prouver même méthodiquement les malheurs qu'ils

causent, cela ne touchera jamais si vivement que ces exemples vivants qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous instruit à fuir les vices.

D'un autre côté, dans l'Odyssée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu et la sagesse, Homère nous propose fort utilement l'exemple d'Ulysse, qui, après avoir saccagé Troie, fut porté dans plusieurs pays et s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples; qui, pendant qu'il travailloit à retourner chez lui et à y remener ses compagnons, souffrit sur la mer des maux sans nombre, et ne put jamais être submergé par les flots de l'adversité.

La philosophie nous enseignera bien ce qu'il faut faire pour être sage et vertueux, mais elle n'enseignera pas comment il faut le faire, et c'est ce que l'exemple enseigne parfaitement. En un mot tous les préceptes

ne feront jamais tant d'impression que cette imitation merveilleuse d'Homère, qui nous rend les spectateurs et les témoins de tout ce qu'Ulysse fait pour surmonter les obstacles que les dieux lui opposent, et des ressources que sa prudence lui fournit; qui nous représente les sirènes; qui nous fait entendre leurs chants, et qui nous fait passer à la vue de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'ossements et que cadavres, que le soleil achève de sécher; qui nous montre Circé et ses breuvages empoisonnés, et qui nous mène au milieu des amants de Pénélope qui ne pensent qu'à la débauche, et de cette folle jeunesse de la cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chère et des plaisirs, et qui ne trouve rien de plus beau que de dormir jusqu'à midi, et d'aller ensuite calmer ses ennuis par la danse et par la musique.

Voilà un léger crayon de l'Odysée, qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de philosophie qui nous enseigne tant de grandes choses, et qui les enseigne si efficacement que les poèmes d'Homère, où les exemples soutiennent et animent toujours les instructions.

La poésie est donc certainement plus morale et plus philosophe que la philosophie même, comme Aristote et Horace l'ont décidé; mais ne nous en rapportons pas absolument au sentiment de ces deux grands hommes, au philosophe péripatéticien et au poète. Le premier pourroit avoir été séduit par l'amour qu'on a naturellement pour ses découvertes, et l'autre par cette autorité et par sa profession de poète. Cherchons quelque autre témoignage qui ne puisse être suspect, celui d'un homme sans intérêt et plein de

gravité et de sagesse. Le voici, c'est celui d'un philosophe, et d'un philosophe stoïcien. Strabon, après avoir parlé de la poésie, ajoute : « Dans les derniers temps parurent l'histoire et la philosophie, telle que nous l'avons aujourd'hui. Mais la philosophie même n'est utile qu'à peu de gens, au lieu que la poésie est généralement utile à tout le monde. C'est elle qui remplit les théâtres, et la poésie d'Homère l'est infiniment davantage et au-dessus de tout. »

Cette manière d'enseigner la morale est sans contredit la plus naturelle et la plus sûre, et une grande marque des avantages qu'elle a sur l'histoire et sur la philosophie, c'est que Dieu même a pris cette voie pour nous instruire. La plupart des faits de l'Écriture sainte sont mêlés de narration et d'imitation, comme le poëme épique, c'est-à-dire que les

écrivains sacrés, après avoir peu parlé eux-mêmes, introduisent, comme Homère, les personnages qui parlent, qui agissent. C'est ainsi que nous sont présentées l'histoire de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph. On n'a qu'à ouvrir le livre de la Genèse, on y verra par-tout cette imitation dont je parle; elle fait même le caractère de plusieurs livres entiers du Vieux Testament.

Par exemple, pour nous faire voir les bénédictions qu'attirent la piété, la charité, le soin des pauvres, l'Écriture sainte ne se contente pas de nous dire historiquement qu'il y avoit un Tobie qui, ayant obéi à la loi, fut béni de Dieu, et qu'un ange conduisit son fils à un grand voyage et le ramena heureusement; mais elle nous représente Tobie lui-même parlant, agissant; nous suivons le jeune Tobie à ce grand

voyage, et nous en revenons avec lui.

Pour nous enseigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le secours de Dieu, elle ne se contente pas de dire historiquement qu'il y avoit une personne, nommée Susanne, qui fut calomniée par des vieillards, et que Dieu confondit ces calomniateurs par la sagesse de Daniel; elle introduit devant nous tous ces personnages, elle les fait parler et agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaisir inexprimable et une merveilleuse instruction : ce sont de véritables poëmes..

La délivrance du peuple d'Israël par Judith lorsque le roi Nabuchodonosor envoya Holopherne pour assujettir les royaumes et les nations; celle des Juifs, répandus dans les provinces du roi Assuérus, par Esther; les malheurs de Job et son

rétablissement dans une fortune plus éclatante que la première sont de pures imitations comme celles de la poésie, mais plus admirables et plus merveilleuses, comme l'ouvrage de l'esprit de Dieu. Les écrivains sacrés ne nous rapportent pas historiquement ces miracles, mais ils font agir les personnages eux-mêmes. Bien plus, Salomon, dans ses Proverbes et dans son Ecclésiaste, qui sont proprement des recueils de préceptes, quitte souvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faisant tout d'un coup parler et agir ses personnages. Sur cela je dirai hardiment, sans crainte d'être démentie par les sages, qu'Homère est peut-être beaucoup mieux entendu aujourd'hui qu'il ne l'a été par les anciens, quoique grands critiques, et que nous pouvons mieux juger de la beauté et de l'art de ses poèmes. Pourquoi cela? parceque

nous avons en main le véritable original et le parfait modèle de tout bon ouvrage, je veux dire l'Écriture sainte, que ces anciens critiques ne connoissoient pas, ou qu'ils ne connoissoient que très peu. C'est le premier original et le souverain modèle de toute beauté, comme de toute sagesse, et rien ne peut être beau qu'à mesure qu'il en approche et qu'il emprunte de là ses traits.

De tous les poètes et de tous les écrivains, Homère est assurément celui qui approche le plus de cet original tout parfait, non seulement par les mœurs et par les caractères qu'il peint, par les idées et par les images qu'il donne, mais encore par le fond de ses ouvrages qui sont des imitations, et c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ai eu en vue, non d'égaliser les beautés d'Homère à celles de nos livres saints, à Dieu ne plaise, j'en sens

trop la différence, mais de faire voir seulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau vient de Dieu, de même, dans les ouvrages les plus parfaits de l'esprit humain, tout ce qui nous paroît le plus beau, le plus sublime, et le plus digne de notre admiration, n'est tel que parcequ'il est tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en étoient répandues. De sorte que cette imitation sert merveilleusement à confirmer l'antiquité de cet original et la vérité des faits qu'il rapporte, puisque ce que nous admirons le plus dans Homère en est visiblement emprunté. Je n'ai rien fait en cela dont les plus grands critiques modernes ne m'aient donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'usage que Grotius a fait d'Homère dans ses Commentaires sur le Vieux Testament; le R. P. Le Bossu, ce bon

religieux qui a fait l'excellent Traité du poème épique, n'a pas cru blesser la piété, au contraire il a cru la servir, en faisant voir la conformité d'Homère avec la sainte Écriture, et en justifiant ce poète en beaucoup de choses par cette grande autorité. Et c'est par cette même autorité que l'on peut réfuter aujourd'hui d'une manière très forte et très solide tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du passage d'Horace que j'ai rapporté, il me semble qu'on peut inférer que ce grand critique décide ce qu'Aristote a laissé indécis, et que, bien loin de croire que l'Odyssée ait été faite dans le déclin de l'esprit d'Homère, il lui donne au contraire la préférence sur l'Iliade. Cela paroît par le tableau magnifique qu'il en fait, car il a pris bien plus de plaisir à détailler l'Odyssée que l'Iliade, et d'ailleurs il est très

sûr que ce qui enseigne à imiter la vertu est toujours plus parfait que ce qui enseigne à fuir le vice ; car les originaux vicieux sont plus aisés à peindre que ceux qui sont des modèles de vertu et de sagesse. Je veux donc croire que c'est le sentiment d'Horace, pour autoriser le mien, car j'avoue que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyssée, et que la solidité, la douceur, et la sagesse de celle-ci me paroissent l'emporter sur l'éclat, sur le fracas et sur les excès de l'autre.

Le poëme de l'Iliade est plus pour les princes et pour les rois que pour le peuple, car on voit que le peuple y périt, non par sa faute, mais par celle des rois.

*Quidquid delirant reges, plectuntur  
Achivi.*

Ainsi il n'y a presque point d'instruction à donner au peuple. Mais

celui de l'Odyssée est pour le peuple comme pour le chef, car Homère nous avertit d'abord lui-même que le peuple y périt par sa propre faute; ainsi comme il faut des instructions pour le chef, afin qu'il conduise bien le peuple, il en faut aussi pour le peuple, afin que, se laissant conduire, il évite les malheurs où la désobéissance précipite ordinairement; voilà pourquoi les instructions sont plus marquées et plus fréquentes dans l'Odyssée que dans l'Iliade, et ce poëme est plus moral. Tout est instruit dans l'Odyssée; les pères, les enfants, les maris, les femmes, les rois, les sujets y trouvent les leçons qui leur sont nécessaires pour remplir les principaux devoirs de leur état.

C'est ce qui m'a obligée de m'attacher particulièrement dans mes remarques à bien développer et à bien faire sentir les instructions si

nécessaires à tout le monde, et de tâcher de découvrir les sens cachés sous ces ingénieuses fictions et de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est là-dessus que doit rouler principalement le travail qu'on fait sur Homère. Car comme notre siècle néglige fort les allégories, les paraboles et toutes les connoissances qui ne sont pas de notre usage, cette négligence nous cache les plus grandes beautés de ce poëte, comme le R. P. Le Bossu l'a très judicieusement remarqué, et, au lieu de son adresse, elle ne nous laisse voir qu'une écorce trop simple et trop grossière pour nous faire juger avantageusement de son esprit et de sa conduite, ce qui l'expose à des censures où il y a souvent plus de notre ignorance que de sa faute.

C'est donc cette écorce qu'il faut percer et entr'ouvrir, car pour bien juger d'Homère, et pour bien enten-

dre les préceptes d'Aristote et d'Horace, qui le louent d'une perfection que souvent nous n'avons pas l'esprit d'entrevoir, il faut avoir bien pénétré les allégories et les vérités morales et physiques des fables dont ses poèmes sont remplis.

Si dans l'Iliade Homère a fait voir qu'il avoit une parfaite connoissance de tous les lieux de la Grèce et de ceux de l'Asie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyssée il fait voir qu'il connoissoit aussi parfaitement depuis le bout du Pont-Euxin jusqu'aux colonnes d'Hercule, tout le circuit de la mer Méditerranée et les îles, et qu'il étoit instruit des navigations des Phéniciens. C'est ce que j'ai tâché d'éclaircir, en suivant les vues du savant Bochart, qui a fait sur cela des découvertes très heureuses et très vraies. Le témoignage qu'Homère rend à ces anciennes naviga-

tions est très considérable, et sert merveilleusement à illustrer ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité, et à découvrir le ridicule et le faux des fables que les Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empêcher d'admirer la vaste érudition d'Homère sur la géographie. Il a non seulement connu tout ce que je viens de dire, et l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'est-à-dire la mer Pacifique, comme on le verra dans les remarques sur le dix-neuvième livre.

Si ces connoissances paroissent admirables pour des temps si reculés, elles paroissent encore plus admirables quand on considère la profonde ignorance où l'on tomba après lui; plus de quatre cents ans après le siècle d'Homère, Hérodote nie qu'il y ait aucun Océan, et il reprend les géographes de son temps,

qui, conformément à la tradition d'Homère, soutenoient que la terre étoit environnée de l'Océan : « Je ne  
 « connois point d'Océan, dit-il, mais  
 « je pense qu'Homère, ou quel-  
 « que autre poète plus ancien, ayant  
 « trouvé ce nom, l'a employé dans  
 « sa poésie. » Et ailleurs il dit : « Ces  
 « anciens disent que l'Océan com-  
 « mençant par le côté oriental coule  
 « tout autour de la terre, mais ils  
 « n'en rapportent aucune preuve. »  
 J'espère que l'on verra avec quelque plaisir les vues d'Homère éclaircies, et ses fables ramenées à la vérité par les anciennes traditions.

Dans mes remarques j'ai suivi la même méthode que dans celles de l'Iliade, et que j'ai assez expliquée dans ma Préface qui peut servir pour ce dernier travail.

Je m'étois flattée que la traduction de l'Odyssée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade,

mais j'ai été bien détrompée à l'essai. Dans l'Iliade j'étois soutenue par la grandeur des choses et des images, et, quoique je n'aie pu attraper le merveilleux et le sublime des expressions, j'ai conservé la grandeur qui est dans les faits et dans les idées, et cela remplit l'esprit du lecteur; mais dans l'Odyssée tout est simple, et cependant le poëte a trouvé dans sa langue des richesses qui l'ont mis en état de s'expliquer noblement jusque dans les plus petits sujets. C'est ce que notre langue n'a pu me fournir, ou du moins ce que je n'y ai pu trouver. Il me paroît qu'il n'y a rien de si difficile pour elle que de relever la simplicité des choses par la noblesse des expressions; j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour donner aux jeunes gens le moyen de lire et de goûter Homère un peu mieux qu'on ne le lit et qu'on ne le goûte ordinairement, et de résister à la

---

corruption du goût moderne qui cherche depuis quelque temps à se glisser à la faveur de l'ignorance, et qui menace d'infecter tous les esprits. Je voudrois avoir pu mieux faire pour ranimer le goût des lettres, qui s'en va presque éteint, et pour exciter ceux qui se sentent quelque talent pour la poésie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les règles, en leur découvrant les véritables fondemens de cet art, et en leur faisant voir à quoi elle les oblige et ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'instruire les hommes en les corrigeant de leurs mauvaises habitudes, et en purgeant leurs passions, et c'est la dégrader horriblement, ou plutôt la détruire, que de la faire servir à les corrompre, comme on fait aujourd'hui, en flattant leurs passions et en les confirmant dans leurs habitudes vicieuses.

Homère a rapporté ses deux poë-

mes à l'utilité de son pays; il a cherché à rendre le vice odieux et la vertu aimable; quelle honte pour des chrétiens de faire tout le contraire et de ne travailler qu'à empoisonner les esprits par une morale très pernicieuse!

Ce grand poëte a essuyé bien des contradictions dans ces derniers temps; mais j'ose dire que comme le soleil sort plus brillant des nuages qui le cachent, ce poëte de même est sorti avec un nouvel éclat de toutes ces querelles et de ces guerres qu'on lui a faites. Je ne relèverai donc point ici les critiques fades et insipides, et les impertinences que de méchants petits auteurs ont répandues. Elles ne méritent nulle attention. Je ne salirai pas mes mains à remuer ces balayures du bas Parnasse; la poésie d'Homère, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera et dissipera

régnez sur tous les rois, ce malheureux ne méritoit que trop la mort qu'il a soufferte; périsse comme lui quiconque imitera ses actions. Mais mon cœur est enflammé d'indignation et de colère quand je pense aux malheurs du sage Ulysse, qui depuis long-temps est accablé d'une infinité de maux, loin de ses amis dans une île éloignée toute couverte de bois, au milieu de la vaste mer, et habitée par une déesse, fille du sage Atlas, qui connoit tous les abymes de la mer, et qui sur des colonnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la terre et la vaste machine des cieux. Cette nymphe retient ce malheureux prince qui passe les jours et les nuits dans l'amertume et dans la douleur. Elle n'est touchée ni de ses soupirs ni de ses larmes; mais par des paroles pleines de douceur, et par les expressions de la plus vive tendresse, elle tâche de calmer ses chagrins et de lui faire oublier Ithaque. Ulysse résiste

## 6 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

à tous ses charmes, il ne demande qu'à voir seulement la fumée de son palais, et pour acheter ce plaisir, il est prêt de donner sa vie. Dieu tout-puissant, votre cœur n'est-il point touché? ne vous laisserez-vous point fléchir? n'est-ce pas le même Ulysse qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troie? Pourquoi êtes-vous donc si irrité contre lui?»

« Ma fille, lui répondit le maître du tonnerre, quelle parole venez-vous de laisser échapper? comment seroit-il possible que j'oublie le divin Ulysse, qui surpasse tous les hommes en prudence, et qui a offert le plus de sacrifices aux dieux immortels qui habitent l'Olympe? mais Neptune est toujours irrité contre lui à cause de son fils Polyphème, le plus grand et le plus fort des Cyclopes, qu'il a privé de la vue. Ce dieu étant devenu amoureux de la nymphe Thoossa, fille de Phorcys l'un des dieux marins, et

Fayant trouvée seule dans les grottes profondes et délicieuses du palais de son père, eut d'elle ce fils qui est la cause de la haine qu'il conserve contre ce héros : et comme il ne peut lui faire perdre la vie, il le fait errer sur la vaste mer et le tient éloigné de ses états. Mais voyons-à présent tous ensemble, et prenons les mesures nécessaires pour lui procurer un heureux retour. Neptune sera enfin obligé de calmer son ressentiment et de renoncer à sa colère, car il ne pourra pas tenir seul contre tous les dieux. »

La déesse Minerve prenant la parole, dit : « Fils de Saturne, père des dieux et des hommes, si telle est la volonté des immortels, qu'Ulysse retourne dans sa patrie, envoyons promptement Mercure à l'île d'Ogygie porter à cette belle nymphe vos ordres suprêmes, afin qu'elle laisse partir Ulysse ; cependant j'irai à Ithaque pour exciter son fils, et pour lui inspirer la force dont il a

## 8 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

besoin, afin qu'appelant les Grecs à une assemblée, il ait le courage de s'opposer à l'insolence des princes qui poursuivent sa mère, et qui égorgent continuellement ses bœufs et ses moutons pour faire des sacrifices et des festins. Je l'enverrai à Sparte et à Pylos s'informer de son père, afin qu'il tâche d'apprendre des nouvelles de son retour, et que par cette recherche il acquière un renom immortel parmi les hommes. »

En finissant ces mots, elle attache à ses beaux pieds ses talonnières immortelles et toutes d'or, avec lesquelles, plus légère que les vents, elle traverse les mers et la vaste étendue de la terre. Elle prend sa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte et pesante dont elle renverse les escadrons des plus fiers héros quand ils ont attiré sa colère. Elle s'élance du haut des sommets de l'Olympe, et arrive à Ithaque à la porte du palais d'Ulysse, et s'arrête à l'entrée de la

pour tenant sa pique à la main, et ayant pris la figure de Mentès, roi des Taphiens. Elle trouve là les fiers poursuivants de Pénélope, qui, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tués eux-mêmes, se divertissoient à jouer. Des hérauts et de jeunes hommes étoient autour d'eux et s'empressoient à les servir. Les uns mêloient l'eau et le vin dans les urnes, et les autres lavoient et essuyoient les tables avec des éponges, et les couvroient ensuite de toutes sortes de mets.

Télémaque, semblable à un dieu, aperçut le premier la déesse, car il étoit assis avec ces princes, le cœur triste et uniquement occupé de l'idée de son père, et se le figurant déjà de retour qui chassoit ces insolents, qui se faisoit reconnoître pour roi et pour maître, et qui se mettoit en possession de tous ses biens. L'esprit rempli de ces pensées, il aperçoit Minerve et s'avance vers elle, car il ne pouvoit souffrir qu'un

étranger fût si long-temps à sa porte. S'étant donc approché, il lui présente la main, prend sa pique pour la soulager, et lui parle en ces termes :

« Etranger, soyez le bien venu. Vous serez reçu ici avec toute sorte d'amitié et de courtoisie, et avec tous les honneurs qui vous sont dus. Quand vous aurez pris quelque nourriture, vous nous direz le sujet qui vous amène, et ce que vous desirez de moi. » En même temps il marche le premier pour la conduire, et la déesse le suit.

Dès qu'ils furent entrés, Télémaque alla poser la pique de Minerve à une grande colonne où il y avoit quantité de piques d'Ulysse, et il mena la déesse et la fit asseoir sur un siège qu'il couvrit d'un beau tapis de différentes couleurs, et qui avoit un marchepied bien travaillé. Il met près d'elle un autre siège pour lui, les deux sièges un peu éloignés des pâtreuvants, afin que son hôte

fût moins incommodé du bruit, et que son repas fût plus tranquille que s'il le faisoit manger avec eux, et pour pouvoir aussi lui demander plus librement des nouvelles de son père. En même temps une femme apporte de l'eau dans une aiguière d'or sur un bassin d'argent, pour donner à laver. Elle met ensuite une table très propre; la sommelière donna le pain et les autres mets qu'elle avoit sous sa garde, et le maître-d'hôtel servit de grands bassins de viandes, et met devant eux des coupes d'or. Un héraut leur versoit à boire.

Cependant les fiers poursuivans entrèrent dans la salle et se placèrent sur différents sièges. Des hérauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, et de jeunes hommes remplissent de vin les urnes. On se met à table dès qu'on eut servi, et quand la bonne chère eut chassé la faim et la soif, ils ne pensèrent qu'à la mu-

sique et à la danse, qui sont les agréables accompagnemens des festins. Un héraut présenta une lyre, au chanteur Phémios, qui la prit, quoiqu'avec répugnance, et se mit à chanter et à s'accompagner avec sa lyre devant les poursuivans. Mais Télémaque ne pensa qu'à entretenir Minerve, et penchant la tête de son côté pour n'être pas entendu des autres, il lui dit : « Mon cher hôte, ne pardonnerez-vous si je commence par vous dire que voilà la vie que mènent ces insolens; ils ne pensent qu'à la bonne chère, à la musique, et à la danse, parcequ'ils ne vivent pas à leurs dépens, et qu'ils consomment le bien d'un prince dont les os sont peut-être exposés aux vents et à la pluie sur quelque rivage, ou bien ils sont dans le sein de la vaste mer, agités par les flots et par les tempêtes. Ah! s'ils la voyoient un jour de retour dans Ithaque, qu'ils aimeroient bien mieux avoir de bonnes jambes que d'être chargés d'os,

et de riches habits, comme vous les voyez. Mais il n'en faut plus douter, ce cher prince a péri malheureusement, il ne nous reste aucune espérance dont nous puissions nous flatter, quoiqu'il y ait des gens qui veulent nous assurer qu'il reviendra. Jamais nous ne verrons luire le jour de cet heureux retour. Mais dites-moi, je vous prie, qui vous êtes, et d'où vous venez, quelle est la ville que vous habitez, qui sont ceux qui vous ont donné la naissance, sur quel vaisseau vous êtes venu, comment vos matelots vous ont amené, et quelle sorte de gens ce sont; car pour arriver à une île, il n'y a d'autre chemin que la mer: apprenez-moi aussi, je vous en conjure, si c'est la première fois que vous êtes venu à Ithaque, ou si quelqu'un de vos ancêtres y est venu, qui ait contracté avec nous le droit d'hospitalité, car notre maison a toujours été ouverte à tous les étrangers, parce qu'Ulysse était l'un des hommes.

## 14 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

La déesse lui répondit : « Je vous dirai dans la pure vérité tout ce que vous me demandez. Je suis Mentes, fils du prudent Anchialus, et je règne sur les Taphiens qui ne s'appliquent qu'à la marine. Je suis venu ainsi sent sur un de mes vaisseaux pour aller trafiquer sur mer avec les étrangers, et je vais à Témèse chercher de l'airain, et l'échanger contre du fer que j'y mène. Mon vaisseau est au bout de l'île dans le port de Rethre sous la montagne de Née, qui est couronnée d'une épaisse forêt. Nous sommes liés par les liens de l'hospitalité de père en fils, et vous n'avez qu'à le demander au sage et belliqueux Laërte. Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville, et qu'accablé de chagrins, il se tient à la campagne avec une esclave fort âgée qui lui sert à manger après qu'il s'est bien fatigué et bien lassé à se traîner dans un enclos de vigne qu'il a près de sa maison. Je suis venu ici sur ce

que j'avois ouï dire que votre père étoit de retour, mais j'apprends avec douleur que les dieux l'éloignent encore de sa chère Ithaque, car pour mort, assurément il ne l'est point; le divin Ulysse vit, et il est retenu dans quelque île fort éloignée, par des hommes inhumains et sauvages qui ne veulent pas le laisser partir. Mais je vous prédis, selon que les dieux me l'inspirent présentement, et cela ne manquera pas d'arriver, quoique je ne sois point prophète, et que je ne sache pas bien juger du vol des oiseaux, Ulysse ne sera pas encore long-temps éloigné de sa chère patrie; quand même il seroit chargé de chaînes de fer; il trouvera le moyen de revenir, car il est fécond en expédients et en ressources. Mais dites-moi aussi à votre tour si vous êtes véritablement son fils; vous lui ressemblez parfaitement, vous avez sa tête et ses yeux, car nous avons été souvent ensemble avant qu'il s'embarquât avec l'é-

lité des héros de la Grèce pour aller à Troie; nous ne nous sommes pas vus depuis ce temps-là. »

« Je vous dirai la vérité telle que je la sais, répondit le prudent Télémaque, ma mère m'assure que je suis son fils, je n'en sais pas davantage; quelqu'un peut-il se vanter de connoître par lui-même son père? Eh! plutôt aux dieux que je fusse fils de quelque heureux particulier que la vieillesse eût trouvé paisiblement dans son bien au milieu de sa famille! au lieu que j'ai un père, qui est le plus malheureux de tous les mortels. »

« Puisque Pénélope vous a mis au monde, reprit Minerve, les dieux ne vous ont pas donné une naissance obscure, et qui ne doit pas être un jour fort célèbre. Mais dites-moi, je vous prie, quel festin est-ce que je vois? quelle est cette nombreuse assemblée? qu'est-ce qui se passe ici? est-ce une fête? est-ce une noce? car ce n'est pas un repas par

érot. Assurément c'est une débauche? voilà trop d'insolence et d'emportement; il n'y a point d'homme sage qui, en entrant dans cette salle, ne fût étonné de voir tant de choses contre l'honnêteté et la bienséance. »

« Généreux étranger, répondit Télémaque, puisque vous voulez savoir tout ce qui se passe ici, je vous dirai qu'il n'y auroit point eu de maison plus florissante que la nôtre en richesses et en vertus, si Ulysse y avoit toujours été; mais les dieux, pour nous punir, en ont ordonné autrement; ils ont fait disparaître ce prince sans que nul homme vivant sache ce qu'il est devenu. La douleur que nous aurions de sa mort, quelque grande qu'elle fût, seroit moins grande, s'il étoit péri avec tous ses compagnons sous les murs de Troie; ou si, après avoir terminé une si cruelle guerre, il avoit rendu le dernier soupir entre les bras de ses amis; car tous les Grecs lui auroient élevé un magnifique tombeau;

dont la gloire auroit rejaili sur son fils ; au lieu que présentement les harpies nous l'ont enlevé ; il a disparu avec toute sa gloire, nous n'en avons aucunes nouvelles, et il ne m'a laissé en partage que les regrets, les larmes et la douleur. Et en le pleurant, ce n'est pas sa mort seulement que je pleure, je pleure encore d'autres malheurs dont les dieux m'ont accablé. Car tous les plus grands princes des îles voisines, de Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux-mêmes qui habitent dans Ithaque, sont tous venus s'établir ici pour rechercher ma mère en mariage, et ruinent ma maison. Ma mère les amuse, n'osant ni refuser un mariage qu'elle abhorre, ni se résoudre à l'accepter. Cependant ils dissipent et perdent tout mon bien, et dans peu ils me perdront moi-même.»

La déesse, touchée de compassion, lui dit en soupirant : « Hélas, vous avez bien besoin qu'Ulysse

après une si longue absence, vienne bientôt réprimer l'insolence de ces princes, et leur faire sentir la force de son bras. Ah! vous verriez un beau changement, si tout-à-coup il venoit à paroître aujourd'hui à la porte de votre palais avec son casque, son bouclier et deux javelots, tel que je le vis dans le palais de mon père, lorsqu'il revint d'Ephyre, de la cour d'Ibas fils de Merméru; car Ulysse étoit allé sur un de ses vaisseaux demander à ce prince un poison mortel pour en frotter ses dards dont il faisoit la guerre aux bêtes. Ibas refusa de lui en donner, parcequ'il avoit la crainte des dieux. Mais lorsqu'Ulysse repassa à Taphos, mon père qui l'aimoit, qui savoit l'usage qu'il en vouloit faire, et qui le connoissoit incapable d'en abuser, lui en donna. Si donc Ulysse venoit à se mêler tout d'un coup avec ces poursuivants, vous les verriez tous bientôt livrés à leur mauvaise destinée, et la joie de leurs

20 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

noëes convertie en un deuil très amer. Mais tout cela est entre les mains des dieux. Ils savent seuls s'il reviendra vous venger de leurs insolences. Pour vous je vous exhorte de penser aux moyens de les chasser de votre palais : écoutez-moi donc , et faites attention à ce que je vais vous dire. Dès demain appelez tous ces princes à une assemblée, là vous leur parlerez, et prenant les dieux à témoins, vous leur ordonnerez de s'en retourner chacun dans sa maison ; et la reine votre mère, si elle pense à se remarier, qu'elle se retire dans le palais de son père, qui est si puissant. Là Icaritis et Péribee auront soin de lui faire des noëes magnifiques, et de lui préparer des présents qui répondent à la tendresse qu'ils ont pour elle. Après avoir congédié l'assemblée, si vous voulez suivre mes conseils, vous prendrez un de vos meilleurs vaisseaux, vous l'équiperez de vingt bons rameurs, et vous irez vous informer de tout

ce qui concerne votre père, et voir si quelqu'un pourra vous dire ce qu'il est devenu, ou si la divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre déesse sème la gloire des hommes dans ce vaste univers, ne pourra point par quelque mot échappé au hasard vous en apprendre quelque nouvelle. Allez d'abord à Pylos chez le divin Nestor, à qui vous ferez des questions; de là vous irez à Sparte chez Ménélas, qui est revenu de Troie après tous les Grecs. Si par hasard vous entendez dire des choses qui vous donnent quelque espérance que votre père est en vie et qu'il revient, vous attendrez la confirmation de cette bonne nouvelle encore une année entière, quelque douleur qui vous presse, et quelque impatience que vous ayez de revenir. Mais si l'on vous assure qu'il est mort et qu'il ne jouit plus de la lumière, alors vous reviendrez dans votre patrie, vous lui élèverez un tombeau, vous lui ferez des funé-

raïlles magnifiques et dignes de lui, comme cela est juste, et vous donnerez à votre mère un mari que vous choisirez vous-même. Quand tout cela sera fait, appliquez-vous entièrement à chercher les moyens de vous défaire de tous les poursuivants, ou par la force ou par la ruse; car à l'âge où vous êtes il n'est plus temps de vous amuser à des badinages d'enfant. N'entendez-vous pas quelle gloire s'est acquise le jeune Oreste pour avoir tué ce paricide, ce meurtrier de son illustre père, le traître Egisthe? Qu'une noble émulation aiguise donc votre courage; vous êtes beau et bien fait et vous avez l'air noble. Armez-vous donc de force pour mériter comme lui les éloges de la postérité. Pour moi je m'en retourne à mon vaisseau; il est temps que j'aïlle retrouver mes compagnons qui sont sans doute bien fâchés que je les fasse si long-temps attendre. Allez sans perdre temps travailler à ce que je vous

ai dit ; et que mes conseils ne vous sortent pas de la mémoire. »

« Mon hôte, lui répond le sage Télémaque, vous venez de me parler avec toute l'amitié qu'un bon père peut témoigner à son fils ; jamais je n'oublierai la moindre de vos paroles : mais, quelque pressé que vous soyez de partir, je vous prie d'attendre que vous ayez pris quelques rafraîchissements, et qu'ensuite vous ayez le plaisir d'emporter dans votre vaisseau un présent honorable, le plus beau que je pourrai choisir, et tel qu'on en donne à ses hôtes, quand on a pour eux les sentiments que j'ai pour vous. Il sera dans votre maison un monument éternel de mon amitié et de ma reconnoissance. »

La déesse, prenant la parole, lui dit : « Ne me retenez pas, je vous prie, et ne retardez pas l'impatience que j'ai de partir ; le présent que votre cœur généreux vous porte à m'offrir vous me le ferez à mon retour, et je tâcherai de le reconnoître. »

## 24 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

En finissant ces mots, la déesse le quitte et s'envole comme un oiseau. Dans le moment elle remplit le cœur de Télémaque de force et de courage, et le porte à se souvenir de son père beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune prince, remarquant ces effets sensibles, est saisi d'étonnement et d'admiration, et ne doute point que ce ne soit un dieu qui lui a parlé.

En même temps il rejoint les princes; le célèbre musicien chantoit devant eux, et ils l'écoutoient dans un profond silence. Il chantoit le retour des Grecs que la déesse Minerve avoit rendu si funeste. La fille d'Icarius entendit de son appartement ces chants divins et en fut frappée. Aussitôt elle descendit suivie de deux de ses femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la salle où étoient les princes, elle s'arrêta sur le seuil de la porte, le visage couvert d'un voile d'un grand éclat, et appuyée sur ses deux femmes; là,

les yeux baignés de larmes, elle adressa la parole au chantre, et lui dit : « Phémius, vous avez assez d'autres chants propres à toucher et à divertir; vous êtes instruit de toutes les actions les plus célèbres des grands hommes, vous n'ignorez pas même celles des dieux. Et c'est de là que les plus grands musiciens tirent d'ordinaire les sujets de leurs chants merveilleux; choisissez-en donc quelqu'un, celui qui vous plaira davantage, et que les princes continuent leur festin, en vous écoutant dans un profond silence; mais quittez celui que vous avez commencé, dont le sujet est trop triste et qui me remplit de douleur. Car je suis dans une affliction que je ne puis exprimer. De quel mari me vois-je privée! J'ai toujours l'idée pleine de ce cher mari, dont la gloire est répandue dans tout le pays d'Argos et dans toute la Grèce. »

Le sage Télémaque prenant la parole, répondit : « Ma mère, pour-

quoi défendez-vous à Phémius de chanter le sujet qu'il a choisi et qui lui plaît davantage ? Ce ne sont pas les chantres qui sont cause de nos malheurs, c'est Jupiter seul ; c'est lui qui envoie aux misérables mortels les biens ou les maux qu'il lui plaît de leur départir. Il ne faut pas trouver mauvais que celui-ci chante le malheureux sort des Grecs, car le goût de tous les hommes est d'aimer toujours mieux les chansons les plus nouvelles. Ayez donc la force et le courage d'entendre celle-ci. Ulysse n'est pas le seul qui ait péri à son retour de Troie ; plusieurs autres grands personnages sont périés comme lui. Retournez donc dans votre appartement, et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires ; reprenez vos toiles, vos fuseaux, vos laines ; ayez l'œil sur vos femmes, et leur ordonnez de presser les ouvrages que vous leur avez distribués. Le silence est le partage des femmes, et il n'appartient qu'aux hommes de parler dans

les assemblées. Ce soin-là me regarde ici. »

Pénélope étonnée de la sagesse de son fils, dont elle recueilloit avec soin toutes les paroles, remonte dans son appartement avec ses femmes, et continue de pleurer son cher Ulysse jusqu'à ce que la déesse Minerve lui eût envoyé un doux sommeil qui suspendit sa douleur.

Dès que la reine fut sortie, les poursuivants firent beaucoup de bruit dans cette salle spacieuse, tous également enflammés d'amour, et tous poussés d'un desir égal d'être préférés par Pénélope. Télémaque prend la parole, et leur dit : « Princes, qui poussez l'emportement jusqu'au dernier excès, ne pensons présentement qu'à faire bonne chère ; que le tumulte cesse, et qu'on n'entende plus tous ces cris ; il est juste d'écouter tranquillement un chanteur comme celui-ci, qui est égal aux dieux par la beauté de sa voix et par les merveilles de ses chants. Demain à

la pointe du jour nous nous rendrons tous à une assemblée que j'indique dès aujourd'hui. J'ai à vous parler pour vous déclarer que, sans aucune remise, vous n'avez qu'à vous retirer. Sortez de mon palais. Allez ailleurs faire des festins, en vous traitant tour-à-tour à vos dépens chacun dans vos maisons. Que si vous trouvez qu'il soit plus à propos et plus utile pour vous de manger impunément le bien d'un seul homme, continuez, consommez tout, et moi je m'adresserai aux dieux immortels, et je les prierai que si jamais Jupiter fait changer la fortune des méchants, vous périssiez tous dans ce palais sans que votre mort soit jamais vengée.»

Il parla ainsi, et tous ces princes se mordent les lèvres, et ne peuvent assez s'étonner du courage de ce jeune prince et de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin Antinoüs, fils d'Eupeïthès, rompt le silence, et dit: «Télémaque, sans doute ce sont

les dieux eux-mêmes qui vous enseignent à parler avec tant de hauteur et de confiance. Je souhaite de tout mon cœur que Jupiter ne vous donne pas sitôt le sceptre de cette île qui vous appartient par votre naissance.

« Antinous, reprit le sage Télémaque, ne soyez pas fâché si je vous dis que je recevrais de bon cœur le sceptre des mains de Jupiter. Mais vous paroît-il que la royauté soit un si mauvais présent? ce n'est nullement un malheur de régner pourvu qu'on règne avec justice. Un roi voit bientôt sa maison pleine de richesses, et il est comblé de toutes sortes d'honneurs. Mais quand je ne serai pas roi d'Ithaque, il y a dans cette île plusieurs princes jeunes et vieux qui méritent de l'être, si le divin Ulysse ne jouit plus de la lumière du jour. Pour moi je me contente de régner sur toute ma maison et sur tout ce grand nombre d'esclaves que mon père m'a laissés et qu'il a faits dans toutes ses courses. »

Eurymaque, fils de Polybe, prenant la parole, dit : « Télémaque, tout ce que vous venez de dire est entre les mains des dieux, qui feront asseoir sur le trône d'Ithaque celui des Grecs qu'il leur plaira de choisir ; possédez votre bien en toute sûreté, réglez dans votre maison, et que jamais vous ne voyiez arriver ici un homme qui vous dépouille par la force pendant qu'Ithaque sera habitée. Mais permettez-moi de vous demander qui est cet étranger qui vient de partir ? d'où est-il ? quelle est sa famille et quel est son pays ? vous apporte-t-il quelque bonne nouvelle du retour de votre père ? ou n'est-il venu que pour retirer le paiement de quelque dette qu'il ait ici ? Il est parti bien promptement et n'a pas voulu être connu ; à son air on voit bien que ce n'est pas un homme d'une naissance obscure. »

« Fils de Polybe, répond sagement Télémaque, je n'espère plus de voir mon père de retour, c'est pourquoi

je n'ajoute plus foi ni aux nouvelles qu'on vient m'en apporter, ni aux prédictions que ma mère me débite après les avoir recueillies avec soin des devins qu'elle appelle dans son palais. L'étranger qui excite votre curiosité, c'est un hôte de notre maison de père en fils. Il s'appelle Mentès, fils d'Anchialus, et il règne sur les Taphiens, peuple fort appliqué à la marine. » Ainsi parla Télémaque, quoiqu'il eût bien reconnu la déesse sous la figure de Mentès. Les princes continuèrent de se livrer au plaisir de la danse et de la musique jusqu'à la nuit : et lorsque l'étoile du soir eut chassé le jour ils allèrent se coucher chacun dans leur maison.

Le jeune Télémaque, l'esprit agité de différentes pensées, monta dans son appartement, qui étoit au haut d'un pavillon qu'on avoit bâti au bout de la cour, dans un lieu séparé et enfermé. La sage Eurycleé, fille d'Ops et petite-fille de Peisenor, por-

### 32 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

toit devant lui deux flambeaux allumés. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achetée fort jeune le prix de vingt bœufs, et la considéroit comme sa propre femme; mais, pour ne pas causer de jalousie, il n'avoit jamais pensé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune prince, car de toutes les femmes du palais, c'étoit celle qui avoit le plus d'affection pour lui, et elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dès qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Télémaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclée, qui, après l'avoir nettoyée et pliée bien proprement, la mit près de lui. Elle sortit ensuite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, et lâchant la courroie qui suspendoit le levier qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Télémaque passa la nuit à chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

# ARGUMENT

## DU LIVRE II.

Télémaque tient une assemblée dans laquelle il se plaint hautement des princes qui recherchent sa mère, et il leur déclare qu'ils n'ont qu'à sortir du palais d'Ulysse. Il conjure ses peuples de l'assister et de se déclarer contre ces insolents. Ces princes veulent se justifier et l'obliger à renvoyer Pénélope à son père Icarius. Télémaque fait voir l'injustice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoie deux aigles. Un devin explique ce prodige, et un des princes fait tous ses efforts pour décréditer sa prédiction. Télémaque demande un vaisseau pour aller à Sparte et à Pylos chercher des nouvelles de son père. L'assemblée rompue, Télémaque va faire ses prières à Minerve sur le bord de la mer. Cette déesse lui apparôit sous la figure de Mentor, et l'assure de son secours. On prépare un navire; Euryclée donne les provisions nécessaires, et Télémaque s'embarque à l'entrée de la nuit.

# L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

---

## LIVRE II.

---

**L'**AURORE commençoit à peine à donner l'horizon, que le fils d'Ulysse se leva et prit un habit magnifique, mit sur ses épaules un baudrier, d'où pendoit une riche épée, et, après avoir couvert ses beaux pieds de riches brodequins, il sortit de sa chambre semblable à un dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ses hérauts d'appeler les Grecs à une as-

### 36 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

semblée; les hérauts obéissent, et aussitôt les Grecs s'assemblent. Dès qu'ils sont arrivés et qu'ils ont pris leur place, Télémaque se rend au milieu d'eux, tenant au lieu de sceptre une longue pique, et suivi de deux chiens, ses gardes fidèles; Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine. Les peuples le voyant entrer sont saisis d'admiration; il se place sur le trône de son père, et les vieillards s'éloignent par respect. Le héros Egyptius parla le premier. Il étoit courbé sous le poids des ans, et une longue expérience l'avoit instruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'étoit embarqué avec Ulysse et l'avoit suivi à Ilion; mais le cruel Cyclope le dévora dans le fond de son antre, et ce fut le dernier qu'il dévora. Il lui restoit encore trois fils, l'un, appelé Eurynome, étoit un des poursuivants de Pénélope, et les deux autres avoient soin des biens de leur père. Cette consolation n'empêchoit pas ce malheureux père de se souvc-

nir de son aîné, il en conservoit toujours l'idée et passoit sa vie dans l'amertume et dans l'affliction. Et alors, le visage baigné de larmes, il dit :

« Peuples d'Ithaque, écoutez-moi : nous n'avons vu tenir ici d'assemblée ni de conseil depuis le départ du divin Ulysse. Qui est donc celui qui nous a assemblés ? quel pressant besoin lui a inspiré cette pensée ? est-ce quelqu'un de nos jeunes gens ? est-ce quelqu'un de nos vieillards ? a-t-il reçu de l'armée quelque nouvelle dont il veuille nous faire part ? ou veut-il nous instruire de quelque chose qui regarde le public ? Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien ; puisse-t-il réussir dans son entreprise, et que Jupiter le favorise dans tous ses desseins ! »

Il parla ainsi, et le fils d'Ulysse, charmé de ce bon augure, ne fut pas long-temps assis ; mais plein d'impatience il se leva au milieu de l'assemblée, et, après que le héraut Peisenor, plein de prudence et de sa

### 38 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

gesse, lui eut mis dans les mains son sceptre, il parla ainsi, en adressant la parole à Egyptius :

« Sage vieillard, celui qui a assemblé le peuple n'est pas loin; vous le voyez devant vos yeux. Et c'est la douleur dont je suis accablé qui m'a fait prendre ce parti; je n'ai reçu aucune nouvelle de l'armée dont je puisse vous faire part, et je n'ai rien à vous proposer pour le public. C'est une affaire particulière qui me regarde. Un grand malheur, que dis-je ! deux malheurs épouvantables sont tombés en même temps sur ma maison. L'un, j'ai perdu mon père, la gloire de nos jours, qui régnoit sur nous avec tant de bonté et de justice, que vous trouviez en lui bien moins un maître qu'un père plein de douceur; et l'autre, qui met le comble au premier, et qui va renverser mes états et me ruiner sans ressource, une foule de princes s'attachent à rechercher ma mère sans son consentement, et ce sont les

principaux de mon royaume. Ils refusent tous de se retirer auprès de mon grand-père Icarius, qui donneroit une grosse dot à sa fille, et l'accorderoit à celui d'entre eux qui lui seroit le plus agréable. Mais ils s'opiniâtrent à demeurer chez moi, où ils égorgent tous les jours mes bœufs, mes agneaux et mes chèvres, font continuellement des festins et épuisent mes celliers, et tout mon bien se dissipe, parcequ'il n'y a point ici d'homme comme Ulysse qui puisse éloigner ce fléau, et que je ne suis pas encore en état de m'y opposer, (mais il viendra un jour que je leur paroîtrai terrible), je n'ai pas encore appris à manier les armes. Certainement je me vengerois s'il étoit en mon pouvoir. Tout ce qui se passe ici ne peut être supporté, et ma maison périt avec trop de honte. Concevez-en donc enfin une juste indignation; respectez les peuples voisins; évitez leurs reproches, et sur-tout redoutez la colère des dieux, de peur qu'ir-

rités de tant d'actions indignes ils n'en fassent tomber sur vos têtes la punition qu'elles méritent. Je vous en conjure au nom de Jupiter Olympien, et de Thémis qui préside aux assemblées, et qui dissipe ou fait réussir tous les conseils et tous les projets des hommes; mes amis, opposez-vous à ces injustices, et que je n'aie qu'à me livrer tout entier à l'affliction que me cause la perte de mon père. Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablés de maux, vengez-vous-en sur moi, je me livre à toute votre haine; excitez encore ces insolents, et suivez leur exemple. Il me seroit beaucoup plus avantageux que ce fût vous qui dévorassiez mes biens et mes troupeaux et tout ce que j'ai de plus précieux; je pourrois au moins espérer que vous m'en dédommageriez un jour, car je n'aurois qu'à aller par toute la ville représenter le tort qu'on m'auroit fait et redemander mon bien jusqu'à ce qu'on m'eût

rendu justice. Au lieu que présentement vous me précipitez dans des maux qui sont sans remède. »

Il parle ainsi, animé par la colère et le visage baigné de pleurs, et il jette à terre son sceptre. Le peuple est rempli de compassion. Tous les princes demeurent dans le silence sans oser répondre : Antinoüs fut le seul qui eut la hardiesse de repartir.

« Télémaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur et tant d'audace, que venez-vous de dire pour nous déshonorer? vous voulez nous exposer à d'éternels reproches. Ce ne sont point les amants de la reine votre mère qui sont cause de vos malheurs, c'est la reine elle-même qui n'a recours qu'à des artifices et à des subtilités. Il y a déjà trois années entières, et la quatrième va bientôt finir, qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs. Elle nous amuse tous de belles espérances; elle promet à chacun de nous en envoyant

## 42 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

messages sur messages, et elle pense tout le contraire de ce qu'elle promet. Voici le dernier tour dont elle s'est avisée : Elle s'est mise à travailler dans son appartement à une toile très fine et d'une immense grandeur, et nous a dit à tous : Jeunes princes, qui me poursuivez en mariage, puisque le divin Ulysse n'est plus, attendez, je vous prie, et permettez que je ne pense à mes noces qu'après que j'aurai achevé cette toile que j'ai commencée ; il ne faut pas que tout mon ouvrage soit perdu. Je la prépare pour les funérailles de Laërte, quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort, afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, si j'avois laissé sans drap mortuaire fait de ma main un homme si cher et qui possédoit tant de biens. C'est ainsi qu'elle parla, et nous nous laissâmes amuser par ses paroles. Le jour elle travailloit avec beaucoup d'assiduité, mais la nuit, dès que les torches étoient allumées, elle dé-

faisoit ce qu'elle avoit fait le jour. Cette ruse nous a été cachée trois ans entiers; mais enfin, la quatrième année étant venue et presque finie, une de ses femmes, qui étoit de la confiance, nous a avertis de ce complot; nous-mêmes nous l'avons surprise comme elle défaisoit cet ouvrage admirable, et nous l'avons forcée malgré elle de l'achever. Voici donc la réponse que tous ses poursuivants vous font par ma bouche, afin que ni vous ni aucun des Grecs n'en prétendiez cause d'ignorance : Renvoyez votre mère, et obligez-la à se déclarer en faveur de celui que son père choisira, et qu'elle trouvera le plus aimable. Que si elle prétend nous amuser ici et nous faire languir encore long-temps, jusqu'à ce qu'elle ait mis en œuvre toutes les instructions que Minerve lui a données, en lui enseignant tant de beaux ouvrages, en ornant son âme de tant de sagesse et de vertu, et en lui inspirant des finesses qui ne sont

## 44 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

jamais venues dans l'esprit des femmes les plus célèbres, de Tyro, d'Alcmène et de la belle Mycène; car aucune de ces princesses n'a eu les ruses de Pénélope; elle prend là un parti qui ne vous est pas fort avantageux, car nous consumerons ici tout votre bien tandis qu'elle persistera dans le dessein que les dieux lui ont inspiré. Il est vrai que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achèvera de vous ruiner; car, pour nous, nous n'irons vaquer à aucune de nos affaires et nous ne désespérerons point d'ici que Pénélope n'ait donné la main à celui qui lui sera le plus agréable. »

Le sage Télémaque répondit : « Antinoüs, il n'est pas possible que je fasse sortir par force de mon palais celle qui m'a donné le jour et qui m'a nourri elle-même. Peut-être que mon père vit dans une terre étrangère, peut-être aussi qu'il ne vit plus : suis-je en état de rendre à Icarius toutes ses richesses, comme il fau-

dra le faire nécessairement, si je renvoie ma mère sans autre raison que ma volonté? mon père enfin de retour ne manqueroit pas de m'en punir. Et quand je n'aurois rien à craindre de sa part, me mettrois-je à couvert des vengeances des dieux, après que ma mère chassée de ma maison auroit imploré les redoutables furies? et pourrois-je éviter l'indignation de tous les hommes qui s'élèveroient contre moi? Jamais un ordre si injuste et si cruel ne sortira de ma bouche. Si vous en êtes fâchés, et que vous soyez si rebutés de la conduite de ma mère, sortez de mon palais, allez ailleurs faire des fêtes en vous traitant tour-à-tour à vos dépens chacun dans vos maisons. Que si vous trouvez plus utile et plus expédient pour vous de consumer impunément le bien d'un seul, achevez; j'invoquerai les dieux immortels, et je les prierai qu'ils fassent changer la fortune des méchants, et que vous périssiez tous dans ce

palais, sans que votre mort soit jamais vengée. »

Ainsi parla Télémaque ; en même temps Jupiter fait partir du sommet de la montagne deux aigles qui, s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en se tenant toujours l'un près de l'autre ; mais dès qu'ils sont arrivés au-dessus de l'assemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors, faisant plusieurs tours et battant des ailes, ils marquent par leurs regards toutes les têtes des poursuivants, et leur prédisent la mort. Car après s'être ensanglanté avec leurs ongles la tête et le cou, ils prennent leur vol à droite, et traversant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas plutôt aperçu ces oiseaux de Jupiter, qu'ils furent saisis de frayeur ; car ils prévoyoiient ce qui devoit s'accomplir. Le fils de Mastor, le vieillard Haliturse, qui surpassoit en expérience tous ceux de son âge pour discerner

les oiseaux et pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection et de prudence :

« Peuples d'Ithaque, écoutez ce que j'ai à vous annoncer ; Je m'adresse sur-tout aux poursuivants de Pénélope, car c'est particulièrement sur leur tête que va tomber ce malheur. Ulysse ne sera pas encore longtemps éloigné de ses amis, il est quelque part près d'ici et porte à tous ces princes une mort certaine ; mais ils ne sont pas les seuls, plusieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque nous sommes menacés du même sort. Avant donc qu'il tombe sur nos têtes, prenons ensemble des mesures pour l'éviter. Que ces princes changent de conduite, ils gagneront infiniment à prendre bientôt ce parti. Car ce n'est point au hasard et sans expérience que je leur prédis ces malheurs, c'est avec une certitude entière fondée sur une science qui ne trompe point.

48 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

Et je vous dis que tout ce que j'avois prédit à Ulysse lorsque les Grecs montèrent à Ilion, et qu'il s'embarqua avec eux, est arrivé de point en point. Je lui avois prédit qu'il souffriroit des maux sans nombre, qu'il perdrait tous ses compagnons, et que la vingtième année il arriveroit dans sa patrie inconnu à tout le monde. Voici la vingtième année, et l'évènement va achever de justifier ma prédiction. »

Eurymaque, fils de Polybe, lui répondit en se moquant de ses menaces : « Vieillard, retire-toi, va dans ta maison faire tes prédictions à tes enfants, de peur qu'il ne leur arrive quelque chose de funeste. Je suis plus capable que toi de prophétiser et d'expliquer ce prétendu prodige. On voit tous les jours une infinité d'oiseaux voler sous la voûte des cieux, et ils ne sont pas tous porteurs de présages. Je te dis, moi, qu'Ulysse est mort loin de ses états, et plutôt aux dieux que tu fusses péri

avec lui , tu ne viendrois pas nous débiter ici tes belles prophéties , et tu n'exciterois pas contre nous Télémaque déjà assez irrité , et cela pour quelque présent que tu espères qu'il te fera pour récompenser ton zèle. Mais j'ai une chose à te dire , et qui ne manquera pas d'arriver , c'est que si , en te servant des vieux tours que ton grand âge t'a appris , tu surprends la jeunesse du prince pour l'irriter contre nous , tu ne feras qu'augmenter ses maux , et tu ne viendras nullement à bout de tes pernicieux desseins , nous nous vengerons si cruellement de toi , que tu en conserveras long-temps une douleur cuisante. Le seul conseil que je puis donner à Télémaque , c'est d'obliger la reine sa mère à se retirer chez son père ; là ses parents auront soin de lui faire des noces magnifiques et de lui préparer des présents qui répondront à la tendresse qu'ils ont pour elle. Car je ne pense pas que les Grecs renoncent à leur poursuite , quelque

difficile qu'elle soit; nous ne craignons ici personne, non pas même Télémaque, tout grand harangueur qu'il est, et nous nous mettons peu en peine de la prophétie que tu viens nous conter, qui ne sera jamais accomplie, et qui ne fait que te rendre plus odieux. Nous continuerons de consumer les biens d'Ulysse, et jamais ce désordre ne cessera tandis qu'elle amusera les Grecs en différant son mariage. Tous tant que nous sommes ici de rivaux, nous attendrons sans nous rebuter, et nous disputerons la reine à cause de sa vertu, qui nous empêche de penser aux autres partis auxquels nous pourrions prétendre.»

Le prudent Télémaque prenant la parole, répondit: «Eurymaque, et vous tous, fiers poursuivants de la reine ma mère, je ne vous fais plus la prière que je vous ai faite, je ne vous en parle plus, les dieux et tous les Grecs savent ce qui se passe, et cela

suffit. Donnez-moi seulement un vaisseau avec vingt rameurs qui me mènent de côté et d'autre sur la vaste mer. J'ai résolu d'aller à Sparte et à Pylos chercher si je ne découvrirai point quelque chose des aventures de mon père, qui est absent depuis tant d'années ; si je ne pourrai rien apprendre sur son retour ; si quelque mortel pourra me dire ce qu'il est devenu ; ou si la fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre déesse fait voler la gloire des hommes dans tout l'univers, ne m'en donnera point quelque nouvelle. Si je suis assez heureux pour entendre dire qu'il est en vie et en état de revenir, j'attendrai la confirmation de cette bonne nouvelle une année entière avec toute l'inquiétude d'une attente toujours douteuse. Mais si j'apprends qu'il ne vit plus, et qu'il ne jouit plus de la lumière du soleil, je reviendrai dans ma chère patrie, je lui élèverai un superbe tombeau,

je lui ferai des funérailles magnifiques, et j'obligerai ma mère à se resservir un mari.

Après qu'il eut parlé de la sorte, il s'assit, et Mentor se leva. C'estoit un des plus fidèles amis d'Ulysse, que celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de gouverner sa maison, afin qu'il la eût sous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faisoient connoître sa grande sagesse.

« Écoutez moi, peuples d'Ithaque, qui est le roi qui désormais vous doit être modéré, clément et juste ? qui est celui au contraire qui ne sera pas dur, emporté, violent, et qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices ? lorsque vous voyez que parmi tant de peuples qui étoient soumis au divin Ulysse, on a toujours trouvé en lui un prince plein de douceur, il n'y a point de bon homme qui se souvienne de lui et qui n'ait oublié ses bienfaits. Je n'en veux point ici aux fiers poursuivants.

qui commettent dans ce palais toutes sortes de violences par la corruption et la dépravation de leur esprit, car c'est au péril de leur tête qu'ils dissipent les biens d'Ulysse, quoiqu'ils espèrent qu'ils ne le verront jamais de retour. Mais je suis véritablement indigné contre son peuple, de voir que vous vous tenez tous dans un honteux silence, et que vous n'avez pas le courage de vous opposer, au moins par vos paroles, aux injustices de ses ennemis, quoique vous soyez en très grand nombre, et qu'ils soient bien moins forts que vous. »

Léocrite, fils d'Événor, lui répondit : « Imprudent, insensé Mentor, que venez-vous de dire pour nous exciter à nous opposer à tant de désordres ? Il n'est pas facile de combattre contre des gens qui sont toujours à table, quoique vous soyez en plus grand nombre qu'eux. Si Ulysse lui-même survenoit au milieu de ces festins, et qu'il entreprit de chasser de son palais ces fiers poursuivants,

la reine sa femme ne se réjouiroit pas long-temps de ce retour si désiré, elle le verroit bientôt périr à ses yeux ; parceque , quoique supérieur en nombre, il combattrait avec désavantage. Vous avez donc parlé contre toute sorte de raison. Mais que tout le peuple se retire pour vaquer à ses affaires. Mentor et Halithèse, qui sont les plus anciens amis d'Ulysse, prépareront à Télémaque tout ce qui est nécessaire pour son départ. Je pense pourtant que ce voyage aboutira à attendre à Ithaque les nouvelles dont on est en peine, et qu'on ne partira point. »

Il parla ainsi, et en même temps il rompit l'assemblée. Chacun se retire dans sa maison ; les poursuivants reprennent le chemin du palais d'Ulysse, et Télémaque s'en va seul sur le rivage de la mer, et, après s'être lavé les mains dans ses ondes, il adresse cette prière à Minerve :

« Grande déesse, qui daignâtes hier vous apparôître à moi dans mon pa-

lais, et qui m'ordonnâtes de courir la vaste mer, pour apprendre des nouvelles du retour de mon père, qui est depuis si long-temps absent, écoutez-moi. Les Grecs, et sur-tout les poursuivants, s'opposent à l'exécution de vos ordres, et retardent mon départ avec une insolence qu'on ne peut plus supporter.» Il parla ainsi en priant; aussitôt Minerve prenant la figure et la voix de Mentor, s'approcha de lui, et lui adressant la parole :

Télémaque, lui dit-elle, désormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au moins si le courage et la sagesse d'Ulysse ont coulé dans vos veines avec son sang; et comme il étoit homme qui effectuoit toujours, non seulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais aussi tout ce qu'il avoit dit une fois, vous ferez de même; votre voyage ne sera pas un vain projet, vous l'exécuterez. Mais si vous n'étiez pas fils d'Ulysse et de Pénélope, je n'oserois me flat-

ter que vous vîssiez à bout de vos desseins. Il est vrai qu'aujourd'hui peu d'enfants ressemblent à leurs pères ; la plupart dégèrent de leur vertu , et il y en a très-peu qui les surpassent. Mais , comme je vous l'ai déjà dit, vous marquez de la valeur et de la prudence ; et la sagesse d'Ulysse se fait déjà remarquer en vous ; on peut donc espérer que vous accomplirez ce que vous avez résolu. Laissez là les complots et les machinations de ces princes insensés. Ils n'ont ni prudence ni justice , et ils ne voient pas la mort qui par l'ordre de leur noire Destinée est déjà près d'eux et va les emporter tous dans un même jour. Le voyage que vous méditez ne sera pas long-temps différé ; tel est le secret que vous trouverez en moi par l'ancien ami de votre père ; je vous équiperai un navire et je vous accompagnerai. Retournez donc dans votre palais ; vivez avec les princes à votre ordinaire , et préparez cepen-

dant les provisions dont vous avez besoin. Remplissez-en des vaisseaux bien conditionnés, mettez le vin dans des urnes, et la farine, qui fait la force des hommes, mettez-la dans de bonnes peaux, et moi j'aurai soin de vous choisir parmi vos sujets des compagnons qui vous suivront volontairement. Il y a dans le port d'Ithaque assez de vaisseaux tant vieux que nouvellement construits, je choisirai le meilleur, et, après l'avoir équipé, nous nous embarquerons ensemble.

La fille de Jupiter parla ainsi. Et Télémaque ne s'arrêta pas plus longtemps après avoir entendu la voix de la déesse. Il reprit le chemin de son palais, le cœur plein de tristesse; il trouva dans le cour les fiers poursuivants, qui dépouilloient des chèvres, et qui faisoient rôtir des cochons engraisés. Antinous, le voyant arriver, s'avance au-devant de lui, en riant, le prend par la main, et lui adresse ces paroles :

« Télémaque, qui tenez des propos si hautains et qui faites voir un courage indomptable, ne vous tourmentez plus à former des projets et à préparer des harangues; venez plutôt faire bonne chère avec nous, comme vous avez fait jusqu'ici. Les Grecs auront soin de préparer toutes choses pour votre départ; ils vous donneront un bon vaisseau et des rameurs choisis, afin que vous arriviez plus promptement à la délicieuse Pylos pour y apprendre des nouvelles de votre illustre père. »

Le prudent Télémaque lui répondit : « Antinoüs, je ne saurois me résoudre à manger avec des insolents comme vous; avec des impies qui ne reconnoissent ni les lois humaines ni les lois divines, je ne goûterois pas tranquillement le plaisir des festins. Ne vous suffit-il pas d'avoir jusqu'ici consumé tout ce que j'avois de plus beau et de meilleur, parce que j'étois enfant; présentement que je suis devenu homme, que l'âge a

augmenté mes forces, et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur et mon esprit, je tâcherai de hâter votre malheureuse destinée; soit que j'aille à Pylos ou que je demeure ici. Mais je partirai malgré vous, et mon voyage ne sera pas de ces vains projets qui ne s'exécutent point; je partirai plutôt sur un vaisseau de rencontre comme un simple passager, puisque je ne puis obtenir ni vaisseau, ni rameurs, parceque vous jugez plus expédient pour vous de me les refuser. »

En finissant ces mots, il arrache sa main des mains d'Antinoüs. Les princes continuent à préparer leur festin, et cependant ils se divertissent à railler et à brocarder Télémaque. Parmi cette troupe insolente, les uns disoient: Voilà donc Télémaque qui va nous faire bien du mal. Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui aident à se venger? est-il à cette vengeance furieusement à cœur? On veut

il, aller dans le fertile pays d'Éphyræ,  
 et sans rien rapporter de rien, être  
 gué par moi-même, qu'il m'ait dans  
 notre urne pour nous faire tous deux  
 unis. Que soit ce, disoient les autres,  
 qui après être monté sur le char  
 de son père, ne sera pas errant et vagabond  
 comme son père, et n'aura pas  
 une fin aussi malheureuse que lui.  
 C'est là le meilleur voyage qu'il ait  
 de nous faire de la peine, car nous  
 aurions celle de partager tous ses  
 biens, et pour son palais nous le  
 laisserions à sa mère ou à celui qu'elle  
 choisiroit pour mari. *Il y a un*  
 x. Ainsi parloient les poursuivans  
 et le jeune prince descend dans les  
 celliers spacieux et exhaussés de son  
 père, où l'on voyoit des armoires  
 d'or et d'argent, des coffres  
 pleins de riches étoffes, des huiles  
 d'un parfum exquis, et des vases  
 d'un vin vieux digne d'être servi à la  
 table des immortels. Toutes ces richesses  
 étoient rangées par ordre  
 autour de la muraille en attendant

Ulysse, dès qu'il est délivré de ses travaux, il se tenoit heureusement dans son palais. Ces peuliers étoient fermés d'une bonne porte avec une double serrure, et les clefs en étoient confiées à une sage gouvernante qui veilloit nuit et jour sur ces trésors avec beaucoup de fidélité et de prudence. C'étoit Eurycleé, fille d'Ops et pleine-fille de Peisendri. Télémaque, d'ayant fait appeler, lui parla en ces termes.

« Ma nourrice, tirez-moi de ce vin vieux dans des urnes, et donnez-moi du plus excellent après celui que vous gardes pour le plus malheureux de tous les princes, pour le divin Ulysse, si jamais, échappé à la cruelle Parque, il se voit heureusement de retour chez lui; bouchez avec soin les urnes, mettez dans des peuliers bien préparés vingt mesures de fleur de farine; que personne que vous ne le sache, et que tout soit prêt cette nuit; je viendrai le prendre après que ma mère sera rentrée

dans son appartement pour se coucher, car je suis résolu d'aller à Sparte et à Pylos tâcher d'apprendre quelques nouvelles du retour de mon père. »

Euryclée, entendant cette résolution, jette de grands cris, et, les yeux baignés de larmes, elle lui dit : « Mon cher fils, pourquoi ce dessein vous est-il entré dans la tête? où voulez-vous aller? voulez-vous aller courir toute la vaste étendue de la terre? vous êtes fils unique, et fils si tendrement aimé. Le divin Ulysse est mort loin de sa patrie, dans quelque pays éloigné. Vous ne serez pas plutôt parti, que les poursuivants de la reine votre mère vous dresseront mille embûches pour vous faire périr, et ils partageront entre eux tous vos biens. Demeurez donc ici au milieu de vos sujets; pourquoi iriez-vous vous exposer aux périls de la mer qui sont infinis? que l'exemple de votre père vous instruisse. »

Télémaque, touché de sa ten-

déesse, lui répondit : « Ayez bon courage, ma chère nourrice; ce dessein ne m'est pas venu dans l'esprit sans l'inspiration de quelque dieu. Mais jurez-moi que vous ne le découvrirez à ma mère que l'onzième ou le douzième jour après mon départ, de peur que, dans les transports de sa douleur, elle ne meurtrisse son beau visage. Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence et qu'elle vous ordonne de lui dire la vérité, alors vous serez quitte de votre serment. »

Il parla ainsi, et Euryclée, prenant les dieux à témoins, fit le plus grand de tous les serments. Quand elle eût juré et expliqué ce qu'elle promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, et Télémaque, remontant dans son palais, alla rejoindre les princes.

La déesse Minerve, qui ne perdoit pas de vue ce qu'elle vouloit exécuter, prend la figure de Télémaque,

va par toute la ville, et parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à se rendre sur le rivage, à l'entrée de la nuit, et demande au célèbre fils de Phronius, à Noëmon, son navire. Il le promet volontiers et avec grand plaisir. Le soleil cependant se couche et la nuit répand ses noires ombres sur la terre, Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui est nécessaire pour bien voguer, et le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune prince s'assistent, semblent pressés par la déesse, qui pour assurer encore davantage le succès de son entreprise, va au palais d'Ulysse et verse un doux sommeil sur les paupières des poursuivants. Les fumées du vin font leur effet; ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains, ils se dispersent dans la ville et vont à pas chancelants chercher à se coucher, n'ayant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablés de sommeil.

Alors Minerve, prenant la figure et la voix de Mentor, appelle Télémaque pour le faire sortir de son palais. « Télémaque, lui dit-elle, tous vos compagnons sont prêts à faire voile, ils n'attendent plus que vos ordres, allons donc, et ne différons pas davantage notre départ. »

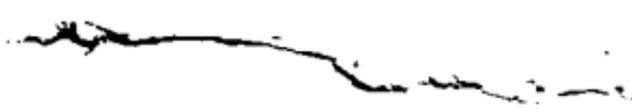
En achevant ces mots, elle marche la première et Télémaque la suit. A leur arrivée ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prêts, et Télémaque, leur adressant la parole, leur dit : « Allons, mes amis, portons dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires, je les ai fait préparer dans le palais ; ma mère n'en sait rien ; et de toutes les femmes, il n'y en a qu'une seule qui soit du secret. » En même temps il se met à les conduire lui-même ; ils le suivent. On porte toutes les provisions et on les charge sur le vaisseau, comme le prince l'avoit ordonné. Tout étant fait, il monte le dernier. Minerve, qui le conduit, se place sur

## 66 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

la poupe; et Télémaque s'assied près d'elle. On délie les câbles, les rameurs se mettent sur leurs bancs. Minerve leur envoie un vent favorable, le zéphire, qui de ses souffles impétueux fait mugir les flots. Télémaque, hâtant ses compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour seconder son empressement, ils dressent le mât, l'assurent par des cordages, et déploient les voiles; le vent soufflant au milieu les enfle, et les flots blanchis d'écume gémissent sous les avirons. Le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine. Les rameurs, quittant leurs rames, courent de vin les coupes et font des libations aux immortels, sur-tout à la fille de Jupiter, et voguent ainsi toute la nuit et pendant le lever de l'aurore.

WYSSER'S ALPHABET

The first part of the book contains the  
 alphabet in various styles, and is  
 followed by a series of exercises  
 designed to teach the student  
 to write in a clear and legible  
 hand. The exercises are arranged  
 in a progressive order, and  
 are intended to be used by  
 students of all ages. The book  
 is well illustrated, and contains  
 many examples of the best  
 handwriting. It is a valuable  
 work for all who wish to  
 improve their penmanship.



ARGUMENT  
DU LIVRE III  
D'HOMÈRE

Télémaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Nestor qui fait un sacrifice à Neptune sur le rivage de la mer. Nestor le reçoit avec toute sorte de politesse, quoiqu'il ne le connaît pas. Il le fait placer au festin. Il le mène ensuite dans son palais : lui raconte tout ce qui étoit arrivé aux Grecs pendant la guerre et leur départ de Troie. Et, ayant appris de lui l'histoire des poursuivans de Pénélope et reconnu Minerve comme elle se retiroit, il fait un sacrifice à cette déesse, et donne à Télémaque un char pour le mener à Lacédémone, et son fils pour le conduire. Ces deux princes se mettent en chemin à la pointe du jour et vont coucher à Phères dans la maison de Dioclés; ils se partent le lendemain, et arrivent à Lacédémone.

la ville de Pylos, à la pointe du rivage de la mer. Les Pyliens offroient de grands sacrifices sur le rivage de la mer. Ils immoloient des taureaux à Neptune. Il étoit conduit par Minerve.

# L' OYSSÉE

## DU LIVRE III. D'HOMÈRE.

Le soleil sortoit du sein de l'onde,  
Lambtoit au ciel, et commençoit à  
dorer l'horizon, portant la lumière  
aux lieux immortels, et aux hommes  
qui se tiennent sur la surface de  
la terre d'outre-mer. Télémaque arriva à  
la ville de Néée, à la célèbre Pylos.  
Les Pyliens offroient ce jour-là des  
sacrifices sur le rivage de la mer, et  
immoloient des taureaux noirs à  
Neptune. Il y avoit neuf bœufs, deux

out de cinquante hommes et cha-  
 que bruciatois pour sa part par  
 bouffards avient de ja goûté par es-  
 trailles et brûlé les cuisses des vic-  
 times sur l'autel lorsque le vaisseau  
 arriva dans le port. On plie d'abord  
 les voiles, on approche du rivage  
 et Télémaque descend le premier  
 conduit par Minerve, qui lui dit ces  
 paroles :

Télémaque, il n'est plus temps  
 d'être retenu par la honte, vous sa-  
 vez traverser la mer que pour appren-  
 dre des nouvelles de votre père, et  
 pour lâcher de découvrir quelle part  
 le retient loin de nous, et quel est  
 son sort. Allez donc avec une belle  
 diesse noble et mandez à bord  
 Nestor, si bon avis il a point quel-  
 que nouvelle à vous apprendre, ou  
 quelque conseil il vous donnera  
 prions le de vous dire la vérité avec  
 sa franchise ordinaire, il n'a point  
 nullement le mensonge et le moindre  
 dissimulation, car c'est un homme  
 plein de probité et de sagesse.

« Télémaque lui répondit : « Mentor, comment irai-je aborder le roi de Pylos? comment le saluerai-je? Vous savez que je n'ai aucune expérience du monde, et que je n'ai point la sagesse nécessaire pour parler à un homme comme lui; d'ailleurs la bienséance ne permet pas qu'un jeune homme fasse des questions à un homme de cet âge. »

« Télémaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-même une partie de ce qu'il faudra dire, et l'autre partie vous sera inspirée par quelque dieu; car les dieux, qui ont présidé à votre naissance et à votre éducation, ne vous abandonneront pas en cette rencontre. »

« En achevant ces mots elle marche la première, et Télémaque la suit. Étant arrivés au lieu de l'assemblée, ils trouvèrent Nestor assis avec ses enfants, et autour de lui ses compagnons qui préparaient le festin, et faisoient rôtir les viandes du sacrifice. Les Phéaciens ne les eurent pas

plutôt aperçus, qu'ils allèrent au-devant d'eux, les saluèrent et les firent asseoir, et Pisistrate, fils aîné de Nestor, fut le premier qui, s'avancant, prit ces deux étrangers par la main, et les plaça à table sur des peaux étendues sur le sable du rivage entre son père et son frère Thrasymède. D'abord il leur présenta une portion des entrailles des victimes, et, remplissant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, et lui dit :

« Etranger, faites vos prières au roi Neptune, car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée. Quand vous lui aurez adressé vos vœux et fait vos libations, selon la coutume, et comme cela se doit, vous donnerez la coupe à votre ami, afin qu'il fasse après vous ses libations et ses prières; car je pense qu'il est du nombre de ceux qui reconnoissent des dieux; et il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leur secours. Mais je vois qu'il est plus

jetina que vous et à peu près de mon  
 âge, il est pourquoi il ne sera pas  
 offensé que je vous donne la coupe  
 avant lui. En même temps il lui remet la  
 coupe pleine de vin, Minerve voit  
 avec plaisir la prudence et la justice  
 de ce jeune prince, qui lui avoit  
 présenté à elle la première la coupe,  
 et, la tenant entre ses mains, elle  
 adresse cette prière au dieu des flots:  
 Puissant Neptune, qui environ-  
 nez la terre, ne refusez pas à nos  
 prières; ce que nous vous deman-  
 dons; comblez de gloire Nestor, et  
 les princes ses enfants; répandez sur  
 tous les Pyléens, ses sujets, la gra-  
 cieuse récompense de leur piété, et  
 le prix de la magnifique hécatombe  
 qu'ils vous offrent, et accordez  
 nous à Télémaque et à moi, un  
 prompt retour dans notre patrie,  
 après avoir béni les desseins qui  
 nous ont fait traverser la mer.  
 Elle fit elle-même ces prières, et  
 elle-même les accomploit. Elle donne

ensuite la double coupe à Télémaque, qui fit les mêmes vœux.

Après que les chairs des victimes furent rôties, et qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions et on servit. Quand la bonne chère eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyléens : « Présentement que nous avons reçu ces étrangers à notre table, il est plus décent de leur demander qui ils sont et d'où ils viennent, et, leur adressant en même temps la parole, Etrangers, leur dit-il, qui êtes vous ? et d'où ces flots vous ont-ils apportés sur ce rivage ? Venez-vous pour des affaires publiques ou particulières ? ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates, qui exposent leur vie pour aller piller les autres nations ? »

Le sage Télémaque répondit avec une honnête hardiesse que Minerve lui avoit inspirée, afin qu'il demandât à ce prince des nouvelles de son père, et que cette recherche lui acquit parmi les hommes un grand res-

Nestor, fils de Nélée, et le plus grand ornement des Grecs, lui dit : vous demandez qui nous sommes ; je vous satisferai ; nous venons de l'île d'Ithaque, et ce n'est point une affaire publique qui nous amène dans vos états, mais une affaire particulière. Je viens pour tâcher d'apprendre des nouvelles de mon père, dit Ulysse, qui a essayé tant de travaux, qui a rempli l'univers du bruit de son nom, et qui, comme de renommée nous l'a appris, combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troie. Le sort de tous les princes qui ont porté les armes contre les Troyens nous est connu ; nous savons comment et en quel endroit une mort cruelle les a emportés : Ulysse est le seul dont le fils de Saturne nous cache la triste destinée ; car personne ne peut nous dire certainement où il est mort ; si il a eu recours à l'effort de ses ennemis, dans une terre étrangère, ou si les flots d'Amphitrite l'ont en-

glorieux diem brasses de nossest | gence  
 peut vous supplier de m'appréhender  
 la gence de sa mort | et vous l'avez  
 vas de nos yeux | rou, si vous l'avez  
 apprise par les relations de quelques  
 voyageurs | Car il n'est que trop cert  
 tain que sa naissance l'avoit destiné  
 à quelque fin malheureuse | Que ni la  
 compassion, ni aucun ménagement,  
 ne vous portent à me flatter | Dites-  
 moi sincèrement tout ce que l'on  
 en a vu, ou appris | Si j'ambie  
 mon père vous a heureusement servi  
 ou de son épée, ou de ses conseils  
 devant les murs de Troie, ou les  
 Grecs ont souffert tout de maux | je  
 vous conjure de me faire part de  
 cette occasion | que vous n'ayez  
 pas perdue la mémoire, et de me dire  
 la vérité | et vous m'avez dit que  
 Nestor lui répondit : « Vous avez  
 faites passer de maux sinistres  
 que nous avons soufferts avec tant  
 de constance, soit en recourant aux  
 mers sous la conduite d'Achille pour  
 fourrager les villes de Myrène, soit

en combattant devant les murs du superbe Ilium. Là j'en ai trouvé leur tombes nos plus grands capitaines : là gît Ajax, ce grand guerrier, semblable à Mars; là gît Achille; là gît Patrocle, égal aux dieux par la sagesse de ses conseils; là gît mon cher fils, le brave et sage Antiloque, qui étoit aussi léger à la course que ferme dans les combats de main. Tous les autres maux que nous avons endurés sont en si grand nombre qu'il n'y a point de mortel qui pût les raconter. Plusieurs années souffroient à peine à faire le détail de tout ce que les Grecs ont eu à souffrir dans cette fatale guerre, et, avant que d'en entendre la fin, l'impatience nous portoit à regagner votre patrie. Neuf années entières se passèrent de nous part à machiner la ruine des Troyens par toutes sortes de ruses de guerre, et encore après ces neuf années, le fils de Saturne ne fut en accord qu'à peine une heure se fit. Dans toute l'armée

il n'y avoit pas un seul homme qui osât s'égalier à Ulysse en prudence; car il les surpassoit tous; et personne n'étoit si fécond en ressources et en stratagèmes que notre père; je vois bien que vous êtes son fils; vous me jetez dans l'admiration; je crois l'entendre lui-même, et il n'est seroit pas possible de trouver un autre jeune homme qui parlât si parfaitement comme lui. Pendant tout le temps qu'a duré le siège, te dit-il, Ulysse et moi n'avons jamais été de différent avis, soit dans les assemblées, soit dans les conseils; mais, animés tous deux d'un même esprit, nous avons toujours dit aux Grecs tout ce qui pouvoit assurer un heureux succès à leurs entreprises. Après que nous eûmes renversé le superbe Ilion, nous montâmes sur nos vaisseaux, prêts à faire voile; mais quel que dieu ennemi divisâ les Grecs; et dès ce moment-là il étoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit un sort funeste, parcequ'ils n'avoient pas

tous été prudents et justes. Voilà pourquoi aussi la plupart ont eu un sort si malheureux; car ils avoient attiré l'indignation de la fille de Jupiter, de la grande Minerve, qui jeta la dissension entre les deux fils d'Atrée. Ces deux princes ayant sans nécessité et contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à l'entrée de la nuit, les Grecs arrivèrent tous chargés de vin. Là Agamemnon et Ménélas commencèrent à leur expliquer le sujet qui les avoit fait assembler. Ménélas étoit d'avis que l'on s'embarquât sans attendre davantage; mais cet avis ne plut pas à Agamemnon; car il vouloit retenir les troupes jusqu'à ce qu'on eût offert des hécatombes pour désarmer la terrible colère de Pallas. Insensé qu'il étoit, il ignoreoit qu'il ne devoit pas se flatter d'apaiser cette déesse, et que les dieux immortels justement irrités ne se laissent pas si facilement fléchir par des sacrifices. Les deux Atrides

en vinrent à des paroles d'aigreur.  
 Les Grecs se lèvent avec un grand  
 bruit et une confusion épouvanta-  
 ble; car ils étoient tous partagés.  
 Nous passâmes la nuit en cet état,  
 tout prêts à nous porter aux plus  
 grandes extrémités les uns contre  
 les autres, car Jupiter avoit donné  
 le signal de notre porte. Dès que le  
 jour eut paru, la moitié des Grecs  
 mettant leurs vaisseaux à la mer, y  
 chargent le butin et y font monter  
 leurs belles captives. L'autre moitié  
 demeure avec Agamemnon. Nous  
 qui étions embarqués, nous faisons  
 route et nos vaisseaux fendoient rap-  
 pidiement les flots que Neptune avoit  
 aplanis devant nous. Etant abordés  
 à Pénédes, nous descendîmes pour  
 faire des sacrifices aux dieux, afin  
 de nous les rendre favorables, et  
 que notre retour fût heureux. Mais  
 Jupiter n'avoit pas résolu de nous  
 en accorder un si prompt. De dieux  
 irrités jeta entre nous une mortelle  
 discorde; nous nous séparâmes en

core, les uns, reprenant le chemin  
 de Troie, s'en retournèrent avec le  
 prudent Ulysse retrouver Agamem-  
 non, pour plaire à ce prince. Mais  
 moi, je continuai ma route avec mes  
 vaisseaux, parceque je prévoyois les  
 maux que dieu nous préparoit. Le  
 fils de Tydée, le grand Diomède,  
 vint avec nous, et porta ses compa-  
 gnons à le suivre. Ménélas nous joi-  
 gnit le soir à l'île de Lesbos, comme  
 nous délibérions sur le chemin que  
 nous devions prendre. Car il y avoit  
 deux avis. Les uns vouloient qu'en  
 côtoyant la petite île de Psyris, nous  
 prissions au-dessus de Chio, que nous  
 laisserions à gauche; et les autres  
 préparoient de prendre au-dessous  
 entre Chio et le mont Minos. Dans  
 cet doute, nous demandâmes à dieu  
 un signe qui nous déterminât, et  
 nous l'accordâ, et nous obligea de  
 tenir le milieu de la mer et de faire  
 route tout droit vers l'Éubée, pour  
 nous dérober plus tôt aux malheurs  
 qui nous menaçoient. Un petit vent

## 81 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

frais commence à souffler, nos vaisseaux volent aisément sur l'Ithaque plane, et le lendemain avant le jour ils arrivent à Gêreste. Nous mettons pied à terre, et nous faisons des sacrifices à Neptune, pour le remercier du grand trajet que nous avions fait. Le quatrième jour après notre départ Diomède et ses compagnons arrivèrent à Argos, et moi je continuai ma route vers Pylos; le même vent frais que dieu nous avait envoyé ne cessa point de souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos, sans avoir pu apprendre la moindre nouvelle des Grecs. Je ne sais pas même encore certainement ni ceux qui se sont sauvés, ni ceux qui ont péri. Mais, pour tout ce que j'ai appris dans mon palais depuis mon retour, je vous en ferai part sans vous en rien cacher. On nous dit que les braves Myrmidons sont arrivés heureusement chez eux, conduits par le célèbre fils du vain-

tant Achille; que le grand Philoteté  
 fils de Pœan, est aussi arrivé chez  
 lui; qu'Idoménée a ramené à Crète  
 tous ceux de ses compagnons que le  
 dieu Mars avoit épargnés à Troie, et  
 qu'il n'en a pas perdu un seul sur la  
 mer. Pour le sort du fils d'Atrée,  
 quelque éloigné que vous soyez, il  
 ne se peut qu'il ne soit parvenu jus-  
 qu'à vous. Vous savez comment ce  
 prince est arrivé dans son palais,  
 comment Egisthe l'a traîtreusement  
 assassiné, et comment ce malheu-  
 reux assassin a reçu le châti-  
 ment que méritoit son crime. Quel grand  
 bien n'est-ce point de laisser en mou-  
 rant un fils plein de courage! Ce fils  
 d'Agamemnon s'est glorieusement  
 vengé de ce traître qui avoit tué son  
 père. Et vous, bon cher fils, imitez  
 cet exemple: vous êtes grand, bien  
 fait, et de bonne mine; que le cor-  
 rage réponde donc à ce dehors; afin  
 que tous les yeux de la postérité de  
 même élogent.

Télémaque répondit à Sage Nestor

tor, l'ornement et la gloire des Grecs, ce jeune prince a fort bien fait de punir l'assassin de son père, et les Grecs relèvent fort justement la gloire de cette action; la postérité ne lui refusera jamais les louanges qu'elle mérite. Je ne demanderois aux dieux pour toute grâce que de pouvoir me venger de même de l'insolence des poursuivants de ma mère, qui commettent tous les jours dans ma maison des excès infinis et qui me déshonorent; mais les dieux n'ont pas résolu de nous accorder à mon père et à moi un si grand bonheur. C'est pourquoi il faut que je dévore cet affront, quelque dur qu'il me paraisse.

Mon cher fils, repartit Néstor, puisque vous me faites ressouvenir de certains bruits sourds que j'ai entendus, j'ai oui dire qu'un grand nombre de jeunes princes amoureux de votre mère se tiennent dans votre palais malgré vous et commencent votre chagrin. Apprenez-moi de quel est

vous vous soumettez à eux sans vous opposer à leurs violences, ou si ce sont les peuples d'Ithaque qui, pour obéir à la voix de quelque dieu, se déclarent contre vous. Qui sait si votre père, venant un jour sans être attendu, ne les punira pas lui seul de leurs injustices, ou même si tous les Grecs ne s'uniront pas pour vous venger. Si Minerve vouloit vous protéger, comme elle a protégé le célèbre Ulysse pendant qu'il a combattu sous les murs de Troie, où nous avons souffert tant de maux; car je n'ai jamais vu les dieux se déclarer si manifestement pour personne. Comme cette déesse s'est déclarée pour votre père, en l'assistant en toute occasion: si elle vouloit donc vous témoigner la même bienveillance, et avoir de vous le même soin, il n'y auroit assurément bientôt aucun de ces poursuivants qui fût en état de penser au mariage.

Le grand prince, repartit Télémaque, je ne pense pas que ce soit vous

venez de dire s'accomplisse jamais ; vous dites là une grande chose ; la pensée seule me jette dans l'étonnement. Je n'ai garde d'oser me flatter d'un si grand bonheur ; car mes espérances seroient vaines , quand même les dieux voudroient me favoriser. »

« Ah ! Télémaque , repartit Minerve , que venez-vous de dire ? quel blasphème venez-vous de proférer ? Quand Dieu le veut , il peut facilement sauver un homme et le ramener des bouts de la terre. Pour moi , j'aurois bien mieux , après avoir essuyé pendant long-temps des travaux infinis , me voir enfin heureusement de retour dans ma patrie , que d'avoir le sort d'Agamemnon , qui , après un trop heureux voyage , s'est vu assassiner dans son palais par la trahison de sa femme et d'Égisthe. Il est vrai que pour ce qui est de la mort , terme fatal ordonné à tous les hommes , les dieux ne sauroient en exempter aucun ; mais leur

seroit le plus cher, quand la Parque  
cruelle l'a conduit à sa dernière  
heure. »

Télémaque, reprenant la parole,  
dit : « Mentor, quittons ces discours,  
quelque affligés que nous soyons, il  
n'est plus question de retour pour  
mon père; les dieux l'ont abandonné  
à sa noire destinée et l'ont livré à la  
mort. Présentement je veux parler  
d'autre chose au fils de Nélée et  
prendre la liberté de lui faire une  
question, car je vois qu'en prudence  
et en justice il surpasse tous les au-  
tres hommes; aussi dit-on qu'il a été  
igné sur trois générations. Et vérita-  
blement, quand je le regarde, je  
crois voir une image des immortels.  
Dites-moi donc, je vous prie, sage  
Nestor, comment a été tué le roi  
Agamemnon? où étoit son frère Mé-  
nélas? quelle sorte de piège lui a ten-  
du le perfide Égisthe? car il a tué un  
homme bien plus vaillant que lui. Mé-  
nélas n'étoit-il point à Argos? étoit-  
il errant dans quelque terre étran-

gère? c'est sans doute son absence qui a inspiré cette audace à cet assassin.»

« Mon fils, lui répond Nestor, je vous dirai la vérité toute pure; les choses se sont passées comme vous l'avez fort bien conjecturé. Si Ménélas, à son retour de Troie, eût trouvé dans son palais Egisthe encore vivant, jamais on n'auroit élevé de tombeau à ce traître; son cadavre, gisant sur la terre loin des murailles, auroit servi de pâture aux chiens et aux oiseaux, et pas une des femmes grecques n'auroit honoré sa mort de ses larmes; car il avoit commis le plus horrible de tous les forfaits.

« Il faut que vous sachiez, mon fils, que, pendant que nous étions devant Troie à livrer tous les jours de nouveaux combats, ce malheureux, qui vivoit dans une lâche oisiveté dans un coin du Péloponèse, conçut une passion criminelle pour la femme d'Agamemnon, pour la reine Clytemnestre, qu'il sollicitoit

### LIVRE III.

tous les jours de répondre à ses desirs. La reine résista long-temps et refusa de consentir à une action si infame; car, outre que son esprit étoit encore sain et entier, elle avoit auprès d'elle un chantre qu'Agamemnon lui avoit laissé en partant pour Troie et qu'il avoit chargé particulièrement du soin de la garder et de veiller à sa conduite. Mais, quand l'heure marquée par les destins fut arrivée où ce malheureux Egisthe devoit triompher de sa chasteté, il commença par éloigner d'auprès d'elle ce chantre, il le mena dans une île déserte et l'abandonna en proie aux oiseaux des cieux, et, retournant à Mycènes, il se vit enfin maître de la reine, qui le suivit volontairement dans son palais. Alors il offrit sur les autels une infinité de victimes et consacra dans les temples les offrandes les plus précieuses, de l'or, de riches étoffes, pour remercier les dieux d'avoir réussi à son entreprise, si difficile et

dont il avoit toujours désespéré.

« Cependant Ménélas et moi, étroitement unis par les nœuds de l'amitié, nous étions partis de Troie sur nos vaisseaux. Quand nous fûmes abordés à Sunium, sacré promontoire d'Athènes, là Apollon tua tout d'un coup par ses douces flèches le pilote Phrontis, fils d'Onétor, qui conduisoit la galère capitainesse de Ménélas, comme il étoit au gouvernail. C'étoit le plus habile de tous les pilotes, le plus expérimenté, et celui qui savoit le mieux gouverner un vaisseau pendant les plus affreuses tempêtes. Quelque pressé que fût Ménélas de continuer sa route, il fut retenu là pour enterrer son compagnon et pour faire sur son tombeau les sacrifices ordinaires. Quand il se fut rembarqué et que sa flotte eut gagné les hauteurs du promontoire de Malée, alors Jupiter, dont les yeux découvrent toute l'étendue de la terre, mit de grands obstacles à son retour. Il déchaîna

contre lui les vents les plus orageux, excita les flots les plus terribles, les amoncela et les éleva comme les plus hautes montagnes, et, séparant ses vaisseaux, il poussa les uns à l'île de Crète du côté qu'habitent les Cydoniens sur les rives du Jordan. Là, vis-à-vis de Gortyne, s'avance dans la mer, toujours couverte d'un brouillard épais, un rocher appelé Lissé, c'est le promontoire occidental de l'île du côté de Pheste. Le vent de midi pousse les flots contre ce rocher, qui, les arrêtant et brisant leur impétuosité, couvre le port et assure la plage. Ce fut contre ce rocher que donnèrent ses vaisseaux, qui furent brisés; les hommes ne se sauvèrent qu'avec beaucoup de peine. Il y avoit encore quatre navires avec celui qui montoit Ménélas, ils avoient été séparés des autres; les vents et les flots après les avoir fort maltraités les portèrent à l'embouchure du fleuve Egyptus. Ce prince amassa quantité d'or et d'argent en parcourant ce

fleuve et en visitant sur ses vaisseaux les nations qui habitent les contrées les plus éloignées.

Pendant ce temps-là Egisthe exécuta ses pémicieux desseins, et assassina Agamemnon ; le peuple se soumit à ce meurtrier, et le tyran régna sept années entières à Mycènes ; mais la huitième année le divin Oreste revint d'Athènes pour le punir ; il tua le meurtrier de son père, le traître Egisthe, et, après l'avoir tué, il donna aux peuples d'Argos le festin des funérailles de son abominable mère et de ce lâche assassin. Et ce jour-là même le vaillant Ménélas arriva à Lacédémone avec des richesses infinies ; car il en amenoit autant qu'il en avoit pu charger sur ses vaisseaux. Vous donc, mon fils, ne vous tenez pas long-temps éloigné de vos états en abandonnant ainsi tous vos biens à ces fiers poursuivants, de peur qu'ils n'achèvent de vous ruiner, en partageant entre eux votre royaume, et que vous n'ayez fait un

voyage inutile et ruineux. Mais, avant que de vous en retourner, je vous conseille et je vous exhorte d'aller voir Ménélas. Il n'y a pas long-temps qu'il est de retour de ces régions éloignées dont tout homme, qui y auroit été poussé par les tempêtes au travers de cette mer immense, n'oseroit jamais espérer de revenir, et d'où les oiseaux mêmes ne viendroient qu'à peine en un an, tant ce trajet est long et pénible. Allez donc, partez avec votre vaisseau et vos compagnons. Que si vous aimez mieux aller par terre, je vous offre un char et des chevaux, et mes enfants auront l'honneur de vous conduire eux-mêmes à Lacédémone dans le palais de Ménélas. Vous prierez ce prince de vous dire sans déguisement ce qu'il sait de votre père : il vous dira la vérité, car étant sage et prudent il abhorre le mensonge. »

Ainsi parla Nestor. Cependant le soleil se coucha dans l'Océan, et les ténèbres se répandirent sur la terre.

## 94 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

Minerve, prenant la parole, dit à ce prince : « Nestor, vous venez de parler avec beaucoup de raison et de sagesse ; présentement donc , que l'on offre en sacrifice les langues des victimes et que l'on mêle le vin dans les urnes , afin qu'après avoir fait nos libations à Neptune et aux autres dieux immortels nous pensions à aller prendre quelque repos , car il en est temps. Déjà le soleil a fait place à la nuit , et il ne convient pas d'être si long-temps à table aux sacrifices des dieux , il est heure de se retirer. »

La fille de Jupiter ayant ainsi parlé , on obéit à sa voix. Les hérauts donnent à laver , et de jeunes hommes remplissent les urnes et présentent du vin dans les coupes à toute l'assemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde se lève et fait ses libations sur les langues.

Quand les libations furent faites et le repas fini , Minerve et Télémaque voulurent s'en retourner dans

leur vaisseau; mais Nestor, les retenant, leur dit avec quelque chagrin : « Que Jupiter et tous les autres dieux ne permettent pas que vous vous en retourniez sur votre vaisseau et que vous refusiez ma maison comme la maison d'un homme nécessaire qui n'auroit chez lui ni lits, ni couvertures, ni robes, pour donner aux étrangers. J'ai chez moi assez de lits, de couvertures, et de robes; et il ne sera jamais dit que le fils d'Ulysse s'en aille coucher sur son bord pendant que je vivrai et que j'aurai chez moi des enfants en état de recevoir les hôtes qui me feront l'honneur de venir dans mon palais. »

« Vous avez raison, sage Nestor, répondit Minerve, il est juste que Télémaque vous obéisse, cela sera plus honnête; il vous suivra donc et profitera de la grâce que vous lui faites. Pour moi je m'en retourne dans le vaisseau, pour rassurer nos compagnons, et pour leur donner les ordres; car dans toute la troupe

il n'y a d'homme âgé que moi seul : tous les autres sont de jeunes gens de même âge que Télémaque, qui ont suivi ce prince par l'attachement qu'ils ont pour lui. Je passerai la nuit dans le vaisseau, et demain, dès la pointe du jour, j'irai chez les magnanimes Caucons, où il m'est dû depuis long-temps une assez grosse somme, et puisque Télémaque a été reçu chez vous, vous lui donnerez un char avec vos meilleurs chevaux, et un des princes vos fils pour le conduire. »

En achevant ces mots la fille de Jupiter disparut sous la forme d'une chouette. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent saisis d'étonnement, et Nestor, rempli d'admiration, prit la main de Télémaque, et lui dit : « Je ne doute pas, mon fils, que vous ne soyez un jour un grand personnage ; puisque si jeune vous avez déjà des dieux pour conducteurs, et quels dieux ! celui que nous venons de voir, c'est Mi-

nerve elle-même, la fille du grand Jupiter, la déesse qui préside aux assemblées. Elle prend de vous le même soin qu'elle a pris du divin Ulysse votre père, qu'elle a toujours honoré entre tous les Grecs. Grande déesse, soyez-nous favorable, accordez-nous une gloire immortelle, à moi, à ma femme et à mes enfants; dès demain j'immolerai sur votre autel une génisse d'un an qui n'a jamais porté le joug, et dont je ferai dorer les cornes pour la rendre plus agréable à vos yeux. »

Ainsi pria Nestor, et la déesse écouta favorablement sa prière. Ensuite ce vénérable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son palais ses fils, ses gendres et son hôte, et quand ils y furent arrivés et qu'ils se furent placés par ordre sur leurs sièges, Nestor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, que celle qui avoit soin de sa dépense venoit de percer; il présenta les coupes aux princes, et com-

mença à faire les libations en adressant ses prières à la déesse Minerve. Après les libations ils allèrent tous se coucher dans leurs appartements. Nestor fit coucher Télémaque dans un beau lit sous un portique superbe, et voulut que le vaillant Pisisstrate, le seul de ses enfants qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur. Pour lui, il alla se coucher dans l'appartement le plus réculé de son magnifique palais, où la reine sa femme lui avoit préparé sa couche.

Le lendemain, dès que l'aurore eut doré l'horizon, Nestor se leva, sortit de son appartement, et alla s'asseoir sur des pierres blanches, polies et plus luisantes que l'essence. Elles étoient aux portes de son palais. Le roi Nélée, égal aux dieux par sa sagesse, avoit accoutumé de s'y asseoir, mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, son fils Nestor, le plus fort rempart des Grecs, s'y assit après lui, tenant en

sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent près de lui, Echephron, Stratius, Persée, Arétus et Thrasy-mède semblable à un dieu. Le héros Pisisstrate vint le dernier avec Télémaque, qu'ils placèrent près de Nestor. Quand ils furent tous autour de lui, ce vénérable vieillard leur dit : « Mes chers enfants, exécutez promptement ce que je desire et que je vais vous ordonner, afin que je puisse, me rendre favorable la déesse Minerve qui n'a pas dédaigné de se manifester à moi, et qui a assisté au sacrifice que j'ai fait à Neptune. Que l'un de vous aille donc à ma maison de campagne pour faire venir une génisse, qu'un pasteur aura soin de conduire ; qu'un autre aille au vaisseau de Télémaque pour avertir tous ses compagnons ; il n'en laissera que deux qui auront soin du vaisseau. Vous, continua-t-il en s'adressant à un autre, allez ordonner au doreur Laërce de venir promptement pour dorer les cornes de la génisse ; et

vous, dit-il aux autres, demeurez ici avec moi, et donnez ordre aux femmes de ma maison de préparer le festin, et d'avoir soin d'apporter les sièges, l'eau et le bois pour le sacrifice. »

Il parla ainsi, et les princes obéirent. La génisse vint de la maison de campagne; les compagnons de Télémaque vinrent du vaisseau; le doreur vint aussi en même temps, portant lui-même les instruments de son art, l'enclume, le marteau et les tenailles dont il se servoit à travailler l'or. La déesse Minerve vint aussi pour assister au sacrifice. Nestor fournit l'or au doreur, qui, le réduisant en feuilles, en revêtit les cornes de la génisse, afin que la déesse prît plaisir à voir la victime si richement ornée. Stratius et le divin Echephron la présentèrent en la tenant par les cornes; Arétus vint du palais portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguière d'or, et de l'autre une corbeille où étoit l'orge

sacré nécessaire pour l'oblation; le vaillant Thrasyède se tint près de la victime la hache à la main tout prêt à la frapper, et son frère Persée tenoit le vaisseau pour recevoir le sang. Aussitôt Nestor lave ses mains, tire du poil du front de la victime, répand sur la tête l'orge sacré, et accompagne cette action de prières qu'il adresse à Minerve. Ces prières ne furent pas plutôt achevées, et la victime consacrée par l'orge, que Thrasyède, levant sa hache, frappe la génisse, lui coupe les nerfs du cou et l'abat à ses pieds. Les filles de Nestor, ses belles-filles et la reine son épouse, la vénérable Eurydice, l'ainée des filles de Clyménus, la voyant tomber, font des prières accompagnées de grands cris. Aussitôt les princes la relèvent, et, pendant qu'ils la tiennent, Pisisstrate tire son poignard et l'égorge. Le sang sort à gros bouillons, et elle demeure sans force et sans vie. En même temps ils la dépouillent et la

mettent en pièces. Ils séparent les cuisses entières selon la coutume, les enveloppent d'une double graisse, et mettent par dessus des morceaux de toutes les autres parties. Nestor lui-même les fait brûler sur le bois de l'autel, et fait des aspersion de vin. Près de lui de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuisses de la victime furent toutes consommées par le feu, et qu'on eut goûté aux entrailles, on coupa les autres pièces par morceaux et on les fit rôtir. Cependant la plus jeune des filles de Nestor, la belle Polycaste met Télémaque au bain, et après qu'il fut baigné et parfumé d'essences, elle lui donne une belle tunique et un manteau magnifique, et ce prince sortit de la chambre du bain semblable aux immortels. Nestor, s'avançant, le fit asseoir près de lui.

Quand les viandes furent rôties, on se mit à table, et de jeunes hommes bien faits présentoient le via

dans des coupes d'or. Le repas fini, Nestor, adressant la parole à ses enfants, leur dit : « Allez, mes enfants, allez promptement atteler un char pour Télémaque; choisissez les meilleurs chevaux, afin qu'ils le mènent plus vite. »

Il dit, et ces princes obéissent. Ils eurent attelé le char dans un instant. La femme qui avoit soin de la dépense y met les provisions les plus exquises, qu'elle choisit comme pour des rois. Télémaque monte le premier, et Pisistrate, le fils de Nestor, se place près de lui, et, prenant les rênes, il pousse ses généreux coursiers, qui, plus légers que les vents, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine, et marchent ainsi tout le jour sans s'arrêter. Dès que le soleil fut couché, et que les chemins commencèrent à être obscurcis par les ténèbres, ces princes arrivèrent à Phérès dans le palais de Dioclès, fils d'Orsiloque, qui devoit sa naissance au fleuve Alphée; ils y pas-

104 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

sèrent la nuit, et Dioclès leur présenta les rafraîchissements qu'on donne à ses hôtes. Le lendemain, dès que l'aurore annonce le jour, ils remontent sur leur char, sortent de la cour au travers de grands portiques et poussent leurs chevaux, qui dans un moment eurent traversé la plaine grasse et fertile. Ils continuent leur chemin avec une extrême diligence, et ils arrivent dans le palais de Ménélas lorsque la nuit commençoit à répandre ses sombres voiles sur la surface de la terre.



# ARGUMENT

## DU LIVRE IV.

Télémaque est reçu à Lacédémone dans le palais de Ménélas avec Pisistrate. Il raconte à ce prince tous les désordres que les amis de sa mère commettent dans Ithaque. Ménélas lui apprend ensuite tout ce qu'il sait du retour des Grecs, et lui fait part de l'oracle de Protée qui lui avoit appris la mort d'Agamemnon et l'arrivée d'Ulysse auprès de la nymphe Calypso. Les poursuivants tiennent un conseil pour délibérer des moyens de se défaire de Télémaque. Minerve console Pénélope affligée du départ de son fils, et lui apparoît en songe sous la figure d'Iphitime, sœur de cette princesse.

# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE IV.

---

**T**ÉLÉMAQUE et le fils du sage Nestor arrivent à Lacédémone, qui est environnée de montagnes, ville d'une vaste étendue; ils entrent dans le palais de Ménélas, et trouvent ce prince qui célébroit avec sa cour et ses amis le festin des noces de son fils et de celles de sa fille, qu'il marioit le même jour. Car il envoyoit sa fille Hermione au fils d'Achille; il la lui

avoit promise dès le temps qu'ils étoient encore devant Troie, et les dieux accomplissoient alors ce mariage qui avoit été arrêté. Il se préparoit donc à envoyer cette belle princesse à Neptolême, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars et de chevaux. Et pour son fils unique, le vaillant Mégapenthès, qu'il avoit eu d'une esclave, car les dieux n'avoient point donné à Hélène d'autres enfans après Hermione, qui avoit toute la beauté de Vénus, il le marioit à une princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Ménélas étoit à table avec ses amis et ses voisins; le palais retentissoit de cris de joie mêlés avec le son des instruments, avec les voix et avec le bruit des danses. Un chante divin chante au milieu d'eux en jouant de la lyre; et au milieu d'un grand cercle deux sauteurs, entonnant des airs, font des sauts merveilleux qui attirent l'admiration de l'assemblée.

Télémaque et les fils de Nestor, montés sur leurs chars, entrent dans la cour du palais. Etéonée, un des principaux officiers de Ménélas, va annoncer leur arrivée au prince, et s'approchant, il lui dit : « Divin Ménélas, deux étrangers viennent d'entrer dans la cour; on les prendroit aisément tous deux pour les fils du grand Jupiter; ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de les recevoir. »

Ménélas, offensé de ce discours lui répondit : « Fils de Boëthous, jusqu'ici vous ne m'aviez pas paru dépourvu de sens, mais aujourd'hui je vous trouve très insensé de me venir faire une telle demande. En vérité, j'ai eu grand besoin moi-même de trouver de l'hospitalité dans tous les pays que j'ai traversés pour revenir dans mes états; veuille le grand Jupiter que je ne sois plus réduit à l'éprouver, et que mes pei-

nes soient finies. Allez donc promptement recevoir ces étrangers, et les amenez à ma table. »

Il dit, et Étéonée part sans réplique, et il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux, qui étoient tout couverts de sueur, les font entrer dans de superbes écuries, et leur prodiguent le froment mêlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remise dont l'éclat éblouit les yeux. Et ensuite ils conduisent les deux princes dans les appartements. Télémaque et Pisisstrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse; l'or y éclatoit partout, et les rendoit aussi resplendissans que le soleil. Quand ils furent rassasiés de voir et d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extrême propreté. Les plus belles esclaves du palais les baignèrent, les parfumèrent d'essences, leur donnèrent les plus beaux habits, et les menèrent à la salle du festin, où elles les

placèrent auprès du roi sur de beaux sièges à marchepied. Une autre esclave porta en même temps dans un bassin d'argent une aiguière d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux princes, et dressa devant eux une belle table, que la maîtresse de l'office couvrit de mets pour régaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le maître-d'hôtel leur servit des bassins de toutes sortes de viandes, et mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Ménélas, leur tendant les mains, leur parla en ces termes : « Soyez les bien-venus, mes hôtes ; mangez et recevez agréablement ce que nous vous offrons. Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes. Sans doute vous n'êtes pas d'une naissance obscure ; vous êtes assurément fils de rois, à qui Jupiter a confié le sceptre ; des hommes du commun n'ont point d'enfants faits comme vous. »

En achevant ces mots il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti, qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage; et sur la fin du repas Télémaque, s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, lui dit tout bas pour n'être pas entendu de ceux qui étoient à table : « Mon cher Pisistrète, prenez-vous garde à l'éclat et à la magnificence de ce vaste palais : l'or, l'airain, l'argent, les métaux les plus rares et l'ivoire y brillent de toutes parts; tel doit être sans doute le palais du dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies ! Je ne sors point d'admiration. »

Ménélas l'entendit, et lui dit : « Mes enfants, il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égalier à Jupiter; le palais qu'il habite et tout ce qu'il possède sont immortels comme lui : certainement il y a des hommes qui sont au-dessus de moi pour les ri-

chesses et pour la magnificence, il y en a aussi qui sont au-dessous. Dans les grands travaux que j'ai essayés et dans les longues courses que j'ai faites j'ai amassé beaucoup de bien que j'ai chargé sur mes vaisseaux, et je ne suis revenu chez moi que la huitième année après mon départ de Troie. J'ai été porté à Cypre, en Phénicie, en Egypte; j'ai été chez les Ethiopiens, les Sidoniens, les Erembes; j'ai parcouru la Libye, où les agneaux ont des cornes en naissant, et où les brebis ont des petits trois fois l'année. Les maîtres et les bergers ne manquent jamais de fromage ni de viande, et ils ont du lait en abondance dans toutes les saisons.

« Pendant que les vents me font errer dans toutes ces régions éloignées, et que, mettant à profit ces courses involontaires, j'amasse de grands biens, un traître assassine mon frère dans son palais, d'une manière inouïe, par la trahison de son abominable femme; de sorte que je

ne possède ces grandes richesses qu'avec douleur. Mais vous devez avoir appris toutes ces choses de vos pères, si vous les avez encore; car tout le monde sait que j'ai soutenu des travaux infinis et que j'ai ruiné une ville très riche et très florissante. Mais plutôt aux dieux que je n'eusse que la troisième partie des biens dont je jouis, et moins encore, et que ceux qui ont péri sous les murs d'Ilion, loin d'Argos, fussent encore en vie; leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt enfermé dans mon palais je trouve une satisfaction infinie à les regretter et à les pleurer, et tantôt je cherche à me consoler; car on se lasse bientôt de soupirs et de larmes. De tous ces grands hommes il n'y en a point dont la perte ne me soit sensible, mais il y en a un sur-tout dont les malheurs me touchent plus que ceux des autres: quand je viens à me souvenir de lui, il m'empêche de goûter les douceurs du sommeil et

me rend la table odieuse ; car jamais homme n'a essuyé tant de peines ni souffert tant de maux que le divin Ulysse ; comme ses maux sont infinis , l'affliction que sa perte me cause sera infinie et ne passera jamais. Nous n'avons de lui aucune nouvelle , et nous ne savons s'il est en vie ou s'il est mort ; il ne faut pas douter que le vieux Laërte , la sage Pénélope , et Télémaque son fils , qu'il laissa encore enfant , ne passent leur vie à le pleurer. »

Ces paroles réveillèrent tous les déplaisirs de Télémaque et le plongèrent dans une vive douleur : le nom de son père fit couler de ses yeux un torrent de larmes , et pour les cacher il mit avec ses deux mains son manteau de pourpre devant son visage. Ménélas s'en aperçut , et il fut quelques moments à délibérer en lui-même s'il attendroit que ce jeune prince commençât à parler de son père , ou s'il l'interrogeroit le premier , et s'il tâcherait d'éclaircir

les soupçons qu'il avoit que c'étoit le fils d'Ulysse.

Pendant qu'il délibéroit, Hélène sort de son magnifique appartement, d'où s'exhaloient des parfums exquis; elle étoit semblable à la belle Diane dont les flèches sont si brillantes. Cette princesse arrive dans la salle, et en même temps Adreste lui donne un beau siège bien travaillé; Alcippe le couvre d'un tapis de laine très fine, rehaussé d'or; et Phylo, la troisième de ses femmes, lui apporte une corbeille d'argent que cette princesse avoit reçue d'Alcandre, femme de Polybe, qui habitoit à Thèbes d'Égypte, une des plus riches villes de l'univers. Polybe avoit fait présent à Ménélas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trépieds, et de dix talents d'or; et sa femme, de son côté, avoit donné à Hélène une quenouille d'or et cette belle corbeille d'argent, dont le bord étoit d'un or très fin et admirablement bien tra-

vailé. Phylo met près de la princesse sa corbeille, qui étoit remplie de pelotons d'une laine filée de la dernière finesse; la quenouille coiffée d'une laine de pourpre violette étoit couchée sur la corbeille. Hélène se place sur le siège qu'Adreste lui avoit présenté et qui avoit un beau marchepied, et, adressant la parole à son mari: « Divin Ménéas, lui dit-elle, savons-nous qui sont ces étrangers qui nous ont fait l'honneur de venir dans notre palais? Me trompé-je, ou si j'ai découvert la vérité? Je ne puis vous cacher ma conjecture; je n'ai jamais vu ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, personne ressembler si parfaitement à un autre; j'en suis dans l'étonnement et dans l'admiration, que ce jeune étranger ressemble au fils du magnanime Ulysse: c'est lui-même; ce grand homme le laissa encore enfant quand vous partîtes avec tous les Grecs et que vous allâtes faire une cruelle guerre aux Troyens pour

moi malheureuse qui ne méritois que vos mépris. »

« J'avois la même pensée, répondit Ménélas, je n'ai jamais vu de ressemblance si parfaite ; voilà le port et la taille d'Ulysse ; voilà ses yeux, sa belle tête. D'ailleurs, quand je suis venu par hasard à parler de tous les travaux qu'Ulysse a essayés pour moi, ce jeune prince n'a pu retenir ses larmes, et il a voulu les cacher en mettant son manteau devant ses yeux. »

Alors Pisistrate, prenant la parole : « Grand Atride, lui dit-il, prince si digne de commander à tant de peuples, vous voyez assurément devant vos yeux le fils d'Ulysse ; mais, comme il est très modeste, le respect l'empêche, la première fois qu'il a l'honneur de vous voir, d'entamer de longs discours devant vous, que nous écoutons avec le même plaisir que si nous entendions la voix d'un dieu. Nestor, qui est mon père, m'a envoyé avec lui pour le conduire

chez vous ; car il souhaitoit passionnément de vous voir pour vous demander vos conseils ou votre secours ; car tous les malheurs qui peuvent arriver à un jeune homme dont le père est absent , et qui n'a personne qui le défende , sont arrivés à Télémaque : son père n'est plus , et parmi ses sujets il n'en trouve pas un qui lui aide à repousser les maux dont il se voit accablé. »

« O dieux , s'écria alors le roi Ménélas , j'ai donc le plaisir de voir dans mon palais le fils d'un homme qui a donné tant de combats pour l'amour de moi. Certainement je me préparois à le préférer à tous les autres Grecs , et à lui donner la première place dans mon affection , si Jupiter , dont les regards découvrent tout ce qui se passe dans ce vaste univers , eût voulu nous accorder un heureux retour dans notre patrie , je voulois lui donner une ville dans le pays d'Argos et lui bâtir un magnifique palais , afin que , quittant le séjour

d'Ithaque, il vint avec toutes ses richesses, son fils et ses peuples, se transporter dans mes états, et habiter une ville que j'aurois évacuée de ses habitants; nous aurions vécu toujours ensemble, et il n'y auroit eu que la mort qui eût pu séparer deux amis qui se seroient aimés si tendrement et dont l'union auroit été si délicieuse. Mais un si grand bonheur a peut-être attiré l'envie de ce dieu, qui n'a refusé qu'à Ulysse seul cet heureux retour. »

Ces paroles les firent tous fondre en larmes; la fille du grand Jupiter; la belle Hélène se mit à pleurer; Télémaque et le grand Atride pleurèrent, et le fils du sage Nestor ne demeura pas seul insensible; son frère Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, lui revint dans l'esprit, et à ce souvenir, le visage baigné de pleurs, il dit à Ménélas: « Fils d'Atrée toutes les fois que mon père et moi, nous entretenant dans son palais, nous

sommes venus à parler de vous, je lui ai toujours ouï dire que vous étiez le plus sage et le plus prudent de tous les hommes, c'est pourquoi j'espère que vous voudrez bien suivre le conseil que j'ose vous donner; je vous avoue que je n'aime point les larmes qu'on verse à la fin du festin. Demain la brillante aurore ramenera le jour. Je n'ai garde de trouver mauvais qu'on pleure ceux qui sont morts et qui ont accompli leur destinée; je sais que le seul honneur qu'on puisse faire aux misérables mortels après leur trépas c'est de se couper les cheveux sur leur tombeau et de l'arroser de ses larmes. J'ai aussi perdu sous les murs de Troie un frère qui n'étoit pas le moins brave des Grecs: vous le savez mieux que moi; car je n'ai jamais eu le plaisir de le voir; mais tout le monde rend ce témoignage à Antiloque, qu'il étoit au-dessus des plus vaillants, soit qu'il fallût poursuivre l'ennemi, ou combattre de pied ferme. \*

Le roi Ménélas, prenant la parole, lui répondit : « Prince, vous venez de dire ce que l'homme le plus prudent, et qui seroit dans un âge bien plus avancé que le vôtre, pourroit dire et faire de plus sensé. A vos discours pleins de sagesse on voit bien de quel père vous êtes sorti ; car on reconnoît toujours facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance et dans celui de leur mariage, comme il a fait à Nestor, qu'il a toujours honoré d'une protection singulière, et à qui il a accordé la grace de passer tranquillement et à son aise sa vieillesse dans ses états, et d'avoir des *filz distingués* par leur sagesse et par leur courage. Cessons donc nos regrets et nos larmes, et remettons-nous à table ; que l'on apporte de l'eau pour laver les mains. Demain, dès que le jour aura paru, nous pourrions, Télémaque et moi, avoir ensem-

ble une conversation aussi longue qu'il le voudra. »

Il parla ainsi, et Asphaltion, un des plus fidèles serviteurs de Ménélas, donna à laver. On se remet à table, et on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Hélène, s'avisa d'une chose qui fut d'un grand secours. Elle méla dans le vin qu'on servoit à table une poudre qui assoupissoit le deuil, calmoit la colère, et faisoit oublier tous les maux. Celui qui en avoit pris dans sa boisson n'auroit pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son père et sa mère seroient morts, qu'on auroit tué en sa présence son frère ou son fils unique, et qu'il l'auroit vu de ses propres yeux : telle étoit la vertu de cette drogue que lui avoit donnée Polydamna, femme de Thonis roi d'Égypte, dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes et mauvaises, et où tous les hommes

sont excellents médecins, et c'est de là qu'est venue la race de Péon.

Après qu'Hélène eut mêlé cette merveilleuse drogue dans le vin, elle prit la parole et dit : « Roi Ménélas, et vous jeunes princes, le Dieu suprême, le grand Jupiter, mêle la vie des hommes de biens et de maux comme il lui plaît, car sa puissance est sans bornes; c'est pourquoi jouissez présentement du plaisir de la table et divertissez-vous à faire des histoires qui puissent vous amuser; je vous donnerai l'exemple, et je vous raconterai une histoire qui ne vous déplaira pas. Il me seroit impossible de vous faire ici le détail de tous les travaux du patient Ulysse, je vous raconterai seulement une entreprise qu'il osa tenter au milieu des Troyens, et dont je suis mieux instruite que personne. Un jour, après s'être déchiré le corps à coups de verges et s'être couvert de vieux haillons comme un vil esclave, il entra dans la ville ennemie ainsi déguisé et dans

un état bien différent de celui où il étoit dans l'armée des Grecs, car il paroissoit un véritable mendiant. Il entra donc ainsi dans la ville des Troyens; personne ne le reconut; je fus la seule qui ne fus point trompée par ce déguisement; je lui fis plusieurs questions pour tirer la vérité de sa bouche, mais lui, avec sa finesse et sa souplesse ordinaire, il évita toujours de me répondre et de m'éclaircir. Mais, après que je l'eus baigné et parfumé d'essences, que je lui eus donné des habits, et que je l'eus rassuré par un serment inviolable que je ne le décelerois aux Troyens qu'après qu'il seroit retourné dans son camp, alors il s'ouvrit à moi et me découvrit de point en point tous les desseins des Grecs. Après cette confiance, il tua de sa main un grand nombre de Troyens et repassa dans l'armée des Grecs, auxquels il porta toutes les instructions qui leur étoient nécessaires pour l'exécution de leur grand des-

sein. En même temps toute la ville retentit des cris et des hurlements des Troyennes, et moi je sentis dans mon cœur une secrète joie; car, entièrement changée, je ne desirois rien tant que de retourner à Lacédémone, et je pleurois amèrement les malheurs où la déesse Vénus m'avoit plongée, en me menant dans cette terre étrangère, et en me faisant abandonner mon palais, ma fille, et mon mari, qui, en esprit, en beauté, et en bonne mine, ne cédoit à aucun homme du monde. »

« Tout ce que vous venez de dire d'Ulysse, reprit Ménélas, est vrai dans toutes ses circonstances. J'ai connu à fond plusieurs grands personnages; j'ai pénétré leur cœur et leur esprit, sources de leurs actions, et j'ai voyagé dans plusieurs contrées; mais jamais je n'ai vu un homme tel qu'Ulysse pour le courage, la patience, la prudence, et la force. Quel grand service ne rendit-il pas aux Grecs dans le cheval de bois, où

les principaux de l'armée s'étoient enfermés avec moi, portant aux Troyens la ruine et la mort. Vous sortîtes de la ville pour voir cette machine énorme, et il faut bien croire que c'étoit quelque dieu qui, se déclarant contre les Grecs et voulant donner aux Troyens une gloire immortelle, vous força à venir. Déiphobus, semblable à un dieu, vous accompagnoit : vous fîtes trois fois le tour de ce cheval ; vous portâtes trois fois les mains sur ces embûches cachées, comme pour les sonder ; vous appelâtes les plus braves capitaines grecs, en les nommant chacun par leur nom et en contrefaisant la voix de leurs femmes ; mais le fils de Tydée, le divin Ulysse et moi, qui étions assis au milieu, nous reconnûmes votre voix, et d'abord, Diomède et moi, nous voulûmes prendre le parti de sortir l'épée à la main, plutôt que d'attendre que nous fussions découverts : Ulysse nous retint et refréna cette impatience trop imprudente :

Tous les autres capitaines qui étoient avec nous demeurèrent dans un profond silence ; le seul Anticlus alloit vous répondre, mais dans le moment Ulysse, lui portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs, car il la lui serra si fort, qu'il l'empêcha de respirer, jusqu'à ce que la favorable Minerve vous eût emmenée d'un autre côté. »

Le sage Télémaque répondit à Ménélas : « Fils d'Atrée, tout ce que vous venez de dire ne fait qu'augmenter mon affliction ; tant de grandes qualités n'ont pas mis mon père à couvert d'une fin malheureuse, et c'est en vain que son courage invincible a résisté à tant de périls. Mais permettez que nous allions nous coucher et que le doux sommeil vienne suspendre pendant quelques moments nos chagrins et nos inquiétudes. »

En même temps la divine Hélène ordonne à ses femmes de leur dresser des lits sous un portique, d'éten-

dre à terre les plus belles peaux, de mettre sur ces peaux les plus belles étoffes de pourpre, de couvrir ces étoffes de beaux tapis, et d'étendre sur ces tapis des plus belles couvertures. Ces femmes obéissent; elles sortent aussitôt de l'appartement avec des flambeaux et vont dresser les lits, et un héraut conduit les deux princes.

Le fils d'Ulysse et le fils de Nestor couchèrent ainsi dans le portique au bout de la cour, et le grand Ménélas alla coucher dans son appartement au fond de son palais, et Hélène, pleine de majesté et de grace, se coucha près de lui.

L'aurore n'eut pas plutôt annoncé le jour, que Ménélas se leva, prit ses habits et son épée, couvrit ses beaux pieds de brodequins magnifiques, et, s'étant rendu dans l'appartement de Télémaque, il s'assit près de ce prince, et lui parla ainsi : « Généreux Télémaque, quelle pressante affaire vous a amené à Lacédémone et vous

a fait exposer aux périls de la mer? Est-ce une affaire publique ou une affaire particulière? Expliquez-moi le sujet de votre voyage. »

« Grand roi, que Jupiter honore d'une protection particulière, lui répond le sage Télémaque, je suis venu dans votre palais pour voir si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumière sur la destinée de mon père. Ma maison périt; tout mon bien se consume; mon palais est plein d'ennemis; les fiers poursuivants de ma mère égorgent continuellement mes troupeaux, et ils me traitent avec la dernière insolence : c'est pourquoi je viens embrasser vos genoux et vous prier de m'apprendre le malheureux sort de mon père, si vous en avez été témoin, ou si vous l'avez appris de quelques voyageurs; car il est bien sûr que sa mère, en le mettant au monde, l'a livré à un cruel destin. Qu'aucun égard pour moi ni aucune compassion ne vous portent à me ménager; dites,

moi sans nul déguisement tout ce que vous avez vu ou su, je vous en conjure; si jamais mon père vous a rendu quelque service, soit en vous donnant ses conseils, soit en s'exposant pour vous aux plus périlleuses aventures sous les remparts de Troie, où vous avez tant souffert avec tous les Grecs, témoignez-moi aujourd'hui que vous n'avez pas oublié ses services, et dites-moi la vérité. »

Ménélas, pénétré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria : « O dieux ! se peut-il que des hommes si lâches prétendent s'emparer de la couche d'un si grand homme ! Comme lorsqu'une biche timide prend ses jeunes faons, encore sans force et à qui elle donne encore à téter, et après les avoir portés dans le repaire d'un fort lion au milieu d'une forêt, elle sort pour aller paître sur les collines et dans les vallons ; pendant ce temps-là le lion revient dans son antre, et, trouvant ses nouveaux hôtes, il les met en piè-

ces : il en sera de même de ces pöursuivants ; Ulysse , revenu , contre leurs espérances , les mettra tous à mort. Grand Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, faites qu'Ulysse tombe tout-à-coup sur ces insolents, tel qu'il étoit lorsqu'au milieu de la belle ville de Lesbos, délé à la lutte par le vaillant roi Philomélidès, il le terrassa, et réjouit par sa victoire tous les Grecs spectateurs de son combat. Ah ! ces lâches périroient bientôt et feroient des noces bien funestes. Mais, prince, sur ce que vous souhaitez de moi, je ne biaiserai point et je ne vous tromperai point. Je vous dirai sincèrement ce que j'ai appris d'un dieu marin qui ne dit jamais que la vérité ; je ne vous celerai rien de tout ce que j'ai entendu de sa bouche.

« A mon retour de Troie, les dieux, bien loin de favoriser l'impatience que j'avois d'arriver dans mes états, me retinrent en Egypte, parceque je ne leur avois pas offert les héca-

tombes que je leur devois ; car les dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandemens et que nous leur rendions nos hommages. Dans la mer d'Égypte, vis-à-vis du Nil, il y a une certaine île qu'on appelle le Phare ; elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau qui a le vent en poupe ; cette île a un bon port d'où les vaisseaux se mettent commodément en mer après y avoir fait de l'eau. Les dieux me retinrent là vingt jours entiers sans m'envoyer aucun des vents qui sont nécessaires pour sortir du port et qui accompagnent heureusement les vaisseaux qui font voile. Mes provisions étoient déjà presque toutes consumées, le courage de mes compagnons abattu, et j'étois perdu sans ressource, si une déesse n'eût eu compassion de moi. Eidothée, fille de Protée, dieu marin, touchée de l'état malheureux où elle me voyoit,

vint à ma rencontre comme j'étois séparé de mes compagnons, qui, dispersés dans l'île, péchoient à la ligne; car la faim les portoit à se servir de tous les aliments que la fortune leur présentoit. Cette déesse, s'approchant de moi, m'adresse la parole, et me dit: Etranger, est-ce folie, négligence ou dessein formé qui vous retiennent dans la triste situation où vous êtes, et prenez-vous plaisir à être malheureux? Pourquoi demeurez-vous si long-temps dans cette île, sans trouver aucune fin à vos travaux? Cependant vos compagnons perdent tout courage.

« Elle parla ainsi, et, frappé d'admiration, je lui répondis: Grande déesse, car il est aisé de voir que je parle à une Divinité, je ne m'arrête point ici volontairement; il faut sans doute que j'aie offensé les immortels qui habitent les cieux: mais, puisque vous êtes si bonne et si généreuse, dites-moi, je vous prie, quel dieu me retient dans cette île dé-

serte et me ferme tous les chemins de la vaste mer; et enseignez-moi les moyens de retourner dans ma patrie. J'espère qu'apaisé par mes sacrifices il voudra bien me laisser partir.

« Etranger, me repartit la déesse, je ne vous déguiserai rien, et je vous dirai tout ce que je sais. Un vieillard marin de la race des immortels, et toujours vrai dans ses réponses, vient tous les jours sur ce rivage; c'est Protée l'Égyptien, qui connoît les profondeurs de toutes les mers, et qui est comme le principal ministre de Neptune, c'est de lui que j'ai reçu le jour; si, vous mettant en embuscade, vous pouvez le surprendre, il vous dira la route que vous devez tenir, et vous enseignera les moyens de retourner dans votre patrie; il vous apprendra même, si vous voulez, tout le bien et tout le mal qui est arrivé chez vous pendant votre absence depuis que vous êtes parti pour ce voyage si long et si périlleux.

« Mais, divine nymphe, je ne puis rien sans votre secours, lui répondis-je, enseignez-moi, je vous prie, quelles sortes d'embûches il faut dresser à ce dieu marin, afin qu'il ne puisse les prévoir pour les éviter. Car il est bien difficile à un mortel de surprendre un dieu.

« La déesse exauça ma prière, et me dit : Je vais vous enseigner la manière dont vous devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que le soleil parvenu au plus haut des cieux enflamme l'air de ses rayons, ce dieu, qui est toujours vrai dans ses réponses, sort des antres profonds de la mer aux souffles du Zéphyre, et, tout couvert d'algue et d'écume, il va se coucher dans des grottes fraîches et charmantes. Quantité de monstres marins, peuples de la déesse Amphitrite, sortent aussi des abymes de la mer, vont se reposer tout autour de lui, et remplissent ces grottes d'une odeur de ma-

rine que l'on ne peut supporter. Demain, dès que l'aurore commencera à paroître, je vous cacherai dans ces grottes; cependant ayez soin de choisir trois des plus braves et des plus déterminés de vos compagnons qui sont sur vos vaisseaux. Je vais vous découvrir toutes les ruses et tous les stratagèmes dont ce dieu se servira contre vous. A son arrivée il commencera par compter et faire passer en revue devant lui tous ses monstres; quand il les aura tous vus et bien comptés, il se couchera au milieu comme un berger au milieu de son troupeau. Lorsque vous le verrez assoupi, rappelez toutes vos forces et tout votre courage, et, vous jetant tous sur lui, serrez-le très étroitement malgré ses efforts, car pour vous échapper il se métamorphosera en mille manières: il prendra la figure de tous les animaux les plus féroces. Il se changera aussi en eau; il deviendra feu; que toutes ces formes affreuses ne

vous épouvantent point, et ne vous obligent point à lâcher prise; au contraire, liez-le et le retenez plus fortement. Mais, dès que, revenu à la première forme où il étoit quand il s'est endormi, il commencera à vous interroger, alors n'usez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier et à lui demander qui est le dieu qui vous poursuit si cruellement.

« En achevant ces mots elle se plongea dans la mer; les flots firent un grand bruit et se blanchirent d'écume. Sur l'heure même je repris le chemin de mes vaisseaux, qui étoient retirés sur le sable; et en marchant mon cœur étoit agité de différents pensers. Quand je fus arrivé à ma flotte, nous préparâmes le souper, et la nuit venue nous nous couchâmes sur le rivage. Le lendemain à la pointe du jour, après avoir fait mes prières aux dieux, je me mis en chemin pour me rendre au même lieu où la déesse m'avoit parlé, et je menai avec moi trois de mes com-

pagnons les plus hardis pour tout entreprendre, et dont j'étois le plus assuré.

« Cependant la nymphe, qui s'étoit plongée dans la mer, en sortit, portant avec elle quatre peaux de veaux marins qui ne venoient que d'être dépouillés : c'étoit la ruse qu'elle avoit imaginée pour tromper son père. En même temps elle creusa dans le sable une espèce de caverne où elle se tint, en nous attendant ; nous arrivons auprès d'elle ; elle nous place et nous met sur chacun une de ces peaux qu'elle avoit apportées. Voilà donc notre embuscade dressée, mais une embuscade insupportable et où nous ne pouvions durer ; car l'odeur empoisonnée de ces veaux marins nous suffoquoit. Eh ! qui est-ce qui pourroit se tenir longtemps dans une peau de monstre marin ? Mais la déesse nous sauva, en s'avisant d'un remède qui nous fut d'un très grand secours. Elle nous mit à chacun dans les narines une

goutte d'ambrosie, qui, répandant une odeur céleste, surmonta bientôt celle des vœux marins. Nous demeurâmes en cet état toute la matinée avec tout le courage imaginable. Cependant les monstres marins sortent de la mer en foule et se couchent le long du rivage. Sur le midi le dieu marin sortit de la mer, et trouva son troupeau en bon état; car il visita tous ses monstres les uns après les autres et les compta. Il nous passa en revue avec eux, sans entrer dans le moindre soupçon que ce fût une embûche. Il se couche au milieu : nous ne le vîmes pas plutôt assoupi, que nous nous jetâmes tous sur lui avec des cris épouvantables, et nous le serrâmes très étroitement entre nos bras. Le vieillard n'oublia pas en cette occasion son art ordinaire; il se changea d'abord en un énorme lion; il prit ensuite la figure d'un dragon horrible; il devint léopard, sanglier; il se changea

en eau; enfin il nous parut comme un grand arbre.

« A tous ces changements nous le serrions encore davantage sans nous épouvanter, jusqu'à ce qu'enfin las de ses ruses, il nous questionna le premier : Fils d'Atrée, me dit-il, quel dieu vous a suggéré ce conseil et vous a donné le moyen de me prendre dans vos pièges? Que desirez-vous de moi?

« Alors, le lâchant et n'usant plus de violence, je lui répondis avec respect : Divinité de la mer, pourquoi me faites-vous ces questions pour éviter de me répondre? vous n'ignorez pas les maux qui me pressent; vous savez que je suis retenu dans cette île, et que je ne puis trouver le moyen d'en sortir; mon cœur se consume de douleur et d'impatience. Dites-moi donc, je vous prie, car rien n'est caché aux dieux, dites-moi qui est le dieu qui me retient ici malgré moi, et qui me ferme les che-

mins de la vaste mer, et enseignez-moi le moyen de m'en retourner dans ma patrie.

« Vous deviez avant toutes choses, me répondit le dieu marin, offrir vos sacrifices à Jupiter et à tous les autres dieux, et ne vous embarquer qu'après vous être acquitté dignement de ce devoir. C'étoit le seul moyen de retourner heureusement dans vos états; le Destin inflexible ne vous permet de revoir vos amis, votre palais et votre chère patrie, que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus, qui descend de Jupiter, et que vous n'ayez offert des hécatombes parfaites aux dieux immortels qui habitent l'Olympe; alors seulement les dieux vous accorderont cet heureux retour que vous desirez avec tant d'ardeur et d'impatience.

« Il dit, et mon cœur fut saisi de douleur et de tristesse, parceque ce dieu m'ordonnoit de rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin est

difficile et dangereux ; mais , faisant effort sur moi-même et surmontant mon chagrin , je lui répondis : Sage vieillard , j'exécuterai vos ordres. Mais , avant que je me sépare de vous , dites-moi , je vous prie , sans me rien déguiser , si tous les Grecs que nous quittâmes , Nestor et moi , à notre départ de Troie , sont arrivés heureusement dans leur patrie , ou s'il y en a quelqu'un qui soit mort sur ses vaisseaux ou entre les mains de ses amis , après avoir terminé une si cruelle guerre.

« Fils d'Atrée , me répond le dieu , pourquoi me faites-vous toutes ces questions ? il n'est pas nécessaire que vous sachiez tout ce qui s'est passé ; votre curiosité vous coûteroit cher , et vous ne pourriez le savoir sans verser bien des larmes. Plusieurs sont morts , plusieurs autres sont échappés. Vous avez perdu deux généraux dans le voyage ; car je ne vous parle point des pertes que vous avez faites dans les combats ; vous y étiez pré-

sent; un autre de vos généraux, encore plein de vie, est retenu dans la vaste mer. Ajax fils d'Oïlée a péri malheureusement avec sa flotte; car son vaisseau ayant été brisé par la tempête, comme il luttoit contre les flots, Neptune le poussa sur les roches Gyréenes et le tira de ce grand péril; il avoit évité la mort malgré la haine de Minerve, s'il n'eût prononcé une parole trop superbe qui le fit périr; il dit que par ses seules forces il s'étoit tiré de ces gouffres malgré les dieux. Neptune, qui entendit cette impiété, prit son redoutable trident, et en frappa la roche sur laquelle ce prince étoit assis. La moitié de la roche demeura ferme sur ses racines, et l'autre moitié, se détachant comme une montagne, tomba dans la mer, et le précipita avec elle dans ses abymes. Voilà la mort malheureuse dont il périt, enseveli dans les ondes. Le roi votre frère échappa de cette tempête avec ses vaisseaux; car Junon lui prêta

son secours ; mais comme il étoit près d'aborder au promontoire de Malée, un tourbillon de vent emporta ses navires et les poussa à l'extrémité du golfe, dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeste, et où Egisthe régnoit alors. Quoiqu'il fût encore éloigné de Lacédémone, il ne laissa pas de se regarder comme heureusement arrivé dans sa patrie. Les dieux calmèrent les vents ; il descendit de son vaisseau, et embrassant la terre de cette chère patrie qu'il revoyoit avec tant de plaisir, il versa des larmes de joie. Il fut d'abord aperçu par une sentinelle que le traître Egisthe avoit placée sur le sommet du promontoire pour observer son arrivée, et il lui avoit promis pour récompense deux talens d'or. Il y avoit un an entier que cette sentinelle étoit aux aguets pour empêcher qu'il ne lui échappât et qu'il n'eût le temps de se mettre sur ses gardes. Le voyant donc arrivé, il va en diligence annoncer cette nouvelle

au roi, qui en même temps se met à dresser ses embuscades. Il choisit dans le peuple vingt garnements des plus déterminés, les met en embuscade, fait préparer un magnifique festin, et, sortant avec un nombreux cortège de chars et de chevaux, il va au-devant d'Agamemnon pour le recevoir et le mener dans son palais, où il devoit exécuter son infame entreprise. Il mène en pompe ce prince, qui ne se doutoit point de sa trahison, le fait mettre à table, et là il le tue comme on tue un taureau à sa crèche. Tous les compagnons de ce prince ont le même sort; mais, quoique surpris, ils ne laissèrent pas de vendre chèrement leur vie, car ils tuèrent tous les assassins dont Egisthe s'étoit servi pour ce crime abominable : il n'en échappa pas un seul.

« Il parla ainsi, et moi pénétré de douleur je me jette sur le sable, que je baigne de mes larmes, et, m'abandonnant au désespoir, je ne veux plus vivre ni jouir de la lumière du

soleil. Mais, après que j'eus bien répandu des pleurs, le dieu marin me dit : Fils d'Atrée, le temps est précieux ; ne le perdez pas ; cessez de pleurer inutilement ; avec toutes vos larmes nous ne trouverons point la fin de vos malheurs ; cherchez plutôt les moyens les plus prompts de retourner dans vos états : vous trouverez encore ce traître plein de vie ; à moins qu'Oreste ne vous ait prévenu, qu'il n'ait déjà vengé son père, et fait tomber ce meurtrier sous ses coups. Mais en ce cas-là vous pourriez toujours assister au repas de ses funérailles.

« Ces paroles ranimèrent mon courage ; je sentis mon cœur reprendre sa vigueur, et j'eus quelques mouvements de joie. Étant donc revenu à moi, je lui dis : Vous m'avez fort bien instruit du sort des deux généraux qui ont péri à leur retour de Troie, mais je vous prie de me nommer le troisième qui est retenu mort ou vif dans une île de la vaste mer ;

quelque triste que soit cette nouvelle, je desire de l'apprendre. En même temps, sans balancer, il me répondit : C'est le fils de Laërte, roi d'Ithaque; je l'ai vu moi-même fondre en larmes dans le palais de Calypso qui le retient malgré lui, et qui le prive de tous les moyens de retourner dans sa patrie, car il n'a ni vaisseaux ni rameurs qui puissent le conduire sur les flots de la vaste mer. Pour vous, roi Ménélas, continua-t-il, ce n'est pas l'ordre du Destin que vous mouriez à Argos; les immortels vous enverront dans les champs Elysiens à l'extrémité de la terre, où le sage Rhadamanthe donne des lois, où les hommes passent une vie douce et tranquille, où l'on ne sent ni les neiges ni les frimas de l'hiver, ni les pluies, mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des Zéphires que l'Océan y envoie continuellement; et ces dieux puissants vous accorderont ce grand privilège, parceque vous avez épousé Hélène,

et que vous êtes gendre du grand Jupiter.

« En finissant ces mots il se plonge dans la mer, et moi je pris le chemin de mes vaisseaux avec mes fidèles compagnons, l'esprit agité de différentes pensées.

« Quand nous fûmes arrivés à notre flotte, on prépara le souper, et la nuit vint couvrir la terre de ses ombres. Nous couchâmes sur le rivage, et le lendemain, dès que la brillante aurore eut ramené le jour, nous tirâmes les vaisseaux en mer, nous dressâmes les mâts, nous déployâmes les voiles, et mes compagnons, se plaçant sur les bancs, firent blanchir la mer sous l'effort de leurs rames. J'arrivai bientôt à l'embouchure du fleuve Egyptus qui tire ses sources de Jupiter. J'arrêtai là mes vaisseaux, j'offris des hécatombes parfaites; et, quand j'eus apaisé la colère des dieux immortels, j'élevai un tombeau à Agamemnon, afin que sa gloire passât d'âge en âge. Après

m'être acquitté de ces devoirs, je remis à la voile. Les dieux m'envoyèrent un vent très favorable, et en peu de temps ils me ramenèrent dans mes états. Voilà tout ce que je puis vous apprendre. Mais, Télémaque, demeurez chez moi encore quelque temps. Dans dix ou douze jours je vous renverrai avec des présents; je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux et un beau char. J'ajouterai à cela une belle coupe d'or, qui vous servira à faire vos libations, et qui vous fera souvenir de moi. »

Le sage Télémaque répondit : « Fils d'Atrée, ne me retenez pas ici plus long-temps. Si je ne consultois que mon inclination, je resterois de tout mon cœur avec vous une année entière, et j'oublierois ma maison et mes parents, tant j'ai de plaisir à vous entendre. Mais les compagnons que j'ai laissés à Pylos s'affligent de mon absence, et vous voulez encore me retenir. Pour ce qui est des présents que vous voulez me faire, je

vous prie de les garder, ou souffrez que je ne reçoive qu'un simple bijou. Je n'emmenerais point vos chevaux à Ithaque, mais je vous les laisserai ici, car ils sont nécessaires à vos plaisirs. Vous réglez dans un grand pays qui consiste en des campagnes spacieuses, où tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des chevaux étoit abondamment, au lieu que, dans Ithaque, il n'y a ni plaines où l'on puisse faire des courses, ni pâturages pour des haras; elle n'est propre qu'à nourrir des chèvres, et avec cela elle m'est plus agréable que les pays où l'on nourrit des chevaux. D'ordinaire les îles, sur-tout celles qui sont dans nos mers, n'abondent pas en pâturages et n'ont pas de grandes plaines, et Ithaque encore moins que les autres. »

Ménélas, l'entendant parler ainsi, se mit à sourire, et, en l'embrassant, il lui dit : « Mon cher fils, par tous vos discours vous faites bien connoître la noblesse du sang dont vous

sortez. Je changerai donc mes présents, car cela m'est facile, et, parmi les choses rares que je garde dans mon palais, je choisirai la plus belle et la plus précieuse. Je vous donnerai une urne admirablement bien travaillée; elle est toute d'argent, et ses bords sont d'un or très fin; c'est un ouvrage de Vulcain même. Un grand héros, le roi des Sidoniens, m'en fit présent lorsqu'à mon retour il me reçut dans son palais. Je veux que vous la receviez de ma main. »

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux princes. Les officiers du roi arrivent pour préparer le dîner; ils amènent des moutons et apportent d'excellent vin, et leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cérès.

Cependant les désordres continuent dans Ithaque; les siers poursuivants se divertissent devant le palais d'Ulysse à jouer au disque et à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec soin, et qui

étoient le théâtre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs et Eurymaque, qui en étoient les plus considérables et comme les chefs, car ils surpassoient tous les autres en courage, étoient assis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, lui dit : « Antinoüs, sait-on quand Télémaque doit être de retour de Pylos, car il a emmené mon vaisseau ; et j'en ai grand besoin pour passer en Elide, où j'ai douze belles cavales et plusieurs mulets, qui ne sont pas encore domptés, et je voudrois en dresser quelqu'un et l'accoutumer au joug. »

Il parla ainsi, et les poursuivants sont fort étonnés de cette nouvelle, car ils ne pensoient pas que Télémaque fût allé à Pylos ; mais ils croyoient qu'il étoit aux champs pour voir ses troupeaux et pour s'entretenir avec celui qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupéithès, Antinoüs, prenant la parole, et l'interrogeant à son tour : « Noëmon, dites-moi la

vérité, quel jour est parti Télémaque? Qui sont les jeunes gens qui l'ont suivi? Les a-t-il choisis dans Ithaque, ou n'a-t-il pris que de ses domestiques et de ses esclaves? car il pourroit bien ne s'être fait accompagner que par ces sortes de gens. Dites-moi aussi sans déguisement s'il a pris votre vaisseau malgré vous, ou si vous le lui avez donné de votre bon gré sur ce qu'il vous l'a demandé lui-même? »

« C'est moi-même qui le lui ai volontairement prêté, répondit le sage Noëmon; quelque autre en ma place auroit-il pu faire autrement, quand un prince comme celui-là, accablé de chagrins, et qui roule de grands desseins dans sa tête, l'auroit demandé? il étoit difficile et dangereux même de le refuser. Les jeunes gens qui l'ont suivi sont la fleur de notre jeunesse, et je remarquai Mentor à leur tête, à moins que ce ne fût quelque dieu; je puis pourtant assurer qu'il ressembloit parfaite-

ment à Mentor. Mais ce qui m'étonne, et que je ne comprends point, c'est qu'hier encore avant le point du jour je vis Mentor de mes yeux, et je l'avois vu embarquer de mes yeux avec Télémaque pour Pylos. »

Après avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son père, et ces deux princes demcurèrent fort étonnés. Les autres poursuivants de Pénélope, quittant leurs jeux, vinrent s'asseoir en foule, et Antinoüs, l'esprit agité de noïces pensées et les yeux étincelants de fureur, éclata en ces termes : « O dieux ! quelle audacieuse entreprise pour Télémaque, que ce voyage ! Nous pensions que ses menaces seroient sans effet. Ce jeune homme est pourtant parti à notre insu, et a mené avec lui notre plus brave jeunesse ; ce mal pourroit aller plus loin, mais il retombera sur sa tête avant qu'il puisse exécuter contre nous ses pernicioeux desseins. Donnez-moi donc promptement le vaisseau le plus léger et vingt bons

rameurs ; j'irai l'attendre à son retour, et je lui dresserai une embuscade entre Ithaque et Samos, afin que le voyage qu'il a entrepris pour apprendre des nouvelles de son père lui soit funeste. »

Il dit, et tous les princes louèrent son dessein et l'exhortèrent à l'exécuter. En même temps ils rentrèrent dans le palais d'Ulysse. Pénélope fut bientôt informée des discours que ces princes avoient tenus et du complot qu'ils avoient formé. Le héraut Médon, qui avoit tout entendu hors de la cour, lui en alla faire un rapport fidèle : car, pendant que ces princes tenoient leur conseil secret dans le palais, ce héraut alla à l'appartement de Pénélope pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. Dès que Pénélope l'aperçut à la porte de sa chambre, « Héraut, lui dit-elle, pourquoi les fiers poursuivants vous envoient-ils ici ? Est-ce pour ordonner à mes femmes de quitter leur travail et d'aller leur préparer un fes-

tin? Ah! pourquoi ont-ils jamais pensé à moi! Pourquoi le ciel a-t-il permis qu'ils aient jamais mis le pied dans ce palais? Au moins si ce repas étoit leur dernier repas et la fin de leur amour et de leur insolence! Lâches, qui vous êtes assemblés ici pour consumer le bien du sage Télémaque, n'avez-vous jamais ouï dire à vos pères, dans votre enfance, quel homme c'étoit qu'Ulysse, et comment il vivoit avec eux, sans jamais faire la moindre injustice à personne, sans dire la moindre parole désobligeante, et, ce qui n'est pas défendu aux rois mêmes les plus justes, sans marquer aucune préférence en aimant l'un et haïssant l'autre; en un mot, sans donner jamais aucun sujet de plainte au moindre de ses sujets? Ah! votre mauvais cœur ne se monte que trop par toutes ces actions indignes. L'ingratitude est le prix dont on paye aujourd'hui les bienfaits.»

« Grande reine, repartit le pru-

dent Médon, plutôt aux dieux que ce fût là le plus grand mal; mais ces princes en machinent un bien plus grand et plus terrible encore; veuille le fils de Saturne confondre leurs projets! Ils se préparent à tuer Télémaque, et ils vont lui dresser des embûches à son retour de Pylos et de Lacédémone, où il est allé pour apprendre le sort du roi son père.»

À ces mots, Pénélope tombe en foiblesse. Tout d'un coup le cœur et les genoux lui manquent; elle est long-temps sans pouvoir proférer une seule parole, et ses yeux sont noyés de pleurs. Enfin, revenue de sa défaillance, elle dit, à mots entrecoupés: «Héraut, pourquoi mon fils est-il parti? quelle nécessité de monter sur des vaisseaux et d'aller courir les mers avec tant de péril? est-ce pour ne laisser pas même la mémoire de son nom parmi les hommes?»

«Je ne sais, répondit Médon, si quelque dieu lui a inspiré ce dessein, ou si de lui-même il a entre-

pris ce voyage pour aller apprendre des nouvelles ou du retour du roi ou de sa triste destinée. »

En achevant ces mots il se retire. Pénélope demeure en proie à sa douleur ; elle n'a plus la force de se tenir sur son siège, elle se jette sur le plancher de sa chambre et remplit l'air de ses cris. Toutes ses femmes l'entourent et accompagnent ses cris de leurs gémissements et de leurs plaintes. Enfin elle rompt le silence, et leur dit : « Mes amies, les dieux m'ont choisie préférablement à toutes les femmes de mon siècle pour m'accabler de douleurs. Premièrement j'ai perdu un mari d'une valeur héroïque, orné de toutes les vertus, et dont la gloire est répandue dans toute la Grèce. Et mon fils unique vient de m'être enlevé par les tempêtes ; il est péri malheureusement. Je n'ai point été avertie de son départ. Malheureuses que vous êtes, n'étoit-il pas de votre devoir de m'éveiller, puisque vous étiez parfaite-

ment instruites du temps où il s'embarquoit? Si vous m'aviez découvert son dessein, ou je l'aurois retenu près de moi, quelque envie qu'il eût eu de partir, ou bien il m'auroit vne mourir à ses yeux avant son départ. Mais qu'on aille appeler le vieillard Dolius, ce serviteur fidèle que mon père me donna quand je vins à Ithaque, et qui a soin de mes jardins. Il ira en diligence annoncer à Laërte tout ce qui se passe, afin que, si sa prudence lui suggère quelque bon conseil, il vienne nous en faire part, et porter ses plaintes au peuple qui va laisser périr son petit-fils, le fils du divin Ulysse.»

Alors la nourrice Euryclée, prenant la parole, dit : « Ma princesse, vous pouvez me faire mourir ou me retenir dans une étroite prison, je ne vous cacherai point ce que j'ai fait. J'ai su le dessein de ce cher prince, je lui ai même donné tout ce qu'il vouloit; c'est moi qui lui ai fourni toutes les provisions pour son voyage.

ge; mais il a exigé de moi un grand serment, que je ne vous apprendrois son départ que le douzième jour, à moins qu'en étant informée d'ailleurs vous ne m'en demandassiez des nouvelles; car il craignoit que votre douleur ne vous portât à de trop grands excès contre vous-même. Mais, si vous voulez bien suivre mon conseil, vous vous purifierez; vous prendrez vos habits les plus magnifiques; vous monterez au haut de votre appartement, suivie de vos femmes; et là vous adresserez vos prières à la déesse Minerve, qui est assez puissante pour tirer le prince votre fils des bras mêmes de la mort. Ne fatiguez pas inutilement Laërte, qui est dans une si grande vieillesse et si abattu. Je ne saurois croire que la race d'Arcésius soit l'objet de la haine des dieux immortels; assurément il en restera quelque rejeton qui régnera dans ce palais et qui jouira de ces campagnes fertiles qui dépendent d'Ithaque. »

Ces paroles calmèrent la douleur de Pénélope et firent cesser ses larmes. Elle se purifie, prend ses habits les plus magnifiques, et, suivie de ses femmes, elle monte au plus haut de son palais, et, présentant à Minerve dans une corbeille l'orge sacré, elle lui adresse cette prière : « Invincible fille du dieu qui est armé de sa redoutable égide, écoutez mes vœux. Si jamais le sage Ulysse a fait brûler sur vos autels dans son palais la graisse de l'élite de ses troupeaux, souvenez-vous aujourd'hui de ses sacrifices ; sauvez mon fils et délivrez-moi de ces fiers poursuivants qui commettent chez moi tant d'insolences. » Elle accompagna cette prière de cris et de larmes, et la déesse l'exauça.

Cependant les poursuivants, qui avoient entendu le bruit que la reine et ses femmes avoient fait, alloient et venoient dans le palais, et il y eut quelqu'un des plus imprudens qui dit tout haut : « Assurément la reine prépare aujourd'hui le festin

de ses noces , et elle ne sait pas qu'une mort prochaine menace son fils. » Insensés qu'ils étoient ! les dieux préparoient à leurs complots détestables un succès bien différent de celui qu'ils attendoient.

Antinoüs , entendant ce discours imprudent , prit la parole , et dit : « Malheureux princes , cessez ces propos téméraires , de peur que quelqu'un n'aille les rapporter dans ce palais ; gardons le silence , et exécutons notre projet. »

En même temps il choisit vingt bons rameurs. Ils vont tous sur le rivage , tirent un vaisseau en mer , dressent le mât , disposent les rames et déploient les voiles. Leurs esclaves , pleins de courage , portent leurs armes. Quand tout fut prêt , ils montent tous dans le vaisseau , préparent leur souper , et attendent que l'étoile du soir vienne leur donner le signal du départ.

Cependant la sage Pénélope s'étoit couchée sans prendre aucune nourriture , toujours occupée de son

cher fils, et pleine d'inquietude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tomberoit dans les pièges que lui dressoient ces insolents. Une lionne, qui se voit environnée d'une multitude de chasseurs qui l'ont surprise après lui avoir ôté ses lionceaux, n'est pas plus émue ni plus agitée : elle ne pouvoit trouver aucun repos. Enfin le sommeil vint calmer son agitation et fermer ses paupières. Minerve, pour la consoler, forma un fantôme qui ressembloit parfaitement à la princesse Iphitimé, sœur de Pénélope et fille du magnanime Icarius, qu'Eumélus, roi de Phérès, avoit épousée. Cette déesse l'envoya au palais d'Ulysse pour tâcher d'apaiser l'affliction de cette princesse et de faire cesser ses plaintes et ses déplaisirs. Cette image entre donc dans la chambre où elle étoit couchée, quoique les portes fussent fermées ; elle se place sur sa tête, et lui dit : « Pénélope, vous dormez accablée de deuil et de tris-

tesse. Mais non, les dieux immortels ne veulent point que vous pleuriez et que vous vous livriez en proie à la douleur. Votre fils va revenir; il n'a pas encore offensé les dieux pour attirer leur vengeance. »

La chaste Pénélope, profondément endormie dans le palais des songes, lui répondit : « Ma sœur, pourquoi venez-vous ici? vous n'y êtes jamais venue, car vous habitez un pays fort éloigné. Vous me commandez de la part des dieux d'essuyer mes pleurs et de calmer les douleurs qui me dévorent. Mais le puis-je? Après avoir perdu un mari d'une valeur sans égale, orné de toutes les vertus et l'admiration de toute la Grèce; pour comble de malheur j'apprends que mon fils unique vient de s'embarquer. C'est un enfant qui n'est point fait aux travaux et qui n'a nulle expérience pour parler dans les assemblées; je suis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le suis pour mon mari, et je tremble

qu'il ne lui arrive quelque chose de funeste, soit dans les pays où il va s'engager, soit sur la mer; car il a bien des ennemis qui lui dressent des embûches et qui épient son retour pour exécuter leur pernicieux dessein. »

« L'image d'Iphthimé lui répond : « Prenez courage, ma sœur, et dissipez toutes vos alarmes; votre fils a avec lui un guide que les autres hommes voudroient bien avoir, car sa puissance est infinie; c'est Minerve elle-même. Cette déesse, touchée de votre affliction, m'a envoyée vous déclarer que vous venez d'entendre. »

« Ah! je vois bien que vous n'êtes pas Iphthimé; repartit la sage Pénélope; si vous êtes donc quelque déesse, et que vous ayez entendu la voix de Minerve, apprenez-moi, je vous en conjure, le sort de mon mari. Jouit-il encore de la lumière du soleil? ou la mort l'a-t-elle précipité dans le séjour des ombres? »

« Je ne vous apprendrai point le sort de votre mari, lui répondit Iphithimé, et je ne vous dirai point s'il est vivant ou s'il a fini sa destinée; c'est une très mauvaise chose de parler en vain. »

En achevant ces paroles, le fantôme passa au travers de la porte fermée, et disparut. Pénélope se réveilla en même temps, et elle sentit quelque sorte de joie de ce qu'un songe si clair lui étoit apparu.

Cependant les fiers poursuivants, qui s'étoient embarqués, voguoient sur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à exécuter le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Télémaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque et Samos, une petite île, qu'on nomme Astéris; elle est toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés. Ce fut là que les princes grecs se placèrent pour dresser des embûches à Télémaque.

# ARGUMENT

## DU LIVRE V.

Jupiter, après avoir tenu un second conseil avec tous les dieux, envoie Mercure à la nymphe Calypso, pour lui ordonner de renvoyer Ulysse. La nymphe obéit, et Ulysse s'embarque; mais le dix-huitième jour Neptune brise son vaisseau. Iao, pour sauver ce prince d'un si grand danger, lui donne son voile, et lui recommande de le jeter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulysse, après avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'île des Phéaciens.

# L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

---

## LIVRE V.

---

**L'**AURORE, quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour : déjà les dieux étoient assemblés pour le conseil ; et Jupiter qui ébranle la terre par ses tonnerres, et dont la force est infinie, étoit à leur tête plein de majesté et de gloire. La déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le palais de

Calypso. — « Grand Jupiter, et vous, dieux immortels, leur dit-elle, qui est le roi portant sceptre qui voudra être doux et clément, et ne marcher que dans les voies de la justice? ou plutôt qui est celui qui ne s'abandonnera pas à toutes sortes d'injustices et de violences, en prenant sa volonté seule pour la règle de toutes ses actions, quand on voit que, parmi les sujets du divin Ulysse, il n'y en a pas un qui se souvienne de lui, quoiqu'il ait toujours eu pour eux les bontés d'un père? Il est resté dans une île accablé d'ennuis et de peines, retenu malgré lui dans le palais de Calypso, sans aucun moyen de retourner dans sa patrie; car il n'a ni vaisseau ni rameurs qui puissent le conduire sur la vaste mer. Et son fils unique, qui est allé à Pylos et à Lacédémone pour apprendre de ses nouvelles, va tomber dans les pièges des poursuivants, qui l'attendent pour lui ôter la vie. »

« Ma fille, lui répond le maître du

tonnerre, quels discours venez-vous de nous tenir? N'avez-vous pas pris les mesures nécessaires pour faire qu'Ulysse, de retour dans ses états, puisse se venger de ses ennemis? et pour Télémaque, conduisez-le vous-même comme vous l'entendez. N'êtes-vous pas toute puissante? Faites qu'il arrive sans nul accident dans sa patrie, et que les poursuivants soient obligés de s'en retourner sans avoir exécuté leur pernicieux complot. »

Ce dieu parla ainsi, et, appelant son fils Mercure, il lui dit: « Mercure, car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, êtes toujours chargé de mes ordres, allez donner à Calypso un bon conseil; persuadez-lui de laisser partir Ulysse, afin qu'il retourne dans ses états, et que sans être conduit ni par les dieux ni par aucun homme, mais abandonné seul sur un radeau, après des peines infinies, il arrive enfin le vingtième jour dans la fertile Schérie, terre des Phéaciens, dont le bonheur appro-

che de celui des immortels mêmes. Ces peuples fortunés l'honoreront comme un dieu, le remèneront dans ses états, et lui donneront de l'airain, de l'or, des étoffes magnifiques; en un mot, ils lui feront tant de présents, qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident il avoit apporté chez lui tout le butin qu'il avoit eu pour sa part à Troie, et qu'il avoit embarqué sur ses vaisseaux. C'est ainsi que le Destin veut qu'il retourne dans sa chère patrie, et qu'il revoie ses amis et son palais.

Il dit, et Mercure obéit à cet ordre: il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnières immortelles et toutes d'or, avec lesquelles, plus vite que les vents, il traverse les mers et toute l'étendue de la terre; il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil, et les en retire quand il lui plaît; et la tenant à la main il prend son vol, traverse la Piérie, et, fondant du haut des airs, il vole sur les flots, semblable

à un oiseau marin qui, chassant aux poissons, vole légèrement sur la surface des ondes, qu'il bat de ses ailes; tel Mercure vole sur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette île, qui est fort éloignée, il quitte la mer, et prenant la terre, il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle nymphe habitoit. Il la trouva dans cette grotte: à l'entrée, il y avoit de grands brasiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cèdre et d'autres bois odoriférans qui parfumoient toute l'île. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or; et en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peupliers et de cyprès, où mille oiseaux de mer avoient leur retraite, et elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre différens côtés, et formoient

quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs ; les immortels mêmes n'auroient pu voir un si beau lieu sans l'admirer et sans sentir dans leur cœur une secrète joie : aussi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dès que la déesse Calypso l'eut aperçue , elle le reconnut ; car un dieu n'est jamais inconnu à un autre dieu , quoiqu'ils habitent des régions très éloignées. Ulysse n'étoit pas avec la déesse ; il étoit assis sur le rivage de la mer , où il alloit ordinairement exhaler sa douleur et soupirer ses déplaisirs ; le visage baigné de larmes , dévorant son cœur , accablé de tristesse , et la vue toujours attachée sur la vaste mer , qui s'opposoit à son retour.

Calypso se lève , va au-devant de Mercure , le fait asseoir sur un siège admirable , qui brilloit comme le soleil , et lui adresse ces paroles : « Divin interprète des dieux , Mercure ;

qui m'êtes si cher et si respectable, pourquoi venez-vous dans cette île? Elle n'avoit jamais été honorée de votre présence; dites tout ce que vous desirez, je suis prête à vous obéir, si ce que vous demandez est possible et qu'il dépende de moi. Mais, avant que de me dire le sujet de votre voyage, venez que je vous présente les rafraichissemens qu'exige l'hospitalité.»

En même temps elle met devant lui une table; elle la couvre d'ambrosie et remplit les coupes de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, et, le repas fini, il dit à Calypso: « Déesse, vous me demandez ce que je viens vous annoncer; je vous le déclarerai donc sans aucun déguisement, puisque vous me l'ordonnez vous-même. Jupiter m'a commandé de venir ici, quelque répugnance que j'y eusse; car qui est-ce qui viendrait de son bon gré traverser une si grande étendue de mers, où l'on ne trouve pas sur sa

route une seule ville qui fasse des sacrifices aux dieux et qui leur offre des hécatombes? Mais il n'est pas permis à aucun dieu d'enfreindre ou de négliger les ordres de Jupiter. Il dit que vous avez auprès de vous le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu neuf années entières sous les remparts de la ville de Priam, et qui, après l'avoir saccagée la dixième année, se sont embarqués pour retourner chez eux. Mais à leur départ ils ont offensé Minerve; cette déesse dans sa fureur a excité contre eux une violente tempête et a soulevé les flots. Ses vaisseaux ont été brisés, tous ses compagnons engloutis dans les ondes; et lui, après avoir lutté long-temps contre la mort, a été poussé par les vents sur ce rivage. C'est lui que Jupiter vous ordonne de renvoyer sans aucun délai; car le Destin ne veut pas qu'il meure loin de ses états; la Parque file son retour et veut qu'il revoie ses amis, son palais et sa chère patrie.

Ces paroles remplirent de douleur et de dépit l'ame de la déesse ; elle en frémit , et éclata en ces termes : « Que vous êtes injustes , vous autres dieux qui habitez l'Olympe ! L'envie la plus maligne a placé son trône dans votre cœur. Vous ne pouvez souffrir que les déesses choisissent des mortels pour maris. La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion , que l'envie s'alluma dans ces dieux toujours heureux , et elle ne cessa qu'après que la chaste Diane avec ses flèches mortelles eut privé cette déesse de son cher amant dans l'île d'Ortygie. Dès que la blonde Cérés eut accordé ses bonnes grâces au sage Jason , voilà d'abord l'œil envieux de Jupiter ouvert sur ce mystère , et ce malheureux prince en butté à ses traits. Moi de même , je ne puis , sans exciter votre envie , m'attacher un homme que je sauvai du naufrage , comme il flottoit sur une planche du débris de son vais-

seau, après que d'un coup de foudre Jupiter l'eut brisé au milieu de la vaste mer, et que tous ses compagnons étant périés, les vents et les flots l'eurent poussé sur cette côte. Je le tirai de ce danger, je le recueillis; je l'ai tenu depuis ce temps-là chez moi, et je lui ai fait tous les bons traitements dont j'ai pu m'aviser; je voulois même le rendre immortel et lui communiquer une vie exempte de vieillesse. Mais il n'est permis à aucun autre dieu d'enfreindre ou de négliger les lois suprêmes de ce fils de Saturne. Que ce cher prince périsse donc puisque ce dieu le veut si fort, et qu'il ordonne qu'on l'expose encore aux mêmes périls dont je l'ai tiré. Pour moi je ne le renverrai point, car je n'ai ni vaisseau ni rameurs à lui donner pour le conduire. Tout ce que je puis faire, c'est, s'il veut me quitter, de lui donner les avis et les conseils dont il a besoin pour arriver heureusement dans sa patrie.

Le messager des dieux, l'entendant parler de la sorte, lui dit : « Déesse, renvoyez ce prince ; et prévenez la colère de Jupiter, de peur qu'elle ne vous soit funeste. »

En achevant ces mots il la quitte, et prend son vol vers l'Olympe. En même temps la belle nymphe, pour exécuter les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer et va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage ; où il passoit les jours à pleurer et à se consumer, les regards toujours attachés sur la mer, et soupirant toujours après son congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette déesse ; et la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré lui. La déesse s'approchant lui adressa ces paroles.

« Malheureux prince, ne vous affligez plus sur ce rivage, et ne vous consommez plus en regrets ; je suis prête à vous renvoyer aujourd'hui même ; abuvez tout à-l'heure des arbres de cette forêt ; assemblez un

radeau et couvrez-le de planches, afin qu'il vous porte sur les flots. Je vous donnerai, les provisions qui vous sont nécessaires, et de bons habits pour vous garantir des injures de l'air, et je vous enverrai un vent favorable qui vous conduira heureusement dans votre patrie, si les dieux qui habitent l'Olympe, et qui sont plus puissants que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées, veulent vous accorder un heureux retour. »

Elle dit, et Ulysse, frémissant à cette proposition, lui répondit, tout consterné : « Déesse, apparemment vous avez d'autres vues que celles de me renvoyer, puisque vous m'ordonnez de traverser sur un radeau une mer si difficile, si dangereuse, et que les meilleurs et les plus forts navires, accompagnés du vent le plus favorable, ne passent qu'avec beaucoup de danger. Je vous déclare donc que je ne partirai point malgré vous, et à moins que vous ne

« Je fassiez le plus grand des serments  
que vous ne formez aucun mauvais  
conseil contre ma vie. »

« Elle parla ainsi, et la déesse se mit  
à pleurer; et, le prenant par la main,  
elle lui dit: « Il faut avouer que vous  
êtes un homme bien fin et d'un es-  
prit très profond et plein de solidité  
et de prudence. Le discours que vous  
me faites de me tenir en est une grande  
preuve. Je vous jure donc, et je  
prends à témoins la terre, le ciel et  
les eaux du Styx, et c'est le plus  
grand et le plus terrible serment que  
les dieux puissent faire. Je vous jure  
que je ne forme aucun mauvais des-  
sein contre votre vie, et que je vous  
donnerai les mêmes conseils et les mé-  
mes avis que je prendrais moi-même  
si j'étais dans le même état où vous  
vous trouvez. Car mon esprit suit les  
lois de la justice, et mon cœur n'est  
pas un cœur de fer, mais un cœur  
sensible et plein de compassion. »

« En finissant ces mots elle se mit  
à marcher et Ulysse la suivit. Ils ar-

rivèrent ensemble dans la grotte. Ulysse se plaça sur le siège que Mercure venoit de quitter. La déesse servit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir, et s'étant assise vis-à-vis de lui, ses nymphes mirent devant elle une autre table, et lui servirent l'ambrosie et le nectar, nourriture ordinaire des immortels.

Quand le repas fut fini, Calypso, prenant la parole, dit à ce prince : « Fils de Laërte, vous voilà donc prêt à partir pour retourner dans votre chère patrie; vous voulez me quitter, malgré votre dureté je vous souhaite toute sorte de bonheurs; mais si vous saviez tous les maux que vous avez à souffrir dans ce retour, vous choisiriez assurément de demeurer ici avec moi, et vous préféreriez l'immortalité à tant de travaux et de peines, quelque impatience que vous ayez de revoir votre femme, dont l'image vous occupe nuit et jour. J'ose me flatter que je

ne lui suis inférieure ni en beauté, ni en bonne mine, ni en esprit; les mortelles pourroient-elles disputer quelque avantage aux déesses?»

Le sage Ulysse lui répond : « Véné-  
rable déesse, que ce que je vais pren-  
dre la liberté de vous dire n'allume  
point contre moi votre courroux.  
Je sais parfaitement combien la sage  
Pénélope vous est inférieure en  
beauté et en majesté; car elle n'est  
qu'une simple mortelle, au lieu que  
ni la mort ni la vieillesse n'ont point  
d'empire sur vous. Cependant je ne  
demande qu'à me revoir dans ma pa-  
trie; jour et nuit je ne soupire qu'a-  
près cet heureux retour. Que si quel-  
que dieu veut me persécuter au mi-  
lieu des flots, je prendrai le parti  
de souffrir et d'armer mon cœur de  
patience. J'ai soutenu tant de tra-  
vaux et essuyé tant de peines et à la  
guerre et sur la mer, que j'y suis ac-  
coutumé; ces derniers maux ne fe-  
ront qu'augmenter le nombre de  
ceux que j'ai déjà soufferts. »

Il parla ainsi. Le soleil se coucha dans l'onde et les ténèbres se répandirent sur la terre. Calypso et Ulysse se retirèrent dans le fond de la grotte, et oublièrent leurs chagrins et leurs inquiétudes entre les bras du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore eut doré l'horizon, Ulysse se leva, prit sa tunique et son manteau, et la déesse mit une robe d'une blancheur qui éblouissoit les yeux, et d'une finesse et d'une beauté que rien n'égalait; c'étoit l'ouvrage des Graces; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or, et couvrit sa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée, elle ne pensa plus qu'à fournir à Ulysse ce qui étoit nécessaire pour son départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchants, dont le manche étoit de bois d'olivier, et une scie toute neuve; et se mettant à marcher devant lui, elle le mena à l'extrémité de l'île où les arbres étoient les plus grands: il y avoit

des aunes, des peupliers et des sapins, qui sont le bois le plus sec et par conséquent le plus léger et le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands et les meilleurs, elle le quitta et s'en retourna dans sa grotte. Ulysse se met à couper ces arbres et à les tailler, et il avançoit considérablement son ouvrage, parcequ'il étoit soutenu dans son travail par l'espérance d'un prompt départ qui le combloit de joie. Il abattit vingt arbres en tout, les tailla, les polit et les dressa. Cependant la déesse lui apporta des tarières dont il se servit pour les percer et les assembler. Il les arrêta avec des clous et des liens, et fit un radeau aussi long et aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les règles de son art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des soliveaux qu'il mit debout d'espace en espace, et le finit en le couvrant d'ais fort épais et bien joints ;

il y dressa un mât traversé d'une antenne; et pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtés de bons câbles de saule, afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matière comme une espèce de lest. Calypso lui apporta des toiles pour faire des voiles, qu'il tailla parfaitement; il les attacha aux vergues, et mit les cordages qui servent à les plier et à les étendre, après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain, qui étoit le cinquième, la déesse le renvoya de son île après l'avoir baigné et lui avoir donné des habits magnifiques et très parfumés. Elle mit sur le radeau une outre de vin et une autre d'eau qui étoit beaucoup plus grande: elle y mit aussi dans des peaux le pain et toutes les autres provisions dont il avoit besoin, et lui envoya un vent favorable.

Ulysse , plein de joie , déploie ses voiles , et , prenant le gouvernail , se met à conduire sa nacelle sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil ; regardant toujours attentivement les Pléiades et le Bouvier qui se couche si tard , et la grande Ourse , qu'on appelle aussi le Chariot , qui tourne toujours sur son pôle , observant sans cesse l'Orion , et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. La déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation.

Il vogua ainsi dix-sept jours entiers. Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Phéaciens par où son chemin étoit le plus court. Cette île lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obscurcie par les brouillards et les nuages.

Neptune , qui revenoit de chez les Ethiopiens , l'aperçut de loin de dessus les montagnes des Solymes

comme il voguait heureusement. En même temps il est enflammé de colère, et, branlant la tête, il dit en son cœur : « Qu'est-ce que je vois ! les dieux ont donc changé de résolution en faveur d'Ulysse pendant que j'ai été chez les Éthiopiens ! le voilà déjà près de l'île des Phéaciens où le destin veut qu'il trouve la fin de tous les maux qui le menacent. Mais je trouverai bien le moyen de l'en éloigner et de l'exposer à des misères encore plus grandes. »

En finissant ces mots il assemble les nuages, bouleverse la mer avec son trident, excite toutes les tempêtes, couvre la terre et la mer d'épaisses ténèbres ; une nuit obscure tombe du ciel et cache le jour. Le vent de midi, le vent d'orient, le violent Zéphire, et le Borée, ce tyran des mers, se déchainent et élèvent des montagnes de flots. Alors Ulysse sent ses forces et son courage l'abandonner, et dans son désespoir

il s'écrie : « Ah ! malheureux que je suis , quels malheurs m'attendent encore ! Que je crains que la déesse Calypso ne m'ait dit la vérité , quand elle m'a averti que j'avois encore bien des maux à essayer avant que de pouvoir arriver dans ma chère patrie ; voilà sa prédiction qui s'accomplit. De quels nuages noirs Jupiter a couvert le ciel ! Quel mugissement affreux des flots ! Tous les vents ont rompu leurs barrières ; on ne voit qu'orages affreux de tous côtés , je ne dois plus attendre que la mort. Heureux et mille fois heureux les Grecs qui , pour la querelle des Atrides , sont morts sous les murs de la superbe ville de Priam ! Eh ! pourquoi les dieux ne me laissèrent-ils pas périr aussi le jour que les Troyens dans une sortie firent pleuvoir sur moi une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille ? on m'auroit fait des funérailles honorables , et ma gloire auroit été cé-

lébrée par tous les Grecs ; au lieu que présentement je pérís d'une mort triste et malheureuse. »

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot épouvantable venant fondre sur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité ; ce mouvement impétueux jette Ulysse bien loin, en lui faisant abandonner le gouvernail ; un furieux coup de vent brise le mât par le milieu ; la voile et l'antenne sont emportées, et ce prince est long-temps enseveli dans les ondes sans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit ; car il étoit appesanti par les habits que lui avoit donnés la déesse. Enfin après beaucoup de peines il surmonte le flot et reparoît ; en même temps il rend par la bouche une grande quantité d'eau ; il en coule des ruisseaux de sa tête et de ses cheveux. Dans cet état, quoique abattu et sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement et n'oublie pas son radeau, mais, faisant effort et

s'élevant au-dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu et évite ainsi la mort qui l'environne : la nacelle est le jouet des flots qui la poussent çà et là. Comme on voit en automne l'Aquilon balloter des épiues dans les campagnes, quoiqu'elles soient fort épaisses et entrelacées, de même les vents ballottoient la nacelle de tous côtés. Tantôt le vent du midi la laisse emporter à l'Aquilon, et tantôt le vent d'orient la cède au Zéphire.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'étoit autrefois qu'une mortelle, et qui alors étoit déjà adorée comme déesse de la mer, sous le nom de Leucothée, voyant Ulysse accablé de maux, et porté de tous côtés par la tempête, fut touchée de compassion, et, sortant tout d'un coup du sein de l'onde avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, et s'arrêtant vis-à-vis d'Ulysse, elle lui dit : « Malheureux prince, pour quoi le redoutable Neptune est-il

entré dans une si funeste colère contre vous ? Il vous poursuit avec tant d'animosité et il vous expose à tant de misères ; mais quelque envie qu'il ait de vous faire périr, il n'en viendra pourtant pas à bout. Faites donc ce que je vais vous dire ; vous me paroissez homme prudent et avisé. Quittez vos habits, abandonnez votre nacelle aux vents, et, vous jetant à la mer, gagnez à la nage l'île des Phéaciens, où le Destin veut que vous trouviez votre salut. Prenez seulement ce voile immortel que je vous donne, étendez-le devant vous et ne craignez rien ; non seulement vous ne périrez point, mais il ne vous arrivera pas le moindre mal. Et dès que vous aurez gagné le rivage, ôtez ce voile, jetez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez ; et en le jetant souvenez-vous de détourner la tête. »

En finissant ces mots elle lui présente ce voile, et se replonge dans la mer. Ulysse repasse dans son esprit

ce qu'il vient d'entendre, et, pénétré de douleur, il dit en lui-même : « Ah, malheureux ! que je crains que ce dieu, quel qu'il soit, ne machine encore ma perte, puisqu'il me presse d'abandonner mon radeau. Mais je n'ai garde de lui obéir ; car la terre, où il dit que je dois me sauver, je la vois encore fort éloignée. Voici ce que je m'en vais faire, et c'est assurément le meilleur parti. Pendant que mon radeau sera entier, et que les liens maintiendront l'assemblage des planches et des solives qui le composent, je ne l'abandonnerai point, et j'y attendrai tout ce qui pourra m'arriver. Mais sitôt que la violence des flots l'aura désuni et mis en pièces, je me jetterai à la nage ; je ne saurois rien imaginer de meilleur. »

Pendant que le divin Ulysse s'entretenoit de ces pensées, Neptune excita une vague épouvantable aussi haute qu'une montagne, et la poussa contre lui. Comme un tourbillon dis-

prise un monceau de pailles sèches les disperse çà et là, cette vague dissipe de même toutes les pièces du radeau. Ulysse se saisit d'une solive, monte dessus et la mène comme un cheval de selle. Alors il dépouille les habits que Calypso lui avoit donnés, attache devant lui le voile de Lectothée, se jette à la mer et se met à nager. Neptune le vit, et branlant la tête, il dit en son cœur : « Après avoir tant souffert, va encore ; en cet état sur les ondes, jusqu'à ce que tu abordes chez ces heureux mortels que Jupiter traite comme ses enfants. Quand tu y seras arrivé, je ne crois pas que tu aies sujet de rire des maux que tu auras soufferts. »

En même temps il pousse ses foudroyeux coursiers et arrive à Aigues où il avoit un magnifique palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puissante Minerve, pensa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents et leur commanda de s'apaiser ; elle ne laissa en l'

berté que le seul Borée avec lequel elle brisa les flots, jusqu'à ce qu'Ulysse fût arrivé chez les Phéaciens et qu'il se fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours et deux nuits ce prince fut ballotté sur les flots, toujours entre les bras de la mort; mais, quand la belle Aurore eut amené le troisième jour, le vent s'apaisa, la tempête fit place au calme, et Ulysse, élevé sur la cime d'une vague, vit de ses yeux la terre assez près de lui. Telle qu'est la joie que des enfants sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un père qu'ils aiment tendrement, et qui, consumé par une longue maladie dont un dieu ennemi l'avoit affligé, étoit prêt à rendre le dernier soupir; telle fut la joie d'Ulysse quand il découvrit la terre et les forêts: il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage; mais, quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient se briser contre des ro-

chers dont le rivage étoit bordé mugissoient horriblement et les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux, ni abri commode; le rivage étoit avare et tout hérissé de rochers et semé d'écueils. A cette vue Ulysse sent son courage et ses forces l'abandonner, et, dans cette extrémité, il dit en son cœur : « Hélas ! après que Jupiter a permis que je visse la terre que je n'espérois plus de voir ; après que j'ai passé avec tant de travail et de peines ce long trajet de mer, je ne trouve aucune issue pour sortir de ces abymes ; je ne vois de tous côtés que des pointes d'écueils que les flots heurtent impétueusement avec des meuglements épouvantables. Plus près du rivage je ne découvre qu'une chaîne de rochers escarpés et une mer profonde, où l'on ne trouve point de fond pour se tenir sur ses pieds et reprendre haleine. Si j'avance, je crains que le flot m'enveloppant ne me jette contre

une de ces roches pointues, et que mes efforts ne me soient funestes; si je suis assez heureux pour me tirer de ces écueils et pour approcher du rivage, j'ai à craindre qu'un coup de vent ne m'enlève et ne me rejette au milieu des flots, ou même que le puissant dieu qui me persécute n'envoie contre moi quelque un des monstres marins qui sont en si grand nombre dans le sein d'Amphitrite; car je connois toute la colère dont Neptune est animé contre moi. »

Dans le moment que toutes ces pensées lui passent dans l'esprit, le flot le pousse avec impétuosité contre le rivage bordé de rochers. Il se seroit brisé infailliblement si Minerve ne l'eût secouru; en lui inspirant d'avancer les deux mains, de se prendre au rocher et de s'y tenir ferme jusqu'à ce que le flot fût passé; par ce moyen il se déroba à sa fureur, mais le même flot, repoussé par le rivage, le heurta à son retour, et l'emporta bien loin dans la mer.

Comme lorsqu'un polype s'est cøté à une roche on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même; ainsi Ulysse embrasse si fortement le rocher qu'il saisi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher sans qu'il laisse une partie de la chair de ses mains. Cette vague en l'emportant couvre tout entier. Ce malheureux prince alloit périr, contre l'ordre même des Destinées, si Minerve à lui eût donné en cette terrible occasion une présence d'esprit admirable. Dès qu'il fut revenu au-dessus de l'eau au milieu des vagues qui pousoient contre le rivage, il se mit à nager sans approcher trop de terre et sans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toujours cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très commode, car il n'y avoit point d'écueils et il étoit à couve

des vents : il reconnut le courant, et, dans son cœur, adressant la parole au dieu de ce fleuve, il dit : « Grand dieu, qui que vous soyez, vous voyez un étranger qui a grand besoin de votre secours et qui fuit la colère de Neptune. Tous les hommes qui, dans le pitoyable état où je me trouve, s'adressent aux dieux immortels sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable et digne de compassion. C'est pourquoi, après avoir souffert des peines infinies, je viens avec confiance dans votre courant embrasser vos genoux ; ayez pitié de ma misère, je me rends votre suppliant. »

Il dit, et le dieu aussitôt arrête son cours, retient ses ondes, fait devant ce prince une sorte de sérénité et de calme, et le sauve en le recevant au milieu de son embouchure dans un lieu qui étoit à sec. Ulysse n'y est pas plutôt que les genoux et les bras lui manquent, car son cœur étoit presque suffoqué par l'eau de la mer ; il

avoit tout le corps enflé, l'eau lui sortoit par la bouche et par les narines, et il demeura sans voix, sans respiration, et sans pouls, tous les membres étant également accablés de fatigue et de lassitude. Quand fut revenu de cette défaillance, détache le voile que Lencothée lui avoit donné et le jette dans l'embouchure du fleuve; les flots l'emportent bien loin derrière lui, et Ino retira promptement.

Ulysse sort ensuite du fleuve, et se couchant sur du jonc qui le boit, il baise la terre, et, plein d'inquiétude, il dit en lui-même : « Qu'vais-je devenir? et que doit-il encore m'arriver? Si je couche ici près du fleuve, le froid de la nuit et la rosée du matin achèveront de m'ôter la vie dans la foiblesse où je suis; et si il se lève le matin des rivières un vent très froid. Que si je gagne la colline et qu'entrant dans le fort du bois je jette sur des broussailles, qu'au moins même je pourrois dissiper le froid

la lassitude, et m'endormir, je crains de servir de pâture aux bêtes carnassières de la forêt. »

Après avoir bien balancé dans son esprit, ce dernier parti lui parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui étoit assez près du fleuve dans un lieu un peu élevé, il se mit entre deux arbres qui sembloient sortir de la même racine, dont l'un étoit un olivier sauvage, et l'autre un olivier franc. Leurs rameaux étoient si entrelacés et si serrés, que ni les souffles des vents, ni les rayons du soleil, ni la pluie, ne les avoient jamais pénétrés, et qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulysse s'y retira, et se fit un lit de feuilles, car la terre en étoit si couverte, qu'il y en auroit eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hiver quand le froid auroit été le plus rude. Ulysse, voyant cette richesse, sentit une joie extrême; il se coucha au milieu, et, ramassant les feuilles des environs, il s'en fit une bonne cou-

202 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

verture pour se garantir des injur  
de l'air. Comme un homme, qui h  
bite dans une campagne écartée  
qui n'a autour de lui aucun voisi  
couvre la nuit un tison sous la cend  
pour se conserver quelque semen  
de feu, de peur que, s'il venoit à  
manquer, il ne pût en avoir d'a  
leurs, ainsi Ulysse se couvrit to  
entier de feuilles, et Minerve fit co  
ler sur ses paupières un doux soi  
meil pour le délasser de toutes s  
fatigues.

1870

# ARGUMENT

## DU LIVRE VI.

Minerve va dans l'île des Phéaciens ,  
apparoît en songe à Nausicaa , fille du  
roi Alcinoüs , et lui ordonne d'aller laver  
ses robes dans le fleuve , parceque le jour  
de ses noces approche. Nausicaa obéit.  
Après qu'elle eut lavé ses robes , elle se  
divertit avec ses femmes. A ce bruit ,  
Ulysse se réveille et adresse ses prières  
à la princesse , qui lui donne de la nour-  
riture et des habits , et le mène dans le  
palais de son père.

---

# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VI.

---

**P**ENDANT que le divin Ulysse, accablé de sommeil et de lassitude après tant de travaux, repose tranquillement, la déesse Minerve va à l'île des Phéaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hypérie, près des Cyclopes, hommes violents qui les maltraitoient et les pilloient, en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces

violences, les retira de ces lieux, et ils étoient exposés à tant de maux et les mena dans l'île de Schérie loin des demeures des gens d'esprit où il bâtit une ville qu'il environna de murailles ; éleva des temples aux dieux, bâtit des maisons et fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs, vaincu par la Parque, fut passé dans le séjour ténébreux, Alcinoüs son fils, instruit dans la justice par les dieux mêmes régna en sa place, et ce fut dans le palais de ce roi que Minerve se rendit pour ménager le retour d'Ulysse. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nausicaa, parfaitement semblable aux déesses et par les qualités de l'esprit et par celles du corps. Dans la même chambre aux deux côtés de la porte couchaient deux de ses femmes, faite comme les Graces ; la porte étoit bien fermée sur elles.

La déesse se glisse comme un ven

léger sur le lit de Nausicaa, se place sur sa tête, et prenant la figure de la fille de Dymes, une des compagnes de la princesse, qui étoit de même âge, et qu'elle aimoit tendrement, elle lui adressa ces paroles : « Nausicaa, pourquoi êtes-vous si paresseuse et si négligente? Vous laissez là vos belles robes sans en prendre aucun soin; cependant le jour de votre mariage approche où il faudra que vous preniez la plus belle, et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nocces. Voilà ce qui donne aux princesses comme vous une grande réputation dans le monde, et ce qui fait la joie de leurs parents. Allons donc laver ces belles robes dès que l'Aurore aura amené le jour. Je vous accompagnerai et je vous aiderai à préparer tout ce qui est nécessaire pour cette grande fête; car assurément vous ne serez pas long-temps sans être mariée. Vous êtes recher-

chée par les principaux des Phéaciens qui sont de même nation que vous. Allez donc promptement trouver le roi votre père ; priez-le de vous donner des mulets et un char où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes ; et où vous monterez vous-même ; il est plus honnête que vous y alliez ainsi que d'y aller à pied, car les lavoirs sont trop loin de la ville.»

Après avoir ainsi parlé, la déesse se retire dans le haut Olympe, où est le séjour immortel des dieux, séjour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais ; qui ne sent jamais ni pluies, ni frimas, ni neiges ; où une sérénité sans nuages règne toujours ; qu'une brillante clarté environne, et où les dieux ont sans aucune interruption des plaisirs aussi immortels qu'eux-mêmes. C'est dans cet heureux séjour que la sage Minerve se retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nausicaa. Cette

princesse admire en secret le songe qu'elle a eu, et elle sort de sa chambre pour aller en faire part à son père et à sa mère. Elle traverse le palais et trouve le roi et la reine dans leur appartement. La reine étoit assise près de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre, et le roi sortoit pour aller trouver les princes de sa cour, et se rendre avec eux à un conseil que les Phéaciens devoient tenir et où ils l'avoient appelé. Nausicaa s'approche du roi, et lui dit : « Ne voulez-vous pas bien, mon père, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars, afin que je porte au fleuve les robes et les habits qui ont besoin d'être lavés. Il est de la dignité d'un prince comme vous, et de la bienséance, de paroître tous les jours aux assemblées et aux conseils avec des habits propres. Vous avez cinq fils, deux qui sont déjà mariés, et trois qui sont encore dans la fleur de la première jeunesse. Ils aiment

tous à avoir tous les jours des habits  
luisants de propreté pour paroître  
aux danses et aux divertissemens  
et vous savez que ce soin-là me re  
garde. »

Elle parla ainsi. La pudeur ne lui  
permit pas de dire un seul mot de  
ses noces. Le prince, qui pénétoit le  
sentiments de son cœur, lui répon  
dit : « Je ne vous refuserai, ma chère  
fille, ni ce char, ni autre chose que  
vous puissiez me demander ; allez  
mes gens vous prépareront un cha  
bien couvert. »

En même temps il donna l'ordre  
qui fut aussitôt exécuté. On tire le  
char de la remise et on y attelle le  
mulets. Nausicaa fait apporter de son  
appartement une grande quantité de  
robes et d'habits précieux, et on le  
met dans le char. La reine sa mère  
a soin d'y faire mettre dans une belle  
corbeille tout ce qui est nécessaire  
pour le dîner avec une outre d'ex  
cellent vin ; et elle donne une fiole  
d'or remplie d'essences, afin que l

princesse et ses femmes eussent de quoi se parfumer après le bain. Tout étant prêt, Nausicaa monte sur le char avec ses femmes, prend les rênes et pousse les mulets, qui remplissent l'air de leurs hennissements.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve où étoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cristal, les nymphes dételèrent les mulets et les lâchèrent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, et, tirant les habits du char, elles les portèrent à brasées dans l'eau, et se mirent à les laver et à les nettoyer avec une sorte d'émulation, et se défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces nymphes les étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles se baignèrent et se parfumèrent, et en attendant que le soleil eût séché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles

quittent toutes leu  
mencent à jouer te  
la paume; Nausica  
à chanter. Telle c  
parcourir les somn  
gnes du vaste Taig  
bre Erymanthe, et s  
ser le sanglier ou l  
ses nymphes, filles d  
bitent toujours les  
joie remplit le cœur  
quoique sa fille soit  
de nymphes, toute  
parfaite et d'une t  
les surpasse toutes e  
jesté et en belle tail  
connoît aisément p  
telle Nausicaa paro  
toutes ses femmes.

Quand elle fut et  
tourner au palais d  
qu'elle se préparoit  
les mulets, après  
robes, alors Minerv  
qu'Ulysse se réveill  
princesse, afin qu'el

ville des Phéaciens. Nausicaa, prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua et la balle alla tomber dans le fleuve; en même temps elles jettent toutes de grands cris; Ulysse s'éveilla à ce bruit, et, se mettant en son séant, il dit en lui-même: « En quel pays suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels et injustes, ou des hommes touchés des dieux, et qui respectent l'hospitalité? Des voix de jeunes filles viennent de frapper mes oreilles; sont-ce des nymphes des montagnes, des fleuves, ou des étangs? ou seroient-ce des hommes que j'aurois entendus? Il faut que je le voie et que je m'éclaircisse. »

En même temps il se glisse dans le plus épais du buisson, et, rompant des branches pour couvrir sa nudité sous les feuilles, il sort de son fort comme un lion, qui se confiant en sa force, après avoir souffert les vents et la pluie, court les montagnes; le

## 214 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

feu sort de ses yeux, et il cherche se jeter sur un troupeau de bœufs de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le presse est si forte qu'il ne balance point à s'enfermer même dans la bergerie pour se rassasier. Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes nymphes quoique nu; il est forcé par la nécessité.

Dès qu'il se montre défiguré comme il est par l'écume de la mer leur paroît si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller cacher, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, derrière des rochers dont le rivage est bordé. La seule fille d'Éole nous attend sans s'étonner, car la déesse Minerve bannit de son âme la frayeur, et lui inspira la fermeté et le courage. Elle demeure debout sans s'ébranler, et Ulysse délibère en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette belle nymphe, s'il se contenteroit de lui adresser parole de loin, et de la prier d'employer les termes les plus touchants de

donner des habits, et de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque temps, il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses prières sans l'approcher, de peur que, s'il alloit embrasser ses genoux, la nymphe, prenant cela pour un manque de respect, n'en fût offensée. Choisisant donc les paroles les plus insinuantés et les plus capables de la fléchir, il dit : « Grande princesse, vous voyez à vos genoux un suppliant ; vous êtes une déesse, ou une mortelle. Si vous êtes une des déesses qui habitent l'Olympe, je ne doute pas que vous ne soyez Diane, fille du grand Jupiter ; vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes ; et, si vous êtes une des mortelles qui habitent sur la terre, heureux votre père et votre mère, heureux vos frères ! Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours une jeune personne si admirable faire l'ornement des fêtes ! Mais mille fois plus heureux encore celui

qui, après vous avoir comblée de présents, préféré à tous ses rivaux aura l'avantage de vous mener dans son palais. Car je n'ai jamais vu un objet si surprenant; j'en suis frappé d'étonnement et d'admiration. Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Délos près de l'autel d'Apollon, et qui s'étoit élevée tout d'un coup du fond de terre. Car, dans un malheureux voyage, qui a été pour moi une source de douleurs, je passai autrefois dans cette île suivi d'une nombreuse armée que je commandois. En voyant cette belle tige je fus d'abord interdit et étonné, car jamais la terre n'enfanta un arbre si admirable. L'étonnement et l'admiration que me causa votre vue ne sont pas moi-même grands. La crainte seule m'a empêché de vous approcher pour embrasser vos genoux; vous voyez un homme accablé de douleur et de tristesse. Hier j'échappai des dangers de mer, après avoir été vingt jours

tiers le jouet des flots et des tempêtes, en revenant de l'île d'Ogygie; un dieu m'a jeté sur ce rivage, peut-être pour me livrer à de nouveaux malheurs, car je n'ose pas me flatter que les dieux soient las de me persécuter; ils me donneront encore des marques de leur haine. Mais, grande princesse, ayez pitié de moi. Après tant de travaux vous êtes la première dont j'implore l'assistance; je n'ai rencontré personne avant vous dans ces lieux. Enseignez-moi le chemin de la ville, et donnez-moi quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il vous reste quelque enveloppe de vos paquets. Ainsi les dieux vous accordent tout ce que vous pouvez désirer; qu'ils vous donnent un mari digne de vous et une maison florissante, et qu'ils y répandent une union que rien ne puisse jamais troubler! Car le plus grand présent que les dieux puissent faire à un mari et à une femme, c'est l'union. C'est elle qui fait le désespoir de leurs ennemis, la

joie de ceux qui les aiment, et q  
est pour eux un trésor de gloire  
de réputation. »

La belle Nausicaa lui répondit  
« Etranger, toutes vos manières et  
sagesse que vous faites paroître dai  
vos discours font assez voir que voi  
n'êtes pas d'une naissance obscur  
Jupiter distribue les biens aux bon  
et aux méchants, comme il plaît à :  
providence. Il vous a donné les mat  
en partage, c'est à vous de les sup  
porter. Présentement donc que voi  
êtes venu dans notre île, vous n  
manquerez ni d'habits ni d'aucun s  
cours qu'un étranger, qui vient c  
si loin, doit attendre de ceux ch  
qui il aborde. Je vous enseigner  
notre ville et le nom des peuples q  
l'habitent. Vous êtes dans l'île d  
Phéaciens, et je suis la fille du gran  
Alcinoüs qui règne sur ces peuples

Elle dit, et, adressant la parole  
ses femmes, elle leur crie : « Arrête  
où fuyez-vous pour avoir vu un se  
homme? pensez-vous que ce soit que

que ennemi? Ne savez-vous pas que tout homme qui oseroit aborder à l'île des Phéaciens pour y porter la guerre ne seroit pas long-temps en vie, car nous sommes aimés des dieux, et nous habitons au bout de la mer, séparés de tout commerce. Celui que vous voyez est un homme persécuté par une cruelle destinée, et que la tempête a jeté sur ces bords. Il faut en avoir soin, car tous les étrangers et tous les pauvres viennent de Jupiter; le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, et ils en ont de la reconnoissance; donnez-lui donc à manger, et baignez-le dans le fleuve à l'abri des vents. »

A ces mots ses femmes s'arrêtent et obéissent; elles mènent Ulysse dans un lieu couvert, comme la princesse l'avoit ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique et les autres habits dont il avoit besoin, lui donnent la fiole d'or où il restoit encore assez d'essence, et le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulysse, prenant la parole, leur dit : « Belles nymphes, éloignez-vous un peu, je vous prie, afin que je nettoie moi-même toute l'écume et l'ordure de la marine dont je suis couvert et que je me parfume avec cette essence ; il y a long-temps qu'un pareil rafraichissement n'a approché de mon corps. Mais je n'oserois me baigner en votre présence, la pudeur et le respect me défendent de paroître devant vous dans un état si indécent. » En même temps les nymphes s'éloignent et vont rendre compte à Nausicaa de ce qui les obligeoit de se retirer.

Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps, essuie sa tête et ses cheveux, et se parfume ; il met ensuite les habits magnifiques que la princesse lui avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande et plus majestueuse, donne de nouvelles grâces à

ses beaux cheveux qui, semblables à la fleur d'hyacinthe et tombant par gros anneaux, ombrageoient ses épaules. Comme un habile ouvrier, à qui Vulcain et Minerve ont montré tous les secrets de son art, mêle l'or à un ouvrage d'argent pour faire un chef-d'œuvre, ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulysse la beauté, la noblesse, et la majesté. Ce héros, se retirant un peu, va s'asseoir un moment sur le rivage de la mer; il étoit tout brillant de beauté et de graces. La princesse ne peut se lasser de l'admirer, et, s'adressant à ses femmes, elle leur dit : « Assurément ce n'est point contre l'ordre de tous les dieux que cet étranger est abordé dans cette île, dont le bonheur égale la félicité qui règne dans le ciel. D'abord il m'avoit paru un homme vil et méprisable, et présentement je vois qu'il ressemble aux immortels qui habitent le haut Olympe. Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui !

qu'il voulût s'établir dans cette île, et qu'il s'y trouvât heureux! mais donnez-lui vite à manger, afin qu'il rétablisse ses forces.»

Elles obéissent aussitôt, et elles servent une table à Ulysse, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps, et qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour : elle attelle son char, met dedans les paquets, et y monte. Ensuite, s'adressant à Ulysse, elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : « Levez-vous, étranger, lui dit-elle, partons, afin que je vous mène dans le palais de mon père, où je m'assure que les principaux des Phéaciens vous viendront rendre leurs respects. Voici la conduite que vous devez tenir, car vous êtes un homme sage. Pendant que nous serons encore loin de la ville et que nous traverserons les campagnes, vous n'avez qu'à suivre doucement

mon char avec mes femmes, je vous montrerai le chemin. La ville n'est pas fort éloignée; elle est ceinte d'une haute muraille, et à chacun de ses deux bouts elle a un bon port, dont l'entrée est étroite et difficile, ce qui en fait la sûreté. L'un et l'autre sont si commodes, que tous les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents; entre les deux ports il y a un beau temple de Neptune, et autour du temple une grande place qui leur est commune, toute bâtie de belles pierres, et où l'on prépare l'armement des vaisseaux, les cordages, les mâts, les voiles, les rames. Car les Phéaciens ne manient ni le carquois ni la flèche; ils ne connoissent que les cordages, les mâts, les vaisseaux qui font tout leur plaisir, et sur lesquels ils courent les mers les plus éloignées. Quand nous approcherons des murailles, alors il faut nous séparer, car je crains la langue des Phéaciens, il y en a beaucoup d'insolents et de médisants parmi ce

peuple; je craindrois qu'on ne glo-  
sât sur ma conduite, si l'on me  
voyoit avec vous; car quelqu'un qui  
me rencontreroit ne manqueroit pas  
de dire: Qui est cet étranger si beau  
et si bien fait qui suit Nausicaa? où  
l'a-t-elle trouvé? Est-ce un mari  
qu'elle amène? est-ce quelque voya-  
geur qui, venant d'un pays éloigné,  
car nous n'avons point de voisins,  
et étant abordé dans notre île, se  
soit égaré, et qu'elle ait recueilli? ou  
plutôt est-ce quelqu'un des dieux  
qui, à sa prière, soit descendu du  
ciel et qu'elle prétende retenir tou-  
jours? Elle a très bien fait d'aller  
d'elle-même donner la main à un  
étranger; car il est aisé de voir qu'elle  
méprise sa nation et qu'elle rebute  
les Phéaciens dont les principaux la  
recherchent en mariage. Voilà ce  
que l'on ne manqueroit pas de dire,  
et ce seroit une tache à ma réputa-  
tion; car moi-même je ne pardon-  
nerois pas à une autre fille qui en usc-  
roit ainsi, et qui, sans la permission

de son père et de sa mère, paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée à la face des autels. C'est pourquoi, généreux étranger, pensez bien à ce que je vais vous dire, afin que vous puissiez obtenir promptement de mon père tout ce qui est nécessaire pour votre départ. Nous allons trouver sur notre chemin un bois de peupliers, qui est consacré à Minerve; il est arrosé d'une fontaine et environné d'une belle prairie. C'est là que mon père a un grand parc et de beaux jardins, qui ne sont éloignés de la ville que de la portée de la voix. Vous vous arrêterez là, et vous y attendrez autant de temps qu'il nous en faut pour arriver au palais. Quand vous jugerez que nous pourrons y être arrivées, vous nous suivrez, et, en entrant dans la ville, vous demanderez le palais d'Alcinous; il est assez connu, et il n'y a pas un enfant qui ne vous l'enseigne, car dans toute la ville il n'y a point de palais comme celui du hé-

ros Alcinoüs. Quand vous aurez passé la cour et que vous aurez gagné l'escalier, traversez les appartements sans vous arrêter jusqu'à ce que vous soyez arrivé auprès de la reine ma mère. Vous la trouverez auprès de son foyer, qui, à la clarté de ses bra-siers et appuyée contre une colonne, filera des laines de pourpre d'une beauté merveilleuse ; ses femmes seront auprès d'elle attentives à leur ouvrage. Mon père est dans la même chambre ; vous le trouverez assis à table comme un dieu. Ne vous arrêtez point à lui, mais allez embrasser les genoux de ma mère, afin que vous obteniez promptement les secours nécessaires pour vous en retourner. Car si elle vous reçoit favorablement vous pourrez espérer de revoir vos amis et votre patrie. »

En finissant ces mots elle pousse ses mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve ; mais elle ménage sa marche de manière que ses femmes et Ulysse qui étoient à pied pussent

suivre sans se fatiguer. Comme le soleil alloit se coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit consacré à Minerve. Ulysse s'y arrêta et adressa cette prière à la fille du grand Jupiter : « Invincible fille du dieu qui porte l'égide, vous avez refusé de m'écouter lorsque je vous ai invoquée dans les dangers auxquels le courroux de Neptune m'a exposé. Mais écoutez-moi aujourd'hui ; faites que je sois bien reçu des Phéaciens, et qu'ils aient pitié de l'état où je suis réduit. »

Minerve exauça sa prière, mais elle ne lui apparut point, car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité contre le divin Ulysse avant son retour à Ithaque.

# ARGUMENT

## DU LIVRE VII.

Nausicaa arrive dans la ville sur le soir. Ulysse la suit de près, entre dans le palais sans être aperçu, et va se jeter aux pieds d'Arété, femme du roi Alcinoüs. Après le souper, la reine demande à Ulysse d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela Ulysse lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'île d'Ogygie jusqu'à son arrivée chez les Phéaciens.

# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VII.

---

**T**ELLE fut la prière qu'Ulysse, exercé par tant de travaux, adressa à Minerve. Cependant Nausicaa arrive au palais de son père. Elle n'est pas plutôt entrée dans la cour, que ses frères, semblables aux dieux, viennent au devant d'elle, détellent ses mulets et portent dans le palais les paquets qui étoient dans le char. La princesse va dans son apparte-

ment; Euryméduse, qui l'avoit élevée et qui avoit alors soin de sa chambre, lui alluma du feu. C'étoit une femme que les Phéaciens amenèrent d'Épire sur leurs vaisseaux, et qu'ils choisirent pour en faire présent à Alcinoüs, parcequ'il étoit leur roi, et qu'ils l'écoutoient comme un dieu. Euryméduse lui alluma donc du feu et prépara son souper.

: Alors Ulysse jugea qu'il étoit temps de partir pour arriver à la ville. La déesse Minerve, qui l'accompagnoit de sa protection, l'environna d'un nuage et le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Phéaciens le rencontrant ne lui dît quelque parole de raillerie, et ne lui demandât qui il étoit et ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc près d'entrer, la déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. Ulysse la voyant, lui dit : « Ma fille, voudriez-vous bien me mener au palais d'Alcinoüs, roi de cette île; je suis un étranger

qui viens d'une contrée fort éloignée, et je ne connois aucun des habitants de ce pays. »

La déesse lui répondit : « Etranger, je vous montrerai avec plaisir le palais que vous demandez, car il est près de celui de mon père. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond silence ; je vous conduirai moi-même ; souvenez-vous seulement de ne regarder et de n'interroger aucun de ceux que vous rencontrerez : ces habitants ne reçoivent pas volontiers les étrangers, ils ne les voient pas de bon œil, et ne leur rendent pas tous les soins qu'ils méritent : ce sont des hommes nés pour la marine, et qui, se confiant en la bonté de leurs vaisseaux, font des voyages de long cours ; car Neptune les a faits comme maîtres de la mer. Leurs vaisseaux volent plus vite qu'un oiseau, ou que la pensée même. »

En finissant ces mots elle marche la première, et Ulysse la suit ; aucun des Phéaciens ne l'aperçut comme

il traversoit la ville au milieu d'eux ; car la déesse Minerve l'avoit environné d'un épais nuage, qui les empêchoit de le voir. Ulysse, en marchant, ne pouvoit se lasser d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils étoient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles, et les remparts palissadés, autant de merveilles dont il étoit surpris.

Quand ils furent arrivés tous deux devant le palais du roi, la déesse dit à Ulysse : « Etranger, voilà le palais que vous demandez. Vous allez trouver le roi à table avec les princes. Entrez hardiment et ne témoignez aucune crainte, car un homme hardi, quoique étranger, réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend. Les affaires demandent du courage. Vous adresserez d'abord vos prières à la reine ; elle se nomme Arété, et elle est de la même maison que le roi son mari. Car il faut que vous sachiez que le dieu Neptune

eut de Péribee un fils, nommé Nausithoüs ; Péribee étoit la plus belle des femmes de son temps, et fille du brave Eurymédon qui régnoit sur les superbes géants. Cet Eurymédon fit périr tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit, et périt aussi avec eux. Après sa mort, Neptune, devenu amoureux de sa fille, eut d'elle ce Nausithoüs, qui étoit un homme d'un courage héroïque, et qui régna sur les Phéaciens. Nausithoüs eut deux fils, Rhexénor et Alcinoüs. Rhexénor, peu de temps après son mariage, fut tué par les flèches d'Apollon, et ne laissa qu'une fille, qui est cette Arété. Alcinoüs l'a épousée, et jamais femme n'a été plus estimée ni plus honorée de son mari qu'Arété l'est d'Alcinoüs. Ses fils ont aussi pour elle tout le respect et toute la soumission qu'ils lui doivent, et elle est adorée de ses peuples, qui la regardent comme leur déesse tutélaire, et qui ne la voient jamais passer dans les rues sans la

combler de bénédictions. Aussi est-ce une femme d'une prudence consommée et d'une rare vertu. Tous les différens qui s'élèvent entre ses sujets, elle les termine par sa sagesse. Si vous pouvez attirer sa bienveillance et gagner son estime, comptez que bientôt vous aurez tous les secours nécessaires pour vous en retourner dans votre patrie et revoir vos amis et votre palais. »

Après avoir ainsi parlé, la déesse disparut, quitta l'aimable Schérie, et, prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athènes et entra dans la célèbre cité d'Erechthée. Dans le même temps Ulysse entre dans le palais d'Aleinoüs. En entrant il s'arrête, l'esprit agité de différentes pensées; car tout le palais brilloit d'une lumière aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil. Toutes les murailles étoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu céleste régnoit tout autour. Les portes étoient d'or,

les chambranles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de même, et les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes on voyoit des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent; Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels et toujours jeunes, la vieillesse n'ayant point de pouvoir sur eux. Des deux côtés de la salle les murs étoient bordés de beaux sièges tout d'une seule pièce et couverts de beaux tapis d'une finesse merveilleuse, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Phéaciens, assis sur ces sièges, célébroient un grand festin; car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or, tenant des torches allumées pour éclairer la salle du festin. Il y avoit dans ce palais cinquante belles esclaves, dont les unes ser-

voient à moudre les dons de la blonde Cérès, les autres filoient ou travailloient sur le métier, et faisoient des étoffes précieuses. Elles étoient toutes assises de suite, et on voyoit en même temps remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une finesse et d'un éclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer; l'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache. Car, autant que les Phéaciens sont au-dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages, la déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux dessins, et toute l'habileté nécessaire pour les bien exécuter.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpents enfermé d'une haie vive, Dans ce jardin il y a

un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargés de fruits; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit est le charme des yeux, des figuiers d'une rare espèce, et des oliviers toujours verts. Jamais ces arbres ne sont sans fruit ni l'hiver ni l'été. Un doux zéphyr entretient toujours leur vigueur et leur sève, et, pendant que les premiers fruits mûrissent, il en produit toujours de nouveaux. La poire, prête à cueillir, en fait voir une qui naît; la grenade et l'orange, déjà mûres, en montrent de nouvelles qui vont mûrir; l'olive est poussée par une autre olive, et la figue ridée fait place à une autre qui la suit.

D'un autre côté il y a une vigne qui porte des raisins en toute saison. Pendant que les uns sèchent au soleil dans un lieu découvert, on coupe les autres et on foule dans le pressoir ceux que le soleil a déjà préparés; car les ceps chargés de grappes

toutes noires qui sont prêtes à couper en laissent voir d'autres toutes vertes qui sont prêtes à tourner et à mûrir. Au bas du jardin il y a un potager très bien tenu, qui fournit toutes sortes d'herbages, et qui par ses différents carrés, toujours verts et toujours fertiles, réjouit toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une, se partageant en différents canaux, arrose tout le jardin, et l'autre, coulant le long des murs de la cour, va former devant le palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. Tels sont les magnifiques présents dont les dieux ont embelli le palais d'Alcinoüs. Ulysse s'arrête pour les considérer et ne peut se lasser de les admirer.

Après les avoir admirés il entre dans la salle, où il trouve les princes et les chefs des Phéaciens qui, après le repas, faisoient des libations à Mercure; ce dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils versaient le vin

de leurs coupes quand ils étoient sur le point de s'aller coucher. Ulysse s'avance, couvert du nuage dont la déesse l'avoit environné pour l'empêcher d'être vu; il s'approche d'Arété et d'Alcinoüs, et embrasse les genoux de la reine. Le nuage se dissipe dans ce moment, et les Phéaciens, apercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le silence, remplis d'étonnement et d'admiration. Ulysse, tenant toujours les genoux de la reine, dit : « Arété, fille de Rhexénor, qui étoit égal aux dieux, après avoir souffert des maux infinis, je viens me jeter à vos pieds et embrasser vos genoux, ceux du roi, et ceux de tous ces princes qui sont assis à votre table; veuillez les dieux faire couler leurs jours dans une longue prospérité et leur faire la grace de laisser à leurs enfants, après eux, toutes leurs richesses et les honneurs dont le peuple les a revêtus! Mais donnez-moi les secours nécessaires pour m'en retourner promptement

dans ma patrie, car il y a long-temps qu'éloigné de ma famille et de mes amis je suis en butte à tous les traits de la fortune. »

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer. Le roi et les princes demeurent encore plus interdits. Enfin le héros Echéneüs, qui étoit le plus âgé des Phéaciens, qui savoit le mieux parler, et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens temps dont il étoit instruit, rompit le premier le silence, et dit : « Alcinoüs, il n'est ni séant ni honnête que vous laissiez cet étranger assis à terre sur la cendre de votre foyer. Tous ces princes et chefs des Phéaciens n'attendent que vos ordres ; relevez-le donc et faites-le asseoir sur un de ces sièges ; ordonnez en même temps aux hérauts de verser de nouveau du vin dans les urnes, afin que nous fassions nos libations au dieu qui lance la foudre ; car c'est lui qui tient sous sa protection les suppliants et qui

les rend respectables à tous les hommes. Et que la maîtresse de l'office lui serve une table de ce qu'elle a de plus exquis. »

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles que, prenant Ulysse par la main, il le relève et le fait asseoir sur un siège magnifique, qu'il lui fait céder par son fils Laodamas, qui étoit assis près de lui, et qu'il aimoit plus que tous ses autres enfants. Une esclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguière d'or sur un bassin d'argent, et donne à laver à Ulysse. Elle dresse ensuite une table, et la maîtresse de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulysse mange et boit; et le roi, adressant la parole à un de ses hérauts, « Pontonoüs, lui dit-il, mêlez du vin dans une urne et servez-en à tous les convives, afin que nous fassions nos libations au dieu qui lance le tonnerre et qui accompagne de sa protection les suppliants. »

Il dit : Pontonoüs mêle du vin

dans une urne et en présente à tous les conviés. Après qu'on eut bu et que les libations furent faites, Alcinoüs, élevant sa voix, dit : « Princes et chefs des Phéaciens, puisque le repas est fini vous pouvez vous retirer dans vos maisons; il est temps d'aller goûter le repos du doux sommeil; demain nous assemblerons nos vieillards en plus grand nombre nous régalerons notre hôte; nous ferons des sacrifices à Jupiter, et nous penserons aux moyens de le renvoyer, afin que sans peine et sans inquiétude, par notre secours, il retourne promptement dans sa patrie, quelque éloignée qu'elle soit, et qu'il ne lui arrive rien de fâcheux dans son voyage. Quand il sera chez lui, et dans la suite des temps, il souffrira tout ce que la Destinée et les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuseaux dès le moment de sa naissance. Que si c'est quelqu'un des immortels qui soit descendu de l'Olympe pour nous vi-

siter, c'est donc pour quelque chose d'extraordinaire ; car jusqu'ici les dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des hécatombes. Alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices et de se mettre à table avec nous. Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles et de nous accompagner. Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre piété et par notre justice, que les Cyclopes et les géants se ressemblent par leur injustice et par leur impiété. »

Ulysse, entendant le roi parler de la sorte, lui répondit : « Alcinoüs, changez de sentiment, je vous prie, je ne ressemble en rien aux immortels qui habitent le brillant Olympe : je n'ai ni leur corps ni aucune de leurs propriétés ; mais je ressemble aux mortels, et à un des plus misérables mortels que vous puissiez connoître, car je le dispute aux plus

infortunés. Si je vous racontois tous les maux que j'ai eu à souffrir par la volonté des dieux, vous verriez que j'ai plus souffert que tous les malheureux ensemble. Mais permettez que j'achève mon repas, malgré l'affliction qui me consume; il n'y a point de nécessité plus impérieuse que la faim; elle force le plus affligé à la satisfaire; elle me fait oublier tous mes malheurs et toutes mes pertes pour lui obéir. Demain dès la pointe du jour ayez la bonté de me fournir les moyens de retourner dans ma chère patrie, tout malheureux que je suis. Après tout ce que j'ai souffert je consens de tout mon cœur à mourir, pourvu que j'aie le plaisir de revoir mon palais et ma famille. »

Il dit; et tous les princes louèrent son discours et se préparèrent à lui fournir tout ce dont il auroit besoin, car sa demande leur parut juste. Les libations étant donc faites, ils se retirèrent tous dans leur maison pour se coucher. Ulysse demeura dans la

salle, Arété et Alcinoüs demeurèrent près de lui, et, pendant qu'on desservoit et qu'on ôtoit les tables, la reine, reconnoissant le manteau et les habits dont il étoit couvert et qu'elle avoit faits elle-même avec ses femmes, prit la parole, et dit : « Etranger, permettez-moi de vous demander premièrement qui vous êtes, d'où vous êtes, et qui vous a donné ces habits? Ne nous avez-vous pas dit qu'errant sur la vaste mer vous avez été jeté sur nos côtes par la tempête? »

« Grande reine, répond le prudent Ulysse, il me seroit difficile de vous raconter en détail tous les malheurs dont les dieux m'ont accablé, ils sont en trop grand nombre; je satisferai seulement à ce que vous me faites l'honneur de me demander. Fort loin d'ici, au milieu de la mer, est une île, appelée Ogygie, où habite la fille d'Atlas, la belle Calypso, déesse très dangereuse par ses attraits et par ses caresses, qui sont autant de pièges

dont il est difficile de se garantir. Aucun ni des dieux ni des hommes ne fréquente dans cette île; un dieu ennemi m'y fit aborder moi seul, après que Jupiter, lançant sa foudre, eut brisé mon vaisseau et fait périr mes compagnons. Dans ce péril j'embrassai une planche du débris de mon naufrage, et je fus neuf jours le jouet des flots. Enfin, la dixième nuit, les dieux me poussèrent sur la côte d'Ogygie, où Calypso me reçut avec toutes les marques d'affection et d'estime, et me fit tous les meilleurs traitements qu'on peut désirer. Elle m'offroit même de me rendre immortel et de m'exempter pour toujours de la vieillesse; mais elle n'eut pas la force de me persuader. Je demurai avec elle sept années entières, baignant tous les jours de mes larmes les habits immortels qu'elle me donnoit. Enfin, la huitième année étant venue, elle me pressa elle-même de partir; car elle avoit reçu par le messager des dieux

un ordre exprès de Jupiter, qui avoit entièrement changé son esprit. Elle me renvoya donc sur une espèce de radeau; elle me fournit de tout ce qui m'étoit nécessaire, de pain, de vin, d'habits, et m'envoya un vent très favorable. Je voguai heureusement dix-sept jours. Le dix-huitième je découvris les noirs sommets des montagnes de votre île, et je sentis une très grande joie. Malheureux! toute ma mauvaise fortune n'étoit pas encore épuisée; Neptune me préparoit de nouvelles persécutions. Pour me fermer les chemins de ma patrie, il déchaîna contre moi les vents et souleva la mer pendant deux jours et deux nuits. Les flots, qui hūrtoient impétueusement ma petite nacelle, me montroient la mort à tout moment; enfin la tempête devint si furieuse qu'elle brisa et dissipa ce frêle vaisseau. Je me mis à nager; le vent et le flot me poussèrent hier contre le rivage; et, comme je pensois m'y sauver, la vio-

lence du flot me repoussa contre de grands rochers dans un lieu fort dangereux ; je m'en éloignai en nageant encore, et je fis tant que j'arrivai à l'embouchure du fleuve. Là je découvris un endroit commode, parcequ'il étoit à couvert des vents et qu'il n'y avoit aucun rocher ; je le gagnai en rassemblant le peu qui me restoit de forces, et j'y arrivai presque sans vie. La nuit couvrit la terre et la mer de ses ombres, et moi, après avoir un peu repris mes esprits, je m'éloignai du fleuve ; je me fis un lit de branches et je le couvris de feuilles ; un dieu favorable m'envoya un doux sommeil qui suspendit toutes mes douleurs. J'ai dormi tranquillement toute la nuit et la plus grande partie du jour. Comme le soleil baissoit, je me suis éveillé, et j'ai vu les femmes de la princesse votre fille qui jouoient ensemble. Elle paroissoit au milieu d'elles comme une déesse. J'ai imploré son secours ; elle n'a pas manqué de donner en.

cette occasion des marques de son bon esprit et de ses inclinations nobles et généreuses ; vous n'oseriez attendre de si beaux sentiments de toute autre personne de son âge , soit homme , soit femme , car la prudence et la sagesse ne sont pas le partage des jeunes gens. Elle m'a fait donner à manger ; elle a ordonné qu'on me baignât dans le fleuve , et elle m'a donné ces habits. Voilà la pure vérité et tout ce que mon affliction me permet de vous apprendre. »

Le roi , prenant la parole , dit à Ulysse : « Etranger , il y a une seule chose où ma fille a manqué , c'est qu'étant la première à qui vous vous êtes adressé elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon palais avec ses femmes. »

« Grand prince , repartit Ulysse , ne blâmez point la princesse votre fille , elle n'a aucun tort ; elle m'a ordonné de la suivre avec ses femmes , c'est moi qui n'ai pas voulu , de peur qu'en me voyant avec elle votre es-

prit ne fût obscurci par quelque soupçon comme par un nuage; car nous autres mortels nous sommes fort jaloux et fort soupçonneux.»

«Etranger, répond Alcinoüs, je ne suis point sujet à cette passion, et je ne me mets pas légèrement en colère. J'approuve toujours tout ce qui est honnête et juste. Plût à Jupiter, à Minerve, et à Apollon, que, tel que vous êtes et ayant les mêmes pensées que moi, vous pussiez épouser ma fille et devenir mon gendre! je vous donnerois un beau palais et de grandes richesses, si vous preniez le parti de demeurer avec nous. Il n'y a personne ici qui veuille vous retenir par force, à Dieu ne plaise! Je vous promets que demain tout sera prêt pour votre voyage, dormez seulement en toute sûreté. Les gens que je vous donnerai observeront le moment que la mer sera bonne, afin que vous puissiez arriver heureusement dans votre patrie, et par-tout où vous voudrez aller; dussiez-vous aller au-delà

de l'Eubée, qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes, qui y menèrent autrefois le beau Rhadamanthe lorsqu'il alla voir Tityus le fils de la terre. Quelque éloignée qu'elle soit, ils le menèrent et le ramenèrent dans le même jour sans beaucoup de peine. Et vous-même vous connaîtrez par expérience la bonté et la légèreté de mes vaisseaux, et l'adresse et la force de mes rameurs. »

Il dit ; et Ulysse, pénétré d'une joie qu'il n'avoit pas encore sentie, leva les yeux au ciel, et fit cette prière : « Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accomplisse ce qu'il me promet ; que la gloire de ce prince, sans jamais s'affoiblir, remplisse la terre entière, et que je retourne heureusement dans mes états ! »

Comme cette conversation alloit finir, Arété commanda à ses femmes de dresser un lit à Ulysse sous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre sur ces étof-

des de beaux tapis, et de mettre par-dessus des couvertures très fines. Ces femmes traversent aussitôt les appartements, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulysse que tout étoit prêt. Aussitôt il prend congé du roi et de la reine, et il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son palais, et la reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du roi.



# ARGUMENT

## DU LIVRE VIII.

Alcinoüs assemble le conseil des Phéaciens sur le port près des vaisseaux, pour délibérer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ, et les principaux des Phéaciens sont invités à un festin dans le palais; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse, et on fait venir le chanteur Démodocus, qui chante les amours de Mars et de Vénus et ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troie. A ce récit, Ulysse fond en larmes; Alcinoüs, qui s'en aperçoit, lui demande le sujet de ses larmes, et le prie de lui dire qui il est et d'où il est.

# L'ODYSSÉE

## D'HOMÈRE.

---

### LIVRE VIII.

---

**L'**AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le roi Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le roi le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le conseil, et c'étoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Phéaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La déesse Minerve,

qui vouloit assurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure d'un héraut d'Alcinoüs, étoit allée par toute la ville avant le jour, et avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Phéaciens qu'elle avoit rencontrés: « Princes et chefs des peuples qui habitent cette île, rendez-vous promptement au conseil pour entendre les demandes d'un étranger, qui, après avoir erré longtemps sur la vaste mer, est arrivé au palais d'Alcinoüs, et qu'on prendroit pour un des immortels. »

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces princes. L'assemblée fut bientôt formée et tous les sièges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la déesse Minerve lui avoit inspiré une grace toute divine, elle le faisoit paroître plus grand et plus fort, afin que par cette taille avantageuse et par cet air de majesté il attirât l'estime et l'affection des Phéaciens, et qu'il se tirât avec avantage

de tous les combats que ces princes devoient proposer pour éprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, et dit : « Princes et chefs des Phéaciens, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Je ne connois point cet étranger, qui, après avoir perdu sa route sur la mer, est arrivé dans mon palais. Je ne sais d'où il vient, si c'est des contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion. Jamais étranger, qui est abordé dans notre île, n'a demandé inutilement les secours dont il a eu besoin. Ordonnons donc sans différer qu'on mette en mer un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit dans nos ports, et choisissons cinquante-deux rameurs des plus habiles ; qu'ils préparent les rames, et, quand tout sera prêt, qu'ils viennent manger chez

moi, pour se disposer à partir ; on leur fournira tout ce qui est nécessaire. Et pour vous, princes, rendez-vous tous dans mon palais, vous m'aidez à faire les honneurs à mon hôte. Qu'aucun ne manque de s'y trouver, et qu'on fasse venir le chanteur *Démodocus*, à qui Dieu a donné l'art de chanter, et qui par ses chants divins charme tous ceux qui l'entendent. »

En finissant ces mots il se lève et marche le premier. Les princes le suivent, et un héraut va avertir le chanteur *Démodocus*. On choisit cinquante-deux rameurs, qui se rendent aussitôt sur le rivage, mettent en mer le meilleur vaisseau, dressent le mât, attachent les voiles et placent les avirons. Quand le vaisseau fut prêt à partir, ils se rendirent tous au palais d'*Alcinoüs*. Les portiques, les cours, les salles furent bientôt remplies. Le roi leur fit donner douze moutons, huit cochons engraisés et deux bœufs. Ils les dépouillèrent

et les préparèrent, et se mirent à table.

Le héraut amène cependant le chantre divin, que les Muses avoient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vue en lui donnant l'art de chanter. Le héraut Pontonoüs le place au milieu des conviés sur un siège tout parsemé de clous d'argent, qu'il appuie contre une colonne à laquelle il pend sa lyre, en l'avertissant de l'endroit où il l'a mise, afin qu'il la puisse prendre quand il en aura besoin. Il met devant lui une petite table sur laquelle on sert des viandes, une coupe et du vin. On fait bonne chère, et le repas étant fini, la Muse inspire à Démodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, et dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux; il contenoit la célèbre dispute qu'Ulysse et Achille avoient eue devant les rem-

parts de Troie au milieu du festin d'un sacrifice, et dans laquelle ils en étoient venus aux grosses paroles, ce qui avoit fait un très grand plaisir à Agamemnon; car ce prince voyoit avec une extrême joie les premiers des Grecs disputer ensemble, parceque c'étoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit reçu autrefois à Pytho, où il étoit allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchaînement de malheurs commençoit déjà à menacer les Troyens et les Grecs par les décrets de Jupiter. Ce chant étoit si admirable et si divin qu'il charma tout le monde. Ulysse, qui fondoit en larmes, eut toujours la tête couverte de son manteau pour cacher son visage, car il avoit quelque sorte de honte que les Phéaciens le vissent pleurer. Toutes les fois que Démodocus cessoit de chanter, Ulysse essuyoit ses larmes et rabaissoit son manteau, et prenant une coupe il faisoit des libations aux dieux. Mais dès que les princes le

pressoient de reprendre sa lyre et qu'il recommençoit à chanter, Ulysse recommençoit aussi à répandre des larmes et à les cacher. Aucun des princes qui étoient à table ne s'en aperçut; Alcinoüs seul, qui étoit assis près de lui, vit ses pleurs et entendit ses profonds soupirs; aussitôt, élevant la voix, il dit: « Princes et chefs des Phéaciens, je crois que le repas est fini, et que nous avons entendu assez de musique, qui est pourtant le plus doux accompagnement des festins: sortons donc de table, et allons nous exercer à toutes sortes de combats, afin que, quand cet étranger sera de retour dans sa patrie, il puisse dire à ses amis combien nous sommes au-dessus de tous les autres hommes aux combats du ceste et de la lutte, à courir et à sauter. »

Il se lève en même temps; les princes le suivent, et le héraut ayant pendu à la colonne la lyre, il prend Démodoëus par la main, le conduit

hors de la salle du festin, et le même par le même chemin que tenoient tous les autres pour aller voir et admirer les combats.

Quand ils arrivèrent au lieu de l'assemblée, ils y trouvèrent une foule innombrable de peuple qui s'y étoit déjà rendu; plusieurs jeunes gens des mieux faits et des plus dispos se présentèrent pour combattre, Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautès, Prumnès, Anchiale, fils du charpentier Polynée, Eretmès, Pontès, Pro-rès, Thoon, Anabésinée, Amphiale semblable à l'homicide Mars, et Naubolidès, qui par sa grande taille et par sa bonne mine étoit au-dessus de tous les Phéaciens après le prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se présentèrent aussi, Laodamas, Alius et le divin Clytonéc. Voilà tous ceux qui se levèrent pour le combat de la course. On leur marqua donc la carrière. Ils partent tous en même temps et excitent des tourbillons de poussière qui les dérobent aux yeux des

spectateurs. Mais Clytonée surpassa tous ses concurrents, et les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derrière elles des bœufs pesants et tardifs.

Après la course ils s'attachèrent au pénible combat de la lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mêmes, sa légèreté à sauter. Elatrée remporta le prix du disque ; et le brave Laodamas, fils d'Alcinoüs, fut victorieux au combat du ceste.

Cette jeunesse s'étant assez divertie à tous ces combats, le prince Laodamas prit la parole, et dit : « Mes amis, demandons à cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car il est très bien fait et d'une taille très propre à fournir à toutes sortes d'exercices. Quelles jambes ! quelles épaules ! quels bras ! Il est même encore jeune. Mais peut-être est-il affoibli par les grandes fatigues qu'il a souffertes ;

264 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

car je ne crois pas qu'il y ait rien de plus terrible que la mer et de plus propre à épuiser et anéantir l'homme le plus robuste. »

« Vous avez raison , Laodamas , répond Euryale , et vous nous remontrez fort bien notre devoir. Allez donc , provoquez vous-même votre hôte. »

A ces mots le brave fils d'Alcinoüs, s'avancant au milieu de l'assemblée, dit à Ulysse : « Généreux étranger , venez faire preuve de votre force et de votre adresse , car il y a de l'apparence que vous avez appris tous les exercices , et que vous êtes très adroit à toutes sortes de combats ; et il n'y a point de plus grande gloire pour un homme que de paroître avec éclat aux combats de la course et de la lutte. Venez donc , entrez en lice avec nous , et bannissez de votre esprit tous ces noirs chagrins qui vous dévorent ; votre départ ne sera pas long-temps différé ; le vaisseau qui doit vous porter n'attend

qu'un vent favorable et vos rameurs sont tous prêts. »

Alors Ulysse, prenant la parole, répond : « Laodamas, pourquoi me provoquez-vous en me piquant et en aiguillonnant mon courage ? Mes chagrins me tiennent plus au cœur que les combats. Jusqu'ici j'ai essuyé des peines extrêmes et soutenu des travaux infinis ; présentement je ne paroissais dans cette assemblée que pour obtenir du roi et de tout le peuple les moyens de m'en retourner au plutôt dans ma patrie. »

Le fougueux Euryale, ne gardant plus de mesures, s'emporta jusqu'aux invectives, et dit : « Etranger, je ne vous ai jamais pris pour un homme qui ait été dressé à tous les combats qu'on voit établis parmi les peuples les plus célèbres, vous ressemblez bien mieux à quelque patron de navire, qui passe sa vie à courir les mers pour trafiquer, ou pour piller ; ou même à quelque écrivain de vaisseau qui tient registre

des provisions et des prises ; vous n'avez nullement l'air d'un guerrier. »

Ulysse , le regardant avec des yeux pleins de colère , lui dit : « Jeune homme , vous ne parlez pas bien , et vous avez tout l'air d'un écervelé. Certainement les dieux ne donnent pas à tous les hommes toutes leurs faveurs ensemble , et le même homme n'a pas toujours en partage la bonne mine , le bon esprit et l'art de bien parler. L'un est mal fait et de mauvaise mine ; mais Dieu répare ce défaut , en lui donnant l'éloquence comme une couronne qui le fait regarder avec admiration. Il parle avec retenue , il ne hasarde rien qui l'expose au repentir , et toutes ses paroles sont pleines de douceur et de modestie ; il est l'oracle des assemblées , et , quand il marche dans la ville , on le regarde comme un dieu. Un autre a une figure si agréable qu'on le prendroit pour un des immortels ; mais les graces n'accompagnent pas tous ses discours. Il ne

faut que vous voir, vous êtes parfaitement bien fait; à peine les dieux mêmes pourroient-ils ajouter à cette bonne mine, mais vous manquez de sens. Vos paroles étourdies ont excité ma colère. Je ne suis pas si novice dans les combats que vous pensez. Pendant que j'ai été dans la fleur de la jeunesse, et que mes forces ont été entières, j'ai toujours paru parmi les premiers. Présentement je suis accablé de malheurs et de misères. Car j'ai passé par de grandes épreuves, et souffert bien des maux et bien des peines dans les diverses guerres où je me suis trouvé, et dans mes voyages sur mer. Cependant, quelque affoibli que je sois par tant de travaux et de fatigues, je ne laisserai pas d'entrer dans les combats que vous me proposez. Vos paroles m'ont piqué jusqu'au vif et ont reveillé mon courage. »

Il dit, et, s'avançant brusquement sans quitter son manteau, il prend un disque plus grand, plus épais et

beaucoup plus pesant que celui dont les Phéaciens se servoient, et, après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre, fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Phéaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs, étonnés et effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque, poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, et, lui adressant la parole, elle lui dit : « Etranger, un aveugle même distingueroit à tâtons votre marque de celle de tous les autres ; car elle n'est point mêlée ni confondue avec les leurs, mais elle est bien au-delà. Ayez bonne espérance du succès de ce combat, aucun des Phéaciens n'ira jusque-là, bien loin de vous surpasser. »

La déesse parla ainsi. Ulysse sentit une joie secrète de voir dans l'as-

semblée un homme qui le favorisoit. Et, encouragé par ce discours, il dit avec plus de hardiesse : « Jeunes gens, atteignez ce but, si vous pouvez ; tout-à-l'heure je vais pousser un autre disque beaucoup plus loin que le premier. Et, pour ce qui est des autres combats, que celui qui se sentira assez de courage vienne s'éprouver contre moi, puisque vous m'avez offensé. Au ceste, à la lutte, à la course, je ne cède à aucun des Phéaciens qu'au seul Laodamas, car il m'a reçu dans son palais. Qui est-ce qui voudroit combattre contre un prince dont il auroit reçu des faveurs si grandes ? Il n'y a qu'un homme de néant et un insensé qui puisse défier au combat son hôte dans un pays étranger ; ce seroit connoître bien mal ses intérêts. Mais de tous les Phéaciens je n'en refuse ni n'en méprise aucun. Me voilà prêt à entrer en lice contre tous ceux qui se présenteront. Je puis dire que je ne suis pas tout-à-fait maladroit à

toutes sortes de combats. Je sais assez bien manier l'arc, et je me vante de frapper au milieu d'un nombre d'ennemis celui que je choisirai, quoique tous ses compagnons qui l'environnent aient l'arc tendu et prêt à tirer sur moi. Philoctète étoit le seul qui me surpassoit quand nous nous exercions sous les remparts de Troie. Mais de tous les autres hommes qui sont aujourd'hui sur la terre, et qui se nourrissent des dons de Cérès, il n'y en a point sur lesquels je ne remporte le prix. Car je ne voudrois pas m'égalier aux héros qui ont été avant nous, à Hercule et à Eurytus d'OEchalie, qui, sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les dieux. Voilà pourquoi le grand Eurytus ne parvint pas à une grande vieillesse : il mourut jeune ; car Apollon, irrité de ce qu'il avoit eu l'audace de le défier, lui ôta la vie. Je lance la pique comme un autre lance le javelot. Il n'y a que la course où je craindrois.

que quelqu'un des Phéaciens ne me vainquit; car je suis bien affoibli par toutes les fatigues et par la faim même que j'ai souffertes sur la mer, mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, et les vivres m'ayant manqué, ce qui m'a causé une foiblesse dont je ne suis pas encore revenu. »

Après qu'il eut cessé de parler, un profond silence régna parmi ces princes. Alcinoüs seul, prenant la parole, lui répondit : « Etranger, tout ce que vous venez de dire nous est très agréable, et nous voyons avec plaisir que vous voulez bien faire preuve de votre force et de votre adresse, piqué des reproches qu'Euryale a osé vous faire au milieu de nous. Il est certain qu'il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ait de prudence et de sens, qui ne rende justice à votre mérite. Mais écoutez-moi, je vous prie, afin que, quand vous serez de retour chez vous et que vous serez à table avec votre femme,

et vos enfants, vous puissiez raconter aux héros qui vous feront la cour l'heureuse vie que nous menons et les exercices dont Jupiter veut bien que nous la partagions sans discontinuation depuis nos premiers pères. Nous ne sommes bons aux combats ni du ceste ni de la lutte; notre fort est la course et l'art de conduire des vaisseaux; nos divertissemens de tous les jours ce sont les festins, la musique, et la danse; nous aimons la magnificence en habits, les bains chauds, et la galanterie. Allons donc que nos plus excellents danseurs viennent tout présentement faire voir leur adresse, afin que cet illustre étranger puisse dire à ses amis combien les Phéaciens sont au-dessus des autres hommes à la course, à la danse, et dans la musique, aussi bien que dans l'art de conduire des vaisseaux. Que quelqu'un aille promptement prendre la lyre qui est dans mon palais et qu'il l'apporte à Démodocus. »

Ainsi parla le divin Alcinoüs, et un héraut partit pour aller chercher la lyre dans le palais; et neuf juges, choisis par le peuple, pour régler et préparer tout ce qui étoit nécessaire pour les jeux, se lèvent en même temps. Ils aplanissent d'abord le lieu où l'on devoit danser et marquent un assez grand espace libre.

Cependant le héraut apporte la lyre à Démodocus, qui s'avance au milieu, et les jeunes gens qui devoient danser se rangent autour de lui, et commencent leur danse avec une légèreté merveilleuse. Ulysse regardoit attentivement les vifs et brillants mouvements de leurs pieds et la justesse de leurs cadences, et ne pouvoit se lasser de les admirer. Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars et de Vénus; comment ce dieu avoit eu pour la première fois les faveurs de cette déesse dans l'appartement même de Vulcain, et comment il l'avoit comblée de présents pour souiller la couche

de son mari. Le Soleil, qui les vit, en alla d'abord avertir ce dieu, qui, apprenant cette fâcheuse nouvelle, entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, et commence à forger des liens indissolubles pour arrêter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en état de servir son ressentiment, il alla dans la chambre où étoit son lit, que l'on avoit déshonoré. Il étendit ces liens en bas tout autour et en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit et des poutres, et les disposa de manière que, par un secret merveilleux, ils devoient envelopper ces deux amants dès qu'ils seroient couchés. C'étoient comme des toiles d'araignée, mais d'une si grande finesse qu'ils ne pouvoient être aperçus d'aucun homme, non pas même d'un dieu, tant ils étoient imperceptibles et se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piège secret fut bien

dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas au dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cythérée. Elle ne venoit que d'arriver du palais de Jupiter son père, et elle s'étoit assise toute brillante de beauté. Le dieu de la guerre entre dans sa chambre, lui prend la main, et lui parle en ces termes : « Belle déesse, profitons d'un temps si favorable; les moments sont précieux aux amants; Vulcain n'est point ici, il vient de partir pour Lemnos, et il est allé voir ses Sintiens au langage barbare.»

Il dit, et Vénus se laissa persuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'industriel Vulcain se répandirent sur eux et les enveloppèrent de manière qu'ils ne pouvoient ni se dégager ni se remuer.

## 276 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

Alors ils connurent qu'il ne leur étoit pas possible d'éviter d'être surpris. Vulcain, de retour de ce voyage qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui étoit en sentinelle pour lui, l'avertit du succès de ses pièges. Il s'avance sur le seuil de la porte; à cette vue il est saisi de fureur, et se met à crier avec tant de force, qu'il est entendu de tous les dieux de l'Olympe. Père Jupiter, s'écria-t-il, et vous, dieux immortels, accourez tous pour voir des choses très infames et qu'on ne peut supporter. La fille de Jupiter, Vénus, me méprise parceque je suis boiteux, et elle est amoureuse de Mars, de ce dieu pernicieux qui devoit être l'horreur des dieux et des hommes. Elle l'aime parcequ'il est beau et bien fait et que je suis incommodé. Mais est-ce moi qui suis cause de mon malheur, ne sont-ce pas ceux qui m'ont donné la naissance? hé pourquoi me la donnoient-ils! Venez, venez voir comme ils dorment

tranquillement dans ma couche, enivrés d'amour. Quel spectacle pour un mari ! Mais, quelque amoureux qu'ils puissent être, je suis sûr que bientôt ils voudroient bien n'être pas si unis, et qu'ils maudiront l'heure de ces rendez-vous, car ces liens, que j'ai imaginés, vont les retenir jusqu'à ce que le père de cette débauchée m'ait rendu la dot et tous les présents que je lui ai faits pour elle. Sa fille est assurément fort belle, mais ses mœurs déshonorent sa beauté."

A ces cris tous les dieux se rendent dans son appartement. Neptune, qui ébranle la terre, Mercure si utile aux hommes, et Apollon dont les traits sont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les déesses, par pudeur et par bienséance, demeurèrent dans leur palais. Les dieux, étant arrivés, s'arrêtèrent sur le seuil de la porte, et se mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendoit qu'ils se

disoient les uns aux autres : « Les mauvaises actions ne prospèrent pas ; le pesant a surpris le léger ; car nous voyons que Vulcain , qui marche pesamment et lentement parcequ'il est boiteux , a attrapé Mars , qui est le plus léger et le plus vite de tous les immortels. L'art a suppléé à la nature. Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adultères pris sur le fait. »

Voilà ce qu'ils se disoient les uns aux autres. Mais Apollon , adressant la parole à Mercure , lui dit : « Fils de Jupiter , Mercure , qui portez les ordres des dieux , et qui faites de si utiles présents aux hommes , ne voudriez-vous pas bien tenir la place de Mars , et être surpris dans ces pièges avec la belle Vénus ? »

Le messager des immortels lui répondit : « Apollon , je m'estimerois très heureux d'avoir une pareille aventure , ces liens dussent-ils encore être plus forts , et dussiez-vous tous ; tant que vous êtes de dieux et

de déesses dans l'Olympe, être spectateurs de ma captivité; les faveurs de la belle Vénus me consoleroient de vos brocards et de toutes vos raileries. »

Il dit, et le ris des immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point; mais, prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars. « Déliez ce dieu, lui disoit-il, je vous prie, et je vous réponds, devant tous les dieux qui m'entendent, qu'il vous paiera tout ce qui sera jugé juste et raisonnable. »

Vulcain lui répond: « Neptune, n'exigez point cela de moi; c'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchants. D'ailleurs comment pourrois-je vous retenir dans mes liens au milieu de tous les dieux, si Mars en liberté emportoit ma dette? »

« N'ayez point cette crainte, répartit Neptune; si Mars délivré de ses liens s'enfuit sans vous satisfaire, je vous assure que je vous satisferai. »

« Cela étant, reprit Vulcain, je ne puis ni ne dois rien refuser à vos prières. »

En même temps il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plutôt libres, qu'ils se lèvent et s'envolent : Mars prend le chemin de Thrace, et la mère des Jeux et des Ris celui de Cypre, et se rend à Paphos, où elle a un temple et un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriférante.

Dès qu'elle y est arrivée, les Grâces la déshabillent, la baignent, la parfument d'une essence immortelle qui est réservée pour les dieux, et l'habillent d'une robe charmante, qui relève sa beauté et qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà quelle étoit la chanson que chantoit Démodocus. Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir, et tous les Phéaciens étoient charmés. Alcinoüs appelle ses deux fils Ialius et Laodamas, et, voyant que per-

sonne ne vouloit leur disputer le prix de la danse, il leur ordonne de danser seuls. Ces deux princes, pour montrer leur adresse, prennent un ballon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux, se pliant et se renversant en arrière, le pousse jusqu'aux nues : et l'autre, s'élançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit et le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'ils se furent assez exercés à le pousser et le repousser plusieurs fois, ils finirent cette danse haute et en commencèrent une basse. Ils firent plusieurs tours et retours avec une justesse merveilleuse. Tous les autres jeunes gens, qui étoient debout tout autour, battoient des mains, et tout retentissoit du bruit des acclamations et des louanges.

Alors Ulysse dit à Alcinoüs :  
« Grand prince, qui par votre bonne mine effacez tout ce que je vois ici, vous m'aviez bien promis que vous me feriez voir les plus habiles dan-

seurs qui soient sur la terre. Vous m'avez tenu parole, et je ne puis vous exprimer toute mon admiration. »

Ce discours fut très agréable à Alcinoüs, qui, prenant aussitôt la parole, dit : « Princes et chefs des Phéaciens, écoutez-moi. Cét étranger me paroît homme sage et d'une rare prudence; faisons-lui, selon la coutume, un présent, mais un présent qui soit proportionné à son mérite. Vous êtes ici douze princes qui gouvernez sous moi, et qui rendez la justice au peuple; portons ici chacun un manteau, une tunique et un talent d'or, afin que cet étranger, les recevant de notre main, se mette à table ce soir avec plus de joie. J'ordonne aussi qu'Euryale l'apaise par ses soumissions et par ses présents, parcequ'il ne lui a pas parlé avec le respect qu'il lui devoit, et qu'il l'a offensé contre toute sorte de justice. »

Il dit. Tous les princes approuvèrent son discours, et envoyèrent

chacun leur héraut pour apporter les présents. En même temps Euryale dit à Alcinoüs : « Grand roi , je ferai à cet étranger la satisfaction que vous m'ordonnez , et je lui donnerai une belle épée d'un acier très fin , dont la poignée est d'argent , et le fourreau de la plus belle ivoire qu'on ait jamais travaillée : je suis sûr qu'il ne la trouvera pas indigne de lui. »

En finissant ces mots il présente cette épée à Ulysse , et lui dit : « Généreux étranger , si je vous ai dit quelque parole trop dure , souffrez que les vents l'emportent , ayez la bonté de l'oublier , et je prie les dieux qu'ils vous fassent la grace de revoir votre femme et votre patrie , et qu'ils finissent les maux que vous souffrez depuis long-temps , éloigné de vos amis et de votre famille. »

« Mon cher Euryale , repart Ulysse , puissiez-vous n'avoir jamais que des sujets de joie , et que les dieux vous comblent de prospérités et fassent

que vous n'avez jamais besoin de cette épée dont vous me faites présent, après m'avoir apaisé par vos paroles pleines de douceur et de politesse. » En achevant ces mots il met à son côté cette riche épée.

Comme le soleil étoit près de se coucher, les magnifiques présents arrivent, et les hérauts les portent au palais d'Alcinoüs, où les fils du roi les prennent eux-mêmes des mains des hérauts et les portent chez la reine leur mère. Le roi marchoit à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la reine, ils s'assirent, et Alcinoüs dit à Arété : « Ma femme, faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez, après y avoir mis un riche manteau et une belle tunique, et ordonnez à vos femmes d'aller tout-à-l'heure faire chauffer de l'eau; notre hôte, après s'être baigné et après avoir vu ces présents bien rangés dans ce coffre, en soupera plus gaiement et goûtera mieux le

plaisir de la musique. Je lui donnerai ma belle coupe d'or, afin que, quand il sera de retour chez lui, il s'en serve à faire des libations à Jupiter et aux autres dieux en se souvenant toujours de moi.»

La reine en même temps donne ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéissent, et mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain, elles le remplissent d'eau et elles mettent dessous beaucoup de bois; dans un moment le vaisseau est environné de flammes et l'eau commence à frémir.

Cependant Arété, ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre, le présente à Ulysse, et devant lui elle y met l'or, les manteaux et les tuniques dont les Phéaciens lui avoient fait présent, et elle y ajoute un beau manteau et une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé elle lui dit : « Etranger, voyez ce coffre, il ferme fort bien; vous n'avez qu'à y faire votre nœud, de peur que dans

« votre voyage : quelqu'un ne vous vole pendant que vous dormirez tranquillement dans votre vaisseau. »

Le divin Ulysse n'eut pas plutôt entendu la reine parler ainsi, qu'il jeta les yeux sur ces riches présents, les enferma et les scella du nœud merveilleux dont l'ingénieuse Circé lui avoit donné le secret. Dans le moment la maîtresse de l'office le presse de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulysse est ravi de voir des bains chauds, car, depuis qu'il avoit quitté le palais de la belle Calypso, il n'avoit pas eu la commodité d'en user. Mais alors il avoit tout à souhait comme un dieu.

Quand il fut baigné et parfumé, et que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains et alla à la salle du festin.

La princesse Nausicaa, dont la beauté étoit égale à celle des déesses, étoit à l'entrée de la salle. Dès qu'elle

vit Ulysse elle fut frappée d'admiration, et, lui adressant la parole, elle lui dit : « Etranger, je vous souhaite toute sorte de bonheur; mais, quand vous serez de retour dans votre patrie, ne m'oubliez pas; souvenez-vous que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie. »

Le sage Ulysse lui répond : « Belle princesse, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement dans ma patrie et me fasse la grace de revoir ma femme et mes amis, je vous promets que tous les jours je vous adresserai mes vœux comme à une déesse, car je ne tiens la vie que de vous. »

Après avoir parlé de la sorte il s'assied près du roi. Cependant on fait les portions pour le festin et on mêle le vin dans les urnes. Un héraut s'avance, conduisant par la main le divin chanteur Démodocus; il le place au milieu de la table et l'appuie contre une colonne. Alors Ulysse, s'a-

dressant au héraut et lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit servi, il lui dit : « Héraut, prenez cette partie de la portion dont on m'a honoré et donnez-la de ma part à Démodocus, l'assurant que, quelque affligé que je sois, je l'admire et je l'honore parfaitement; les chanteurs comme lui doivent être honorés et respectés de tous les hommes, parce que c'est la Muse elle-même qui leur a appris leurs chansons, et qu'elle les aime et les favorise. »

Il dit, et le héraut présente de sa part cette portion au héros Démodocus, qui la reçoit avec joie. On mange, on fait grand'chère; et, quand l'abondance eut chassé la faim, Ulysse, prenant la parole, dit à Démodocus : « Divin chanteur, je vous admire et je vous loue plus que tous les autres mortels, car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont enseigné, ou plutôt c'est Apollon lui-même; vous chantez, avec une suite

qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs, tout ce qu'ils ont fait et souffert et tous les travaux qu'ils ont essayés, comme si vous aviez été présent ou que vous l'eussiez appris d'eux-mêmes. Mais continuez, je vous prie, et chantez-nous le stratagème du cheval de bois qu'Epée construisit par le secours de Minerve, et qu'Ulysse, par un artifice assez heureux, fit entrer dans la citadelle, après l'avoir rempli de guerriers qui saccagèrent Troie. Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendrai témoignage à tous les hommes que c'est Apollon lui-même qui vous a dicté une si merveilleuse chanson. »

Il dit, et le chantre, rempli de l'esprit du dieu, commença à chanter; et exposa parfaitement toute l'histoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faisant semblant de se retirer, montèrent sur leurs vaisseaux, après avoir mis le feu à leurs tentes.

Ulysse et tous les officiers d'élite, enfermés dans ce cheval, étoient au milieu de la place, car les Troyens eux-mêmes l'avoient trainé jusque dans la citadelle. Ce cheval étoit là au milieu, et les Troyens, rassemblés tout autour, discouraient et proposoient plusieurs choses sans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mît en pièces cette énorme machine; les autres conseilloient qu'on la trainât au haut de la citadelle et qu'on la précipitât des murailles; et le troisième parti étoit de ceux qui, frappés de la religion, soutenoient qu'elle devoit être inviolable, et qu'il falloit la laisser comme une offrande agréable aux dieux et capable de les apaiser; et ce dernier avis l'emporta, car c'étoit l'ordre des Destinées que Troie périt, puisqu'elle avoit reçu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves capitaines qui portoient aux Troyens la ruine et la mort. Il chanta ensuite comment les

Grecs, sortis du ventre du cheval comme d'une vaste caverne, saccagèrent la ville; il représenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers et portant par-tout le fer et la flamme. Il raconta comment Ulysse, accompagné de Ménélas et semblable au dieu Mars, alla dans le palais de Déiphobus et soutint là un grand combat, qui fut long-temps douteux, et dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondoit en larmes, son visage en étoit couvert. Il pleuroit aussi amèrement qu'une femme qui, voyant tomber son époux combattant devant les murailles de sa ville pour la défense de sa patrie et de ses enfants, sort éperdue et se jette sur ce cher mari palpitant encore, remplit l'air de ses gémissements et le tient embrassé, pendant que ces barbares ennemis l'achèvent à coups de piques et préparent à cette infor-

unée une dure servitude et des maux  
 finis. Elle gémit, elle crie, elle  
 pleure, pénétrée de la plus vive dou-  
 leur. Ainsi pleuroit Ulysse. Ses lar-  
 mes ne furent aperçues que du seul  
 Alcinoüs, qui étoit assis près de lui  
 et qui entendit ses sanglots. Touché  
 de sa douleur, il dit aux Phéaciens :  
 « Princes et chefs de mon peuple,  
 écoutez ce que j'ai à vous dire. Que  
 Démodocus cesse de chanter et de  
 jouer de la lyre, car ce qu'il chante  
 ne plaît pas également à tous ceux  
 qui l'entendent. Depuis que nous  
 sommes à table et qu'il a commencé  
 à chanter, cet étranger n'a cessé de  
 pleurer et de gémir, et une noire  
 tristesse s'est emparée de son esprit.  
 Que Démodocus cesse donc, afin  
 que notre hôte ne soit pas le seul  
 affligé, et qu'il ait autant de plaisir  
 que nous qui avons le bonheur de le  
 recevoir; c'est ce que demande l'hos-  
 pitalité et l'honnêteté même. Cette  
 fête n'est que pour lui seul; c'est  
 pour lui que nous préparons un veis-

seau ; c'est à lui que nous avons fait de si bon cœur tous ces présents. Un suppliant et un hôte doivent être regardés comme un frère par tout homme qui a tant soit peu de sens. Mais aussi, mon hôte, ne nous cachez point par une finesse intéressée ce que je vais vous demander ; vous nous devez les mêmes égards. Apprenez-nous quel est le nom que votre père et votre mère vous ont donné et sous lequel vous êtes connu de vos voisins ; car tout homme en ce monde, bon ou méchant, a nécessairement un nom qu'on lui donne dès qu'il vient de naître. Dites-nous donc quel est le votre, quelle est votre patrie, et quelle est la ville que vous habitez, afin que nos vaisseaux, qui sont doués d'intelligence, puissent vous remener. Car il faut que vous sachiez que les vaisseaux des Phéaciens n'ont ni gouvernail ni pilote, comme les vaisseaux des autres nations ; mais ils ont de la connaissance comme les hommes, et ils

savent d'eux-mêmes les chemins de toutes les villes et de tous les pays. Ils font très promptement les plus grands trajets, toujours enveloppés d'un nuage obscur qui les empêche d'être découverts; et jamais ils n'ont à craindre ni de périr par un naufrage, ni d'être endommagés par les flots, par les vents, ou par les écueils. Je me souviens seulement d'avoir oui autrefois Nausithoüs, mon père, qui nous disoit que le dieu Neptune étoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire tous les hommes sans distinction, et que par-là nous les faisons jouir du privilège que nous avons seuls de courir les mers sans aucun péril, et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux, revenant de conduire un étranger chez lui, seroit puni de ce bienfait, qu'il périroit au milieu de la mer, et qu'une grande montagne tomberoit sur la ville des Phéaciens et la couvriroit tout entière. Voilà ce que ce sage vieillard nous contoit

sur la foi de quelque ancien oracle. Et ce dieu peut accomplir ces menaces, ou les rendre vaines, comme il le jugera à propos. Mais contez-moi, je vous prie, sans déguisement, comment vous avez perdu votre route; sur quelles terres vous avez été jeté; quelles villes, quels hommes vous avez vus; quels sont les peuples que vous avez trouvés cruels, sauvages, et sans aucun sentiment de justice, et quels sont ceux qui vous ont paru humains, hospitaliers, et touchés de la crainte des dieux. Dites-nous aussi pourquoi vous vous affligez en vous-même, et pourquoi vous pleurez en entendant chanter les malheurs des Grecs et ceux d'Ilion. Ces malheurs viennent de la main des dieux, qui ont ordonné la mort de tant de milliers d'hommes afin que la poésie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux. Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau-père, un gendre, ou quelque autre parent

296 L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

encore plus proche, ou quelque bon ami et compagnon d'armes sage et prudent? Car un ami, qui a ces bonnes qualités, n'est ni moins aimable, ni moins estimable qu'un frère. »

FIN DU TOME PREMIER.

99 97 988